§700 10502/A

N.N.2

ALBERTUS MAGNUS

[c. 1850]

W. Marseilles 7 Apl '02

3.B.B. 8953

LES ADMIRABLES SECRETS D'ALBERT LE GRAND.

PL. II.

FRONTISPICE.

8953

LES ADMIRABLES SECRETS D'ALBERT LE GRAND,

CONTENANT

Plusieurs traités sur la génération de l'homme ; l'influence des astres sur le corps humain et sur les animaux ; l'indication des signes de la fécondité des femmes et les marques de leur pureté, sur la vertu de quelques herbes, des pierres précieuses, des parties de certains animaux et de plusieurs matières peu connues ou souvent méprisées quoique très-utiles, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée d'un abrégé de *Physiognomonie*, de mille et un préservatifs de diverses maladies ou de secrets intéressant tous les individus quelle que soit leur position dans le monde.

TRADUCTION

Soigneusement faite sur les anciens manuscrits, déjà publiés ou inédits, du savant auteur dont les conseils et les travaux sont plus longuement indiqués dans la table qui termine cet ouvrage.

A LYON,

chez les héritiers de BÉRINGOS FRATRES.

[illegible]

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

La popularité d'Albert-le-Grand, comme savantissime, était telle, que les ouvrages publiés sous son nom, ont de tout temps obtenu un grand succès. Qu'était-ce qu'Albert-le-Grand? un moine dominicain qui devint évêque de Ratisbonne, puis prédicateur populaire et savant à ce point qu'il fut, et est encore regardé, parmi les ignorants, comme un sorcier.

On a par suite de cette erreur populaire, publié sous son nom bien des livres dont le plus recherché eut pour titre: « *Les admirables secrets d'Albert-le-Grand*, ouvrage qui n'est rien moins que scientifique, mais un fatras de choses propres à exciter la curiosité des gens qui se laissent facilement entraîner à croire aux choses merveilleuses, et dont la curiosité n'était pas moins

piquée par des expressions surannées et que la perfection du langage ne pourrait plus admettre aujourd'hui, même parmi les classes les moins susceptibles de mettre de la retenue dans la parole.

Cependant, le bibliophile ne devait pas être privé d'un livre épuisé depuis longtemps, l'éditeur de cette édition nouvelle, *expurgata*, croit lui être agréable, en la lui offrant, certain qu'il est que ce ne sont pas les expressions hasardées que le bibliophile cherche dans un tel ouvrage, mais simplement un échantillon de la science à l'usage des esprits faibles dans les deux derniers siècles.

ADMIRABLES

ET

MERVEILLEUX SECRETS

DE TOUTE NATURE.

CHAPITRE I.

De la génération de l'homme. — Des différences générales qui distinguent les deux sexes.

Ayant suffisamment instruit le lecteur du sujet que l'on doit traiter dans ce livre, on croit à propos et même nécessaire, d'en venir à l'effet. Il faut pourtant remarquer et savoir que tout homme qui est naturellement engendré, est, suivant le sentiment des philosophes et des médecins, formé de la semence de son père et du pur sang de sa mère : avec cette différence, qu'Aristote soutient que l'homme se forme du seul sang de la mère.

Après avoir examiné de part et d'autres l'opinion d'Aristote et des médecins, il faut savoir comment et par quelle chaleur se fait ce flux de sang ? sur quoi il est à remarquer, que dans toutes les femmes, il a la couleur du sang, excepté dans celles qui sont remplies de méchantes humeurs, qu'il ressemble à la couleur de plomb.

En outre, on demande pourquoi le flux de sang, qui n'est que le superflu des aliments, arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes? Il faut répondre à cela, que c'est parce que la femme est de sa nature froide et humide, et que l'homme au contraire est chaud et sec. Et comme la nature de l'eau est de couler, suivant les philosophes, l'humide qui est dans les femmes, ressemble à l'eau, et celui des hommes à l'air, à cause de la chaleur naturelle qui l'agite continuellement. Et parce que la Nature ne fait rien d'inutile et en vain, les femmes ayant beaucoup moins de chaleur que les hommes, et tous les aliments qu'elles prennent ne pouvant se réduire en chair, la nature qui fait tout pour le mieux, ne retient que ce qui leur est nécessaire, et renvoie le superflu. Il ne faut pas s'étendre davantage sur cette matière, de peur d'en dire plus que le sujet ne le demande.

Différences générales qui distinguent les deux sexes (1)

Parmi les différentes manières dont la nature travaille à la reproduction des espèces, elle a voulu que l'espèce humaine dût la sienne au concours de deux individus semblables par

---

(1) La seconde partie de ce chapitre n'existait pas à la première impression, mais elle avait été promise par Albert dans son avis au lecteur, placé en tête de sa première impression. Cette seconde partie a été rédigée par l'auteur des nouveaux chapitres VI à XIII compris. Le lecteur s'apercevra facilement que le style est d'une autre époque, et qu'il est approprié à l'état des connaissances du siècle actuel.

les traits les plus généraux de leur organisation, mais destinés à y coopérer par des moyens particuliers et propres à chacun. La différence de moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend, par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties ; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

Il est cependant un temps où ces nuances sont nulles ou imperceptibles. L'homme et la femme dans les premières années de la vie, ne paraisssent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre: ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujétis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'âme du spectateur, qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue ; ils ne lui paraissent tous les deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même ; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore apercevoir aucun des rapports qui doivent par la suite établir entr'eux une dépendance mutuelle.

Cet état équivoque ne subsiste pas longtemps ; l'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination ; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec ceux de la femme : les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font dis-

paraître ou rendent plus dense, par leurs contractions réitérées, le tissu muqueux qui remplissait leurs interstices et les énervait; ils acquièrent par là plus de saillie, et tendent à donner à chaque organe une forme plus décidée. Ce n'est plus bientôt le même individu; la teinte rembrunie de son visage, et sa voix devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer : la timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux, et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvements souples et assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

La femme, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner, moins que l'homme, de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge produit dans toutes les parties de son corps, ne leur donne point le même degré de consistance qu'elles acquièrent dans l'homme. Cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on aperçoit dans sa forme, dans sa taille et dans ses proportions des différences dont les unes n'existaient point, et les autres n'étaient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une manière qui lui est propre; de sorte que, parvenue à un certain âge, elle se trouve peut-être avec étou-

nement pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme et jusqu'alors inconnu à elle-même; enfin il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui devient pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elle, et pour elle une source de nouveaux besoins. Ces rapports, du côté du physique, sont en partie le résultat des modifications du tissu cellulaire, qui acquiert de l'expansion dans les organes destinés à marquer spécialement le sexe, tandis qu'il s'affaisse ou se resserre dans les autres parties; et un des effets les plus marqués de ce changement, c'est de rendre plus sensibles les proportions naturelles des pièces qui forment la charpente du corps.

CHAPITRE II.

Influences des puissances célestes sur la génération.

Ayant fini le chapitre précédent, il est à propos de montrer comment se forme la génération.

Il faut toutefois remarquer après les philosophes, que chaque individu est composé des quatre éléments, en sorte que la matière terrestre sert à la composition des os, de même l'aqueuse contribue à celle qui lui convient, et ainsi des autres. Ensuite la nature en dix-huit jours a soin de former le visage et de donner au corps sa longueur, sa profondeur, et depuis ce temps-là jusqu'à la naissance, il prend de plus en plus de nouvelles forces. On doit pourtant remarquer que le corps d'une femme se forme en quatorze jours.

Tout ce que l'on vient de dire est renfermé dans ces quatre vers :

Pendant six jours au lait la semence ressemble,
Et après neuf du sang elle prend la couleur ;
En douze les membres s'unissent tous ensemble ;
En dix-huit se fait l'homme, ensuite prend vigueur.

Il y en a qui s'imaginent que quelqu'une des planètes domine sur toutes les heures du temps, et parce que cette science sert beaucoup pour comprendre ce que l'on traite dans ce livre, et de peur qu'on ne croie que je l'ai oubliée, par ignorance, j'en dirai quelque chose.

Il faut savoir, comme dit Aviconne, qu'il y a trois sortes d'accidents; les uns suivent la disposition de la matière, et lui sont attribués; d'autres sont dans la forme, et quelques-uns enfin consistent dans la forme et dans la matière tout ensemble; et comme ce composé matériel et formel est naturel, on nomme les accidents qui s'y rencontrent de trois manières.

Il y a aussi des accidents à l'égard de l'âme, comme la puissance d'aller et de se mouvoir, et si nous suivons le sentiment de quelques-uns qui ont écrit savamment de la Nature, il faut avouer que toutes les puissances que l'âme a étant renfermées dans le corps, lui viennent des corps supérieurs et célestes. En effet, le premier mobile qui renferme par son mouvement journalier toutes les sphères inférieures, communique par son influence à la matière, la vertu d'exister et de se mouvoir: le globe des étoiles fixes donne non-seulement la puissance au *Fœtus* de se distinguer suivant ces différentes figures et accidents, mais encore lui communique le pouvoir de se différencier suivant les différentes influences de ce globe.

La sphère de *Saturne*, si l'on croit les astronomes, est immédiatement après le firmament; et l'âme reçoit de cette planète le discernement et la raison; ensuite est celle de *Jupiter*, qui donne à l'âme la générosité et plusieurs autres passions; *Mars* lui communique la haine, la colère et beaucoup d'autres; le *Soleil* lui influe la science, la joie et la mémoire; *Vénus* les mouvements de la concupiscence; *Mercure* la joie et le plaisir; enfin la *Lune* qui est l'origine de toutes les vertus naturelles, la fortifie.

Quoique toutes choses viennent de l'âme, et qu'elle les ait reçues de plusieurs parties des corps célestes, cependant on les lui attribue, et aussi à tout le corps, parce qu'un simple accident n'est pas suffisant pour les soutenir toutes.

Maintenant à l'égard du corps qui est créé et formé par les effets et les opérations des étoiles, que l'on appelle planètes; il faut remarquer en premier lieu, que l'homme qui doit être engendré, par la froideur et la sécheresse de *Saturne*, reçoit de cette planète une vertu fortifiante et végétative, avec un mouvement naturel; et c'est pour cela que les médecins disent qu'on attribue à *Saturne*, la chûte, pendant le premier mois de la conception, et dans la suite, parce que par sa froideur et sa sécheresse il fait prendre et durcir le corps.

Sur ce raisonnement il se forme un doute, savoir si *Saturne* domine à la conception de tous les êtres? Sur quoi on doit remarquer que la matière première dépend des corps célestes, et de leurs mouvements; et c'est ce qui a fait dire aux philosophes (1), que tout ce qui est inférieur est sujet à ce qui lui est supérieur, et se règle par son mouvement. Cela supposé, il est nécessaire que tous les êtres inférieurs d'ici-bas, dépendent universellement et en particulier de ceux de tous le corps céleste, parce qu'il ne se peut rien créer des éléments sans leur participation et leurs influences.

C'est pour cette raison que le Commentateur dit (1), que la nature n'agit et ne fait rien sans la direction des intelligences supérieures.

---

(1) 2 Metheor.

Cependant les astres concourent en particulier avec les êtres terrestres: par exemple, une telle planète a la propriété de produire une telle forme déterminée et spéciale, une autre planète a une autre forme différente: ce qui s'accorde à l'opinion du Commentateur, qui soutient dans son premier traité de la génération et corruption, que tous les corps inférieurs sont réglés et conservés par le mouvement alternatif des corps célestes, et des éléments qui entrent généralement dans la composition des mixtes.

Il ajoute que les animaux dépendent entièrement des planètes, qui leur déterminent, et leur donnent l'être qu'ils doivent avoir: de sorte que tous les corps inférieurs, tant en particulier qu'universellement, reçoivent les influences de ceux qui leur sont supérieurs, si tout ce qui est créé dépend et est sujet aux corps célestes, il est nécessaire que quelque planète lui donne une forme déterminée de quelque espèce; car s'il en recevait une généralement de tout le corps céleste ensemble, ce ne pourrait être qu'une telle ou telle forme indifféremment, parce que le motif qui l'obligerait de donner une telle forme, le contraindrait d'un autre côté à lui en donner d'autre (toutes les formes indifférentes dans le premier moteur comme l'assure le (1) Commentateur), et par conséquent un corps étant disposé par le premier moteur, il faut qu'il reçoive, par l'influence de quelque planète particulière, la disposition à une certaine forme ou espèce, puisqu'une cause physique ne suffit pas même avec l'influence commune des corps supérieurs. Cela est clair, indubi-

(1) 2 Métaph.

table, parce que la semence qui est entrée dans la lumière, conservant la même puissance qu'elle avait avant qu'elle y fut, et cette puissance étant réglée indifféremment par les corps célestes, il s'ensuivrait que bien loin que cette matière reçut la forme qu'elle devrait avoir, elle en aurait une autre qui lui serait naturellement contraire. C'est le raisonnement d'Aristote dans son second livre de la génération et la corruption, où il dit, qu'au lever du soleil les animaux sont pleins de vie, et que lorsqu'il se couche ils deviennent languissants. Ce qui fait voir que toutes les créatures après avoir été préparées et disposées par la première intelligence, ont encore besoin des influences spéciales de quelque signe céleste, qui leur imprime une forme particulière.

De cette manière on voit qu'il y a deux puissances dans *Saturne*, l'une de préparer la matière en général, et l'autre de lui donner une certaine forme particulière. Mais parce que l'on dit que *Saturne* domine toujours dans la conception, cela s'entend seulement qu'il communique une telle disposition qu'une autre partie céleste ne peut pas lui communiquer.

Ainsi si *Saturne* ne règne pas à de certaines heures du jour ou de la nuit, et que ses influences pendant ce temps là cessent, c'est parce qu'une planète ou une autre étoile différente, influe une autre forme qui est contraire à *Saturne; ou parce que les actifs n'agissent que sur un sujet bien préparé.* Que si quelqu'un demande d'où vient que toutes choses sont ainsi disposées? On peut et on doit leur répondre que Dieu l'a ordonné de cette manière, qu'il régle et gouverne tout souveraine-

ment, et donne à chaque chose une vertu propre à proportion que le demande sa nature.

Après avoir dit que pendant le premier mois *Saturne* domine à la conception, *Jupiter* prend sa place dans le second ; et par une faveur spéciale, et une vertu qui lui est singulière, il dispose la matière à prendre et à recevoir les membres qu'elle doit avoir. De plus, il renforce par une chaleur merveilleuse la matière, et humecte toutes les parties qui avaient été desséchées par *Saturne*, dans le premier mois. Pendant le troisième, *Mars* avec sa chaleur fait la tête, ensuite distingue tous les membres les uns des autres ; par exemple, il sépare le col des bras, les bras des côtés, et ainsi du reste.

Le *Soleil* dominant au quatrième mois, imprime les différentes formes, crée le cœur et donne le mouvement à l'âme sensitive, si nous en croyons les médecins et quelques astronomes ; mais Aristote est d'un autre sentiment, et soutient que le cœur est engendré avant toutes les autres parties, et que c'est de lui qu'elles sortent. D'autres voulant enchérir là-dessus, disent que c'est le *Soleil* qui est la source et l'origine de la vie.

Vénus, dans le cinquième, perfectionne par son influence quelques membres extérieurs, et elle en forme d'autres, comme les oreilles, le nez, les os, le prépuce dans les mâles, la nature et les mamelles dans les femelles. De plus, elle sépare et distingue les mains, les pieds et les doigts.

Pendant le sixième mois, sous la domination et les influences de *Mercure*, se forment les organes de la voix, les sourcils et les yeux ; sous la même planète, les cheveux croissent et les ongles sortent.

La *Lune* achève dans le septième mois ce qui était commencé par les autres planètes, car elle remplit par son humidité tous les vides qui se rencontrent dans la chair. *Vénus* et *Mercure* humectant tout le corps, lui donnent la nourriture qui lui est nécessaire.

On attribue le huitième mois à *Saturne*, qui par son influence refroidit et sèche beaucoup. Les astronomes disent que le *Fœtus* qui est engendré dans ce mois, est moribond ou même mort, comme on le fera voir dans la suite. Mais *Jupiter*, qui règne au neuvième, réjouit par sa chaleur et par son humidité, et celui qui naît dans ce mois est fort, sain et de longue vie, la chaleur lui donnant la force, et l'humidité une longue vie.

Mais il faut encore remarquer que tous les membres du corps dépendent des douze signes du zodiaque. Le *Bélier* est le premier de tous les signes célestes, lequel, lorsqu'il renferme le soleil avec modération, communique le chaud et l'humide, et excite à la génération. C'est pour cette raison que l'on appelle le mouvement du Soleil dans le *Bélier*, la source et le principe de la vie; ainsi on lui attribue la tête de l'homme avec toutes ses parties. Car de même que la tête est la plus noble partie du corps, le *Bélier* dans le ciel est le plus noble de tous les signes, et cela avec raison, puisque le soleil concourant avec lui, meut et excite le chaud et l'humide de la nature, de la même manière que la tête dans l'homme est le principe des esprits vitaux.

Le *Taureau* domine sur le col; les *Jumeaux* sur les épaules; l'*Ecrevisse* sur les mains et sur les bras; le *Lion* sur la poitrine, le cœur et le diaphragme; la *Vierge* sur l'estomac, les intestins, les côtes, et sur les muscles. Tous

ces signes partageant le ciel ne régissent et ne gouvernent que la moitié du corps. La *Balance* regarde dans la seconde partie, les reins et est l'origine et le principe des autres membres; le *Scorpion* les endroits propres à la concupiscence, tant à l'égard de l'homme qu'à l'égard de la femme; le *Sagittaire*, le nez et les excréments; le *Capricorne* les genoux et ce qui est au-dessous; le *Verseau* les cuisses; et les *Poissons*, qui est le dernier de tous, communique ses influences sur les pieds.

Voilà en peu de mots ce qui regarde les douze signes du zodiaque, touchant les différentes parties du corps. Cependant il ne faut pas croire que ces choses soient feintes et imaginaires, parce qu'on en peut faire des expériences en plusieurs endroits.

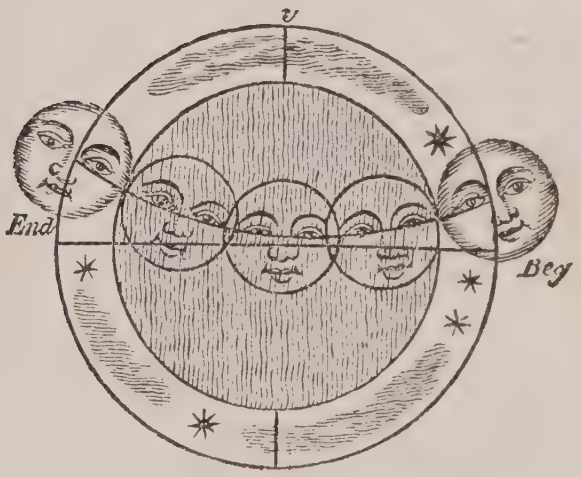
Que l'on sache donc, qu'il est dangereux d'offenser quelque membre, lorsque la *Lune* est dans le signe qui le domine; la raison de cela, c'est que la *Lune* en augmente l'humidité: comme on le verra clairement, si on expose de la chair fraîche pendant la nuit aux rayons de la *Lune*, il s'y engendrera des vers; quoique cela n'arrive pas toujours, il arrive ordinairemeut dans la pleine *Lune*.

Pour bien comprendre ce que nous venons de dire, il faut remarquer avec (1) *Albert le Grand*, qu'il y a quatre différents états dans la *Lune*. dans le premier elle est chaude et humide; dans le second elle est chaude et sèche jusques dans sa plénitude; ensuite dans le troisième elle devient froide à mesure qu'elle décroit, et dans son dernier quartier elle conserve sa froideur jusqu'à ce qu'elle s'approche du soleil; c'est dans cet état particulièrement

(1) In Tract. de flatu Solis. et Luna.

qu'elle corrompt ce qui est humide ; et comme pour lors elle augmente l'humidité dans les membres, on n'en saurait offenser aucun sans le blesser dangereusement, parce qu'on ne peut ajouter l'humidité à l'humide sans danger.

On pourrait montrer ici l'effet de la *Lune* dans son dernier quartier, parce que les rayons s'insinuant pendant la nuit dans la tête d'une personne qui dort, ils lui donnent la migraine, et lui cause un rhume. On en a donné la raison ci-devant.



CHAPITRE III.

Des influences des planètes. De quelle manière elles agissent sur le corps, et comment arrivent les doubles générations.

Il est à propos maintenant de traiter et de venir aux influences des planètes, que les anciens ont appelé le Dieu de la Nature, qui domine sur l'homme, tant à l'égard du corps que de l'âme.

Saturne qui est le plus élevé, plus obscur, plus pesant et plus lent que toutes les autres planètes, fait que celui qui naît sous sa domination a le corps de couleur obscure, les cheveux noirs et gros, la tête grosse et barbue, l'estomac petit, il a aussi des fentes aux talons : à l'égard de l'âme, il est méchant, perfide, traître, colère, mélancolique et de mauvaise vie, il aime l'ordure et se plait à avoir de méchants habits; il n'est point sujet à la luxure ni à la paillardise, au contraire il la hait. En un mot l'on peut dire suivant le sentiment de mon Maître, qui est fort expérimenté dans cette science, que tout homme qui vient au monde, sous la planète de *Saturne*, a toutes les mauvaises qualités du corps et de l'âme.

Jupiter, qui est une planète douce, brillante, tempérée et heureuse, donne à l'homme qui naît sous lui, le visage beau, les yeux clairs, et une barbe ronde; de plus, cet homme a les deux dents supérieures grandes

et également éloignées l'une de l'autre; il a aussi la couleur du visage blanche, mêlée avec du rouge, et les cheveux longs. Pour ce qui regarde l'âme, il est bon, honnête et modeste, et vivra longtemps; il aime l'honneur, les beaux habits et les parures, il se plaît aux goûts agréables et aux odeurs; il est miséricordieux, bienfaisant, magnifique, agréable, vertueux, sincère dans ses paroles, et grave dans son marcher, regardant le plus souvent la terre.

L'homme qui naît sous la planète de *Mars*, immodéré dans sa chaleur et sa sécheresse, est de couleur rougeâtre, semblable à ceux qui sont brûlés du soleil; il a les cheveux courts, les yeux petits, le corps courbé et grossier, il est inconstant, trompeur, sans honte, sujet à se fâcher, traître, superbe, et capable de semer la discorde et la dissension.

Le *Soleil*, que l'on appelle ordinairement l'œil et la lumière du monde, donne à celui qui vient au monde sous sa planète, beaucoup de chair, un visage beau, de grands yeux, assez de barbe, avec de longs cheveux; quelques-uns écrivent que l'homme sous la domination du Soleil, est hypocrite et n'a qu'une belle apparence; d'autres disent qu'il aime les sciences, et devient fort savant; il s'en trouve qui croient qu'il est régulier, pieux, dévot, sage, riche, aimant les bons, fuyant et haïssant les méchants.

Celui qui naît sous *Vénus*, qui est une planète bienfaisante, est beau et a les yeux et les sourcils charneux et élevés, il est d'une grandeur moyenne; en ce qui regarde l'âme, il est franc, plaisant, savant, aime la musique, le plaisir, les divertissements et la danse; il

il se plaît à avoir de beaux habits, et son marcher est agréable.

Mercure, que les astronomes disent être toujours auprès du soleil, dont il tire sa lumière, fait que l'homme qui naît sous sa domination est bien fait de corps, a une taille ni trop haute ni trop petite, et une belle barbe; quant a l'âme, il est sage, subtil, aime la philosophie et l'étude, il parle juste, se fait des amis et n'a jamais beaucoup de richesses; cependant il donne de bons conseils, est sincère, tient sa parole, est incapable d'infidélité et de trahison, et ne conseille jamais à mal faire, ni ne se trouve jamais en méchante compagnie.

La *Lune*, qui est beaucoup plus agitée que les autres planètes, fait l'homme errant et volage, véritable dans ses paroles, et qui n'est propre à rien, agréable et d'une médiocre grandeur; il a les yeux inégaux, dont l'un est toujours plus grand que l'autre.

Il faut savoir que toutes les planètes, et les autres parties de la sphère céleste, influent et se communiquent par une vertu divine, et agissent toujours nécessairement; et ainsi on peut soutenir, sans crainte de se tromper, suivant ce que l'on a dit ci-devant, que toutes les choses terrestres sont gouvernées par les supérieures et les célestes; et que les sacrifices et les holocaustes, que l'on fait dans le monde, sont inutiles et ne peuvent pas empêcher les influences des corps célestes, qui donnent la vie ou la mort.

Peut-être que quelqu'un croira que je suis tombé dans deux grands défauts; le premier, que n'examinant seulement que la superficie de mon discours, on pourrait conclure de mes paroles, qu'il s'ensuivrait que rien n'arrive-

rait dans le monde que par nécessité et absolument ; et le second, que je voudrais dans ce livre, obscurcir et détruire la vérité. Mais j'ai expliqué si amplement tout ce que j'ai avancé et j'ai parlé avec tant de clarté et si utilement des planètes et des autres corps célestes, touchant les influences à l'égard des corps inférieurs, que je crois inutile et hors de propos d'en dire davantage.

CHAPITRE IV.

Comment s'engendrent les animaux imparfaits. Les effets admirables des cheveux d'une femme. Diversité des animaux, et d'où elle vient.

Pour donner un plus grand éclaircissement à ce que l'on a dit jusqu'ici, et montrer comment se forment et naissent plusieurs enfants, comme deux jumeaux, il est à propos, et même nécessaire, de quitter pour quelque temps, et de faire disgression de la génération humaine, pour parler de celle des animaux imparfaits, qui s'engendrent de la corruption.

Sur quoi il faut remarquer que ces animaux imparfaits sont, par exemple, les mouches, les vers, et beaucoup d'autres de cette nature, qui se forment d'une matière corrompue, et par conséquent d'une matière différente et contraire aux animaux parfaits, qui sont engendrés et formés par un autre moyen.

Il y en a plusieurs qui doutent si les animaux imparfaits s'engendrent de semence ou de corruption : Avicenne dans son traité du déluge, croit qu'ils peuvent se former d'une manière ou de l'autre, et il le prouve de cette manière : parce qu'il pourrait arriver un autre déluge universel, et que dans un tel déluge, tout ce qui serait vivant serait corrompu. Or, tous les animaux vivants étant corrompus il viendrait des influences sur ces cadavres morts, et pour lors, par une vertu surnatu-

relle et céleste, il s'engendrerait d'autres animaux semblables à ceux qui étaient auparavant ; de sorte qu'un étant formé de ces cadavres pourris, il en engendrerait d'autres qui lui ressembleraient.

Il montre cela clairement par un autre exemple. Prenez, dit-il, les cheveux d'une femme, mettez-les sous de la terre grasse, où il y aura eu du fumier pendant l'hiver, au commencement du printemps ou de l'été, lorsqu'ils seront réchauffés par la chaleur du soleil, il s'en formera un serpent, qui ensuite en engendrera d'autres de la même espèce. Il fait voir la même chose dans un rat qui fut formé de son temps de pourriture, et qui ensuite en fit un autre.

On pourrait en donner plusieurs autres raisons, mais celles qu'on a rapportés sont suffisantes, parce qu'il serait trop long de raconter tout ce qui regarde cette matière.

Mais on peut dire en peu de mots, que l'opinion d'Avicenne est fausse : la raison en est si cela était possible, que de même que chacun a une matière qui lui est propre, il devrait aussi avoir un agent et une forme qui lui seraient particulières ; et comme ces animaux ont différentes formes, il faudrait par conséquent qu'ils eussent différentes matières et différents principes de génération.

Cependant le philosophe dit que ces mêmes animaux, du moins quant à l'espèce, peuvent être engendrés ou formés de corruption, de la même manière que la santé peut être conservée par l'art aussi bien que par la nature : en quoi le philosophe ne s'accorde pas avec Avicenne, qui dit que les animaux parfaits ne peuvent être engendrés sans cohabitation ; et Avicenne est différent et contraire au philoso-

phe, qui veut que la destruction universelle, par le feu ou par l'eau, soit impossible à l'égard de la nature. Albert en donne cette raison, parce que, dit-il, le déluge ne peut venir que d'une constellation humide ou chaude; ainsi à mesure que l'humide inonde la partie de la terre qu'elle regarde, la chaude à proportion sèche celle sur laquelle elle domine. Nous laissons à d'autres le soin de mettre d'accord Avicenne et le philosophe, sur une matière aussi ardue.

Pour répondre à cette question, on dit que les animaux imparfaits peuvent être engendrés sans cohabitation : et le (1) commentateur en donne une raison, disant que la chaleur divisant un corps mêlé, en tirant une matière subtile, et laissant ce qui est grossier, en forme un nouveau ; mais à proprement parler ce n'est pas une chaleur, mais plutôt l'influence d'une constellation céleste. Le sentiment de ce philosophe est, que la matière dont est formé un animal, est une certaine humidité subtile, sur laquelle agit une chaleur naturelle par le moyen d'une puissance supérieure, et cette même chaleur étant proportionnée à la matière, lui donne la forme d'un tel animal, et la sépare de toutes les autres parties grossières de ce corps terrestre. Il soutient, de plus, que cette génération est univoque virtuellement, et non pas formellement, en quoi il lève le doute dans lequel sont quelques-uns qui disent, que tout ce qui s'engendre uniquement et de même espèce, le doit être par un autre qui lui soit semblable; ce qui est vrai, comme on a déjà dit, virtuellement ou formellement, parce qu'il arrive

(1) 4 Metheor.

souvent que de la même matière naissent différents animaux imparfaits ; par exemple, des excréments d'un cheval, il se forme des mouches, des guêpes, et beaucoup d'autres de couleurs et de figures différentes.

Mais la cause de la diversité de ces animaux la division de la semence ; ce qui est véritable, surtout à l'égard de ceux qui sont parfaits.

Les animaux imparfaits, sont formés d'une autre matière, et ainsi ces animaux se multiplient à proportion que l'humidité se divise en sortant par les pores d'un corps pourri et corrompu ; et ce qui fait qu'il s'en forme de plusieurs espèces en même temps, vient de la ressemblance ou de la différence de l'humide qui sort du même cadavre en petites parties semblables ou différentes.

Si certains animaux sont grands, longs, déliés et que d'autres sont petits, cela vient de la diversité de l'humide. Celui qui est chaud, sec et bilieux, forme un corps long, mince et menu, par le moyen de la chaleur qui l'étend : celui qui est froid et flegmatique, fait l'animal court et large, à cause de l'eau qui s'écarte et du froid qui resserre ; mais celui qui a la couleur du sang et qui est chaud, engendre l'animal ni trop petit ni trop grand, à cause du mélange tempéré du chaud et de l'humide. L'humide mélancolique rend l'animal fort petit et resserré, parce que la sécheresse et la froideur l'empêchent de s'étendre et de s'allonger. L'animal enfin qui est formé d'un humide bilieux, mêlé par hasard avec du chaud, est long et fort menu, à cause de la chaleur qui l'étend extrêmement, et de la sécheresse tempérée qui le délie ; et il faut remarquer que le bilieux est de couleur jaune

le sanguin est rouge, le mélancolique noir et le flegmatique blanc. Il n'y a point de doute que de ceux dont la nature est mêlée, la qualité et la couleur ne le soient aussi.

On a montré dans ce chapitre, de quelle manière s'engendrent les animaux parfaits et imparfaits, et on a donné la raison pourquoi un animal est court ou long, et d'où vient qu'il est d'une telle couleur.

Dans le chapitre suivant on s'occupera de la manière dont se forment les monstres ou les êtres qui n'arrivent au monde qu'avec une figure ou des proportions contraires à celles de ses congénères.

CHAPITRE V.

Des monstres de nature et comment ils se forment, etc.

Aristote, dans son second livre de physique, dit que la nature a ses défauts aussi bien que l'art. La pensée de ce philosophe convient fort, et sert beaucoup à l'éclaircissement de notre sujet; parce que les monstres dans la nature, ne sont autre chose que des individus de quelqu'espèce, à qui il manque quelques parties, ou qui en ont plus qu'ils ne devraient avoir; cela se voit souvent dans les hommes qui viennent au monde avec une main ou un pied seulement, ainsi du reste; mais il faut remarquer que ces défauts, que les philosophes appellent monstres de nature, viennent de plusieurs manières, tantôt de pas assez, d'autres fois de trop de matière: cela se fait différemment.

Premièrement, la nature qui est sage et ingénieuse fait son possible pour former les principaux membres qu'un enfant doit avoir, et après les avoir formés et rangés dans leur ordre, elle travaille à faire les autres de la matière qui lui reste; que si elle en fait quelques-uns de plus petits, cela vient du peu de matière, et c'est ce qui fait le défaut ou le monstre de nature; et voilà d'où vient quelquefois que la tête d'un animal est plus grosse ou plus petite que sa nature ne le demande, parce que s'il s'y fut trouvé suffisamment de

matière, la tête de cet animal eût été proportionnée à la nature de son individu ; ainsi, comme le disent les naturalistes et les médecins, on peut juger de là, et conclure de tous les autres membres.

En second lieu, on attribue le défaut de matière à quelque constellation qui domine spécialement sur certains membres.

Suivant la pensée de ce philosophe, ce qui est mêlé et composé, vient des quatre éléments ; de sorte que ce qui tient de la nature du feu, en conserve la qualité, et ce qui tient de la terre en fait de même. Il en est à proportion des autres éléments. Que l'on ne s'imagine pas que je veuille dire que les éléments sont formellement dans les mixtes, ce qui serait contraire au sentiment du philosophe, qui dit, dans le premier livre de la génération, qu'ils n'y sont que virtuellement et par puissance. Cependant il se peut faire que quelquefois la semence soit diminuée par quelque empêchement particulier et spécial ; mais si cette diminution vient de la terre, on la connaît dans les os, qui en tirent la principale et la première matière de leur formation. Quand la matière vient à manquer, on voit des enfants naître avec un pied ou un doigt, d'autres fois sans bras ; mais lorsqu'elle est abondante, pour lors ils naissent le plus souvent avec huit doigts aux mains ou aux pieds, avec deux têtes, ou bien avec quelque autre chose de semblable.

Il faut donc remarquer que ce monstre de nature ne vient pas seulement du côté de la matière, comme on a déjà dit, mais encore souvent de la mauvaise disposition de la femme.

Cet accident arrive de plusieurs manières ;

mais comme il serait trop long d'en parler, on dira seulement que quand semblable chose arrive, elle vient effectivement de la matière.

D'autres fois la trop grande quantité de matière n'y contribue pas peu, ce qui se fait aussi différemment, et de plusieurs façons; parce que quand la matière est en plus grande abondance dans toutes les parties, que ne le demandent la nature et la forme, et qu'il paraît dans les membres des tumeurs, cela vient de ce que la nature ayant plus qu'il ne lui faut pour former un corps, fait souvent deux têtes ou deux pieds, dont l'un est toujours de beaucoup plus gros que l'autre, ou bien fait une bosse sur l'estomac ou sur le dos.

Albert dit, que s'il y a des monstres de corps il y en a aussi d'esprit; car il parle de deux jumeaux, dont l'un avait dans son côté droit une vertu avec laquelle, en quelqu'endroit qu'on le portât, il ouvrait toutes les serrures qui étaient fermées, lorsqu'on les opposait à son côté, et l'autre par une puissance contraire, qu'il avait dans le gauche, fermait toutes celles qui étaient ouvertes, quand on les approchait de lui (cela s'entend d'ouvrir et de fermer les serrures qui sont aux portes des maisons). Il n'y a pas de doute que cela ne vient pas de la matière, ni même seulement d'une constellation spéciale du ciel, mais encore d'une disposition particulière de la matière pour un tel effet; parce que les actifs n'agissent que sur une matière bien disposée et sur un sujet préparé comme on l'a dit ci-devant.

Et afin qu'on ne croie pas que ce qu'on a avancé soit faux, on voit souvent la même chose dans certaines pierres, après qu'on les a divisées, dans lesquelles une constellation

particulière a, par ses influences, imprimé une figure et une forme d'homme, ou quelqu'autre espèce. C'est pourquoi on ne doit pas s'étonner, si ces accidents se rencontrent dans deux jumeaux, puisqu'on les voit arriver dans plusieurs choses, et c'est le sentiment d'Avicenne dans son second livre de métaphysique, et d'Aristote dans le troisième des météores.

Peut-être que quelqu'un demandera, s'il se rencontrait des monstres, il s'en suivrait que la nature serait privée de sa fin, qui est d'agir par règles et infailliblement; mais on répond avec Avicenne, qu'il n'est pas toujours possible du côté d'une nature particulière, que toute matière tende à sa fin, parce que lorsqu'elle est privée de ses actions ordinaires, elle n'en a point.

Nota. Dans les chapitres VI à XIV de la première impression des œuvres du Grand Albert, ce philosophe continue à s'occuper des mystères de la génération et de ce qui s'y rapporte; mais les opinions qu'il émet sont aussi obscures que les lecteurs de son temps étaient peu éclairés. Nous avons fait revoir ces chapitres par un médecin célèbre, et nous nous réjouissons de pouvoir offrir à nos clients des renseignements clairement expliqués, fort compréhensibles et auxquels ils peuvent accorder leur confiance.

(*Note de l'éditeur de cette seconde impression*).

CHAPITRE VI.

Du flux périodique auquel le sexe est assujetti.

Dans la constitution actuelle de l'espèce humaine, la femme est sujette à un écoulement de sang qui revient exactement tous les mois (excepté pendant la grossesse), et dont les retours périodiques sont, depuis la puberté, c'est-à-dire l'âge de quatorze à quinze ans, jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante, une fonction caractéristique et nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées. Pendant cet intervalle de la vie, cet écoulement est dans la femme le signe, et pour ainsi dire la mesure de la santé. Sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvements vitaux s'altère, l'âme tombe dans la langueur, et le corps dans le dépérissement.

L'évacuation menstruelle dure ordinairement depuis trois jusqu'à six et sept jours, et la quantité de sang qui s'évacue s'étend depuis huit jusqu'à seize et dix-huit onces. Cette évacuation approche plus ou moins de l'état de maladie, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins de ces limites naturelles, à moins que les écarts qu'elle peut souffrir n'aient leur raison dans la constitution particulière du sujet, ou dans quelque autre circonstance qui les excuse.

Quoiqu'il en soit des causes et de l'effet du flux menstruel, il n'est pas douteux qu'il ne

soit une incommodité dans toutes les femmes, et dans un grand nombre d'elles un travail qui approche plus ou moins de l'état de maladie. Cependant ce travail, en prévenant des affections plus graves, est devenu le fondement de la santé dans le sexe, comme les hémorroïdes ou d'autres écoulements habituels le sont dans beaucoup d'hommes (1). Et tel est actuellement le malheur de l'espèce humaine, que les infirmités mêmes sont pour elle des secours nécessaires, et qu'il ne lui reste plus que le choix des maux.

---

(1) Si les hommes sont moins généralement sujets à des écoulements sanguins que les femmes, c'est vraisemblablement parce qu'un genre de vie plus exercé et plus actif les rend pour eux moins nécessaires que pour elles. Peut-être aussi que les premiers n'ont point d'organe aussi approprié à cette sorte d'excrétion, que celui qu'ont les femmes; de sorte que la matière de cette excrétion ne pouvant être chassée, devient dans les hommes un germe de maladies chroniques qui n'existe pas dans les femmes dont les règles n'ont point souffert de dérangement considérable. C'est ce qui fait sans doute que l'asthme, le calcul, la néphrétique, la goutte, la paralysie, l'apoplexie et d'autres maladies, sont plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes.

CHAPITRE VII.

Des signes de la fécondité chez la femme.

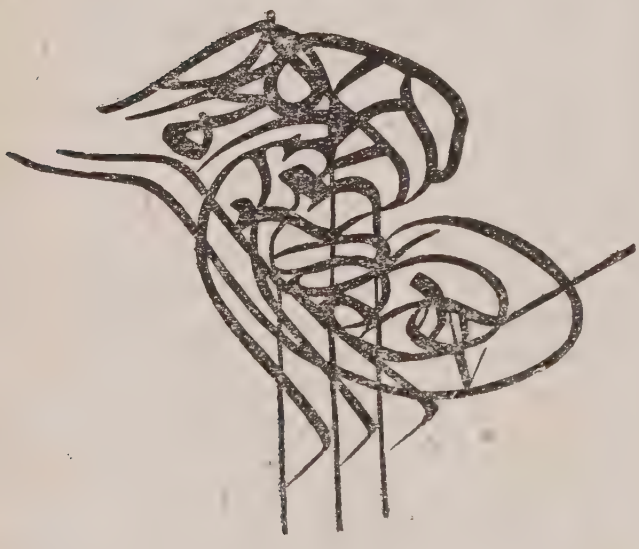
Le flux menstruel est un signe d'autant moins équivoque de la fécondité, qu'il marche toujours avec les désirs qui doivent la réaliser. Les changements qui s'opèrent alors dans le caractère de la femme ne sont peut-être pas moins sensibles que les altérations physiques qui se manifestent dans son corps. Les auteurs accoutumés à rapporter tout à des explications mécaniques, croient que la source du penchant à l'amour dépend, dans les hommes, de l'abondance de la liqueur séminale, et dans les femmes, de la grosseur des ovaires. Ils se fondent sur ce qu'on a trouvé cette dernière partie très-gonflée dans des sujets qui avaient été atteints de ce qu'on appelle *fureur utérine*, et sur ce que des animaux en qui cette partie avait été retranchée ne ressentaient plus l'aiguillon qui les sollicite à se multiplier.

Ces faits ne sont pas aussi concluants qu'on pourrait l'imaginer. Une partie grossit en proportion de la quantité d'humeurs que la nature y envoie. Dans les personnes souvent tourmentées de désirs, les organes destinés à les satisfaire se trouvent naturellement plus remplis et plus gonflés que les autres, parce que les liqueurs qui contribuent à leur donner la disposition convenable à leurs fonctions, y séjournent plus longtemps, les nourrissent da-

vantage, et en augmentent par conséquent le volume. Ainsi la grosseur des ovaires pourrait, avec plus de raison, être regardée comme la suite que comme la cause des désirs relatifs à l'acte vénérien. Quant à l'extirpation de cette partie, elle peut bien quelquefois en tarir la source; mais ce moyen ne réussit pas toujours. Il est certain que, dans la plupart des animaux qu'on mutile, la nature devient tout-à-fait indifférente pour une fonction qu'elle sent ne pouvoir plus remplir, faute d'instruments: cependant, comme on l'a déjà dit en parlant des eunuques, il en est qui paraissent braver leur dégradation même; la nature chez eux est si portée à ce qui conserve leur espèce, que, par une erreur qui lui cache son impuissance, elle s'obstine toujours à un combat où elle ne saurait apporter que des armes inutiles.

Le système animal consiste dans une suite d'opérations successives. Chaque âge est caractérisé par des fonctions qui lui sont propres. A l'âge de la puberté se développe celle qui a la conservation de l'espèce pour dernière fin. La nature prépare alors tous les matériaux nécessaires, et il y a apparence que ceux-ci sont devancés par les désirs, bien loin de les faire naître. Il est un temps où ces désirs ne sont encore que des élancements sans but, des mouvements vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connaître. Si ce besoin naissant fait quelquefois éprouver les impressions d'une mélancolie attendrissante, il semble d'autres fois s'irriter contre tout ce qui lui est étranger, et se soulager par les brusques écarts d'une humeur farouche. Mais ce dernier sentiment s'adoucit lorsque son objet vient à être plus connu et plus déterminé; on devient

alors plus traitable ; on voudrait associer tous les êtres à sa passion, pour la mieux faire accueillir. On remarque que les amants sont, pour l'ordinaire, généreux, humains et bienfaisants, soit que, n'attachant du prix qu'à l'objet dont ils sont occupés, ils estiment peu le bien qu'ils font aux autres, soit que le besoin qu'ils éprouvent les dispose à mieux sentir ceux d'autrui.



CHAPITRE VIII.

Des causes matérielles qui contribuent au développement des désirs amoureux. — Recherches sur les marques de la virginité chez les femmes.

On a trop insisté sur les causes matérielles, et qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les actes d'un amour désordonné. On a paru se dissimuler le pouvoir qu'a sur notre âme une infinité de causes morales, telle que la lecture répétée de livres érotiques; l'imagination trop longtemps fixée sur des images voluptueuses; le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, ou d'un plaisir seulement entrevu et échappé; une douce habitude frustrée par le veuvage ou par une séparation cruelle. Les sens une fois embrasés par quelqu'une de ces causes ou par toutes en même temps, ne nous présentent plus les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'ils conviennent au sentiment qui nous anime: l'âme, absorbée dans une seule idée, semble y rapporter toutes les sensations que nous recevons: toutes ses facultés attaquées à la fois changent la nature des impressions qu'elle éprouve: le moindre chant qu'on eût autrefois écouté sans attention ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur ou y réveille l'activité du désir.

Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contrastes agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur

odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tout le corps, et y répand une impression de volupté. Que de piéges se trouvent pour un amant dans l'ombre et le silence d'un bois ! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement et plus singulièrement affecté. Une main par hasard en rencontre une autre : quel est le magique effet de ce contact ? L'individu passionné qui l'a ressenti ne respire plus ; son cœur palpite ; un torrent de feu circule rapidement dans ses veines : il ne se connaît plus. Enfin, tout prend la teinte de la passion dont on est agité, et paraît l'augmenter : on ne voit qu'elle, on n'écoute que sa voix. Faut-il être étonné si, dans cette crise, celle de la raison est souvent à peine entendue ? Il n'est pas nécessaire, pour trouver la cause de ce phénomène, de supposer un vice organique dans les parties qui servent immédiatement à la génération.

La nature nous porte à cette fonction par l'attrait du plaisir. Comme on a disputé sur tout, on a aussi voulu savoir si celui que les femmes ressentent est aussi vif que celui qu'éprouvent les hommes. Question oiseuse, digne de l'école, et qui est aussi inutile qu'impossible à résoudre. Il est essentiel, sans doute, et même du devoir d'un être intelligent et sensible, de ne point consentir à être heureux tout seul, et sans être assuré que les autres le sont : mais c'est une vaine subtilité de vouloir déterminer au juste, la dose de bonheur qui revient à chacun. Qu'importe le plus ou le moins ? Il doit nous suffire de savoir que la nature n'a été marâtre pour personne.

L'ardeur impétueuse avec laquelle l'homme cherche à s'unir à la femme, semblerait devoir

exclure en lui un goût bizarre et contradictoire qui trouble quelquefois son repos. Lorsqu'il est parvenu à surmonter toutes les difficultés qui gênaient sa passion ; lorsqu'il a écarté toutes les barrières, et, qu'après avoir marché de victoire en victoire, il se trouve maître de tout, et qu'il ne lui reste plus qu'à jouir, il aime à rencontrer encore un obstacle qui l'arrête tout à coup ; il veut que le passage qu'il désire le plus de franchir, lui soit fermé. La réalité de cette clôture est un sujet de controverse parmi les anatomistes. Il y en a qui doutent que cette pellicule qu'on appelle *hymen*, et qu'on dit fermer l'entrée du vagin, ait lieu dans l'état naturel de la femme, et n'admettent qu'une duplicature de la membrane qui tapisse l'intérieur de ce conduit. Cette duplicature, selon eux, en rétrécit seulement le calibre, jusqu'à ce qu'elle soit effacée ou oblitérée par l'exercice réitéré de cette partie. D'autres, plus favorables aux préjugés courants, peut-être trompés par de fausses apparences, ou par des productions contre nature, assurent que l'*hymen* se trouve dans toutes les femmes, en qui quelque accident ou quelque imprudence ne l'a pas détruit.

L'importance de cette partie, vraie ou supposée, n'est pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne sait ajouter rien à ce que les sens aperçoivent, et à qui elle ne montre les objets qu'avec leurs qualités réelles, l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il est en effet, quand on le considère physiquement, c'est-à-dire, pour un embarras. Aussi chez quelques-uns de ces peuples, dit-on, la paresse voluptueuse des riches paie quelquefois la robuste indigence pour lui épargner un soin pénible, et lui pré-

parer une route à des plaisirs faciles. Au contraire, chez les peuples du Midi, où le sentiment de l'amour a une énergie prodigieuse, où les hommes, non contents du présent, voudraient encore jouir du passé, on a dû, dans les femmes, attacher le plus grand prix au signe qui constate leur intégrité. Ils le regardent comme un bien précieux; il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en assurer. Leur jalousie, toujours prête à s'alarmer, ne saurait trouver sa sécurité que dans des précautions brutales, ou dans des recherches odieuses qui font gémir la pudeur. Enfin, leur extravagance semble leur faire croire que la nature, se prêtant à leurs caprices tyranniques, leur a elle même donné le modèle de leurs verroux.

Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à nous, avaient aussi réduit en art, dans nos climats, la manière de découvrir la virginité. Il y a eu pendant longtemps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des actes. On peut voir dans Joubert et dans Venette (1) des rapports juridiques conçus dans des termes techniques et selon le grimoire ridicule que les matronnes employaient: elles comptaient quatorze signes auxquels on pouvait, disaient-elles, reconnaître si une fille avait été défloirée; mais nous renvoyons les lecteurs et les matrones au proverbe de Salomon.

---

(1) Tableau de l'Amour conjugal.

CHAPITRE IX.

De l'influence de la femme dans l'œuvre de la génération.

Comment la femme concourt-elle à la production d'un nouvel être? Quelle est son influence dans une fonction qu'elle ne peut exercer qu'avec le secours de l'homme? Ici s'ouvre un vaste champ aux opinions humaines, qui, comme de vains songes qui se détruisent l'un l'autre, n'offrent d'abord à l'esprit quelques faibles lueurs, que pour le laisser ensuite dans une obscurité profonde ou dans un vide humiliant. Il semble cependant que le premier regard que les hommes ont porté sur eux-mêmes, a été en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le plus assuré et le plus heureux. Le résultat de leurs premières observations est encore le monument le plus honorable pour la raison humaine. Le système d'Hippocrate sur la génération est encore aujourd'hui, malgré nos prétendus progrès, le plus vraisemblable. De sorte qu'on peut dire que, pendant plus de deux mille ans, on n'a pas cessé de se tromper à pure perte; on n'a épuisé toutes les erreurs, toutes les découvertes et toutes les rêveries, que pour répéter ce qu'Hippocrate avait dit; on ne s'est si longtemps égaré que pour revenir sur la route que ce grand homme nous avait montrée.

Son sentiment sur la manière dont l'espèce

humaine se conserve et se propage, a été reproduit par un naturaliste célèbre, M. de Buffon, qui l'a embelli des charmes de son éloquence, mais qui ne l'a pas rendu plus solide en y ajoutant des accessoires peu compatibles avec les idées des anciens. On pourrait même dire que le système d'Hippocrate a plus perdu que gagné en recevant le vernis de la physique moderne. Ce médecin regardait la semence dans l'homme et dans la femme comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyait que la liqueur séminale de l'homme, mêlée avec celle de la femme dans la copulation, et arrangée par la nature ou par une *faculté génératrice*, formait un nouvel être. On dira peut-être que ce mot de *faculté génératrice* est un mot dépourvu de sens, qui ne nous donne aucune connaissance réelle ; une de ces expressions vagues que les anciens substituaient aux explications plus précises que la saine philosophie demande. Nous avouons que l'idée de cette faculté génératrice ne nous apprend rien sur la manière dont elle agit ; mais nous croyons que ce principe, dont l'existence, attestée par l'antiquité, est encore confirmée par beaucoup de modernes, une fois admise, nous épargne toutes les bévues que les raisonnements physiques, appliqués aux corps organisés, doivent entraîner nécessairement ; il fait disparaître toutes les lacunes, toutes les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans les différents systèmes physiques sur la génération.

Si on n'admet point un principe actif qui s'ingère de nos fonctions corporelles, il faut supposer un enchaînement de causes dont les mouvements liés entr'eux se terminent à deux résultats précis, exacts, toujours les

mêmes, comme ceux que produisent les ressorts d'une montre. Or, non-seulement l'expérience est contraire à cette supposition, mais le plus simple examen suffit pour faire voir que cela est impossible dans les corps organisés, continuellement en but à une infinité d'agents qui les environnent, et qui devraient changer à chaque instant leur détermination. Ils ont donc besoin d'être régis par un principe indépendant jusqu'à un certain point des causes physiques, et qui aille à sa fin sans que rien l'en détourne; et c'est ce qui fait le principe qui anime les corps vivants. Les différentes périodes qui partagent la vie gardent toujours à peu près le même ordre; l'époque de la dentification, celle de la puberté, celle où cesse la faculté d'engendrer, arrivent toujours à peu près vers le même temps, quel que soit l'état de l'individu, gras ou maigre, faible ou robuste.

CHAPITRE X.

Comment il se fait qu'un être naît plutôt mâle que femelle, etc.

La manière dont les corps se nourrissent et croissent est assez difficile à concevoir. Dans le système dont il s'agit, on dit que c'est par *intus-susception*. Les moules qui admettent la matière organique, ont été supposés par conséquent être des moules *intérieurs*, c'est-à-dire qu'on a essayé d'expliquer une chose obscure par une chose qui répugne.

Rien n'est plus arbitraire que la manière dont on veut, dans cette hypothèse, que se forment le placenta et toutes les autres dépendances du fœtus. On a dû être, en effet, fort embarrassé pour dire quelque chose de satisfaisant sur la formation de parties qui n'ont aucun modèle ou aucun moule ni dans l'homme ni dans la femme.

Les anciens, pour rendre raison de la différence du sexe, disaient que le mâle et la femelle avaient chacun une semence forte et une semence faible; que si la semence du mâle, soit par sa quantité, soit par son activité, était supérieure à celle de la femelle, il naissait un mâle; qu'au contraire, si la semence de la femelle l'emportait, il en résultait une femelle. Cette distinction de divers degrés d'activité dans les liqueurs séminales du mâle et de la femelle, n'est pas hors de vraisemblance.

CHAPITRE XI.

Dans lequel on explique ce qui détermine la ressemblance des enfants avec leur père ou leur mère.

Les anciens expliquaient la ressemblance des enfants avec leur père ou leur mère, comme on le fait aujourd'hui dans le système des molécules organiques. Ils la tiraient de la nature et de la constitution des humeurs, dont les parties sont supposées avoir la même forme et prendre le même arrangement qu'elles avaient dans le corps du père ou de la mère. C'était l'idée commune de tous les anciens médecins et physiciens (1).

Le système d'Hippocrate, ou plutôt des anciens médecins (car il est vraisemblable qu'il l'avait reçu de ses prédécesseurs), fut peu altéré par les philosophes et les médecins qui le suivirent. Aristote n'eut pas besoin de lui donner une forte entorse pour le faire cadrer avec son système général de physique. Il prétendit que la cause efficiente de la génération était dans la semence du mâle, qui vivifiait celle de la femelle, c'est-à-dire selon sa manière de parler, que le mâle fournissait la *forme*, et la femelle la *matière*. Ce système, ainsi modifié, suivit le sort de toutes les autres opinions de ce philosophe, et fit la même fortune parmi les physiciens. Les médecins continuèrent de l'admettre tel qu'il était sorti des

(1) Valère Maxime, lib. IX, c. 15.

mains d'Hippocrate, jusqu'à ce que l'anatomie vint changer les idées.

Cette science qui, en recherchant la structure des organes et la nature des ressorts qui font mouvoir les animaux, se propose, comme si cela était possible, de nous faire connaître toutes leurs propriétés; cette science qui, en agrandissant le domaine de la physique, a si peu étendu celui de la médecine, dont presque chaque découverte a été marquée par un nombre plus ou moins considérable d'erreurs, lorsqu'elle découvrit les ovaires, donna lieu de croire que les vésicules rondes qu'on y voit étaient des œufs. L'esprit humain aime naturellement à trouver des ressemblances, parce que cela soulage sa faiblesse: plusieurs faits réduits à un seul le gênent moins que s'ils étaient séparés. D'ailleurs, la ressemblance qu'on crut trouver dans les diverses manières dont les hommes et les oiseaux se multiplient, dut frapper par sa singularité. Nous ignorons si les femmes s'accommodèrent d'un système qui les assimilait aux poules, mais dans ce système elles avaient la plus grande part à l'œuvre de la génération: elles se trouvaient par là les dépositaires de tout le genre humain: on prétendit que l'œuf contenait le fœtus tout formé, et que la semence de l'homme ne faisait que lui donner l'impulsion qui devait produire son développement.

La ressemblance des enfants avec les parents n'est point l'effet d'un arrangement mécanique de parties semblables, comme le supposaient les anciens; elle dépend bien plutôt du caractère de la force active qui préside aux fonctions vitales de l'enfant. Si cette force, comme il est vraisemblable, est disposée à produire dans celui-ci les mêmes mouvements qui

s'exercent dans le père ou dans la mère; elle assimilera la matière organique qui doit nourrir et faire croître les différents membres de l'enfant, de la même manière dont elle est assimilée dans les derniers; ce qui doit produire une ressemblance de traits et de caractère plus ou moins parfaite entre eux et leur enfant.

Les petits ressembleront en partie au père, et en partie à la mère, selon les différentes traînées de matière séminale que l'un ou l'autre aura fournies, et qui seront entrés dans la formation du fœtus. Si la liqueur séminale de la femme en devient le principe dominant, les fonctions générales du nouvel individu seront déterminées par son impulsion, en laissant subsister jusqu'à un certain point l'action particulière des parties séminales du mâle dans les organes où elles sont entrées pour quelque chose. Au contraire, si la liqueur séminale du mâle a la principale influence, c'est elle qui donnera le caractère général aux organes du fœtus, sans effacer tout-à-fait les impressions particulières que quelques molécules séminales de la femme pourront leur avoir données.

CHAPITRE XII.

Effets des désirs ou de la situation morale de la mère sur l'enfant qu'elle porte dans son sein.

On prétend que la disposition morale de la femme pendant sa grossesse réagit sur l'enfant qu'elle porte, soit pour modifier de diverses manières sa constitution physique, soit pour déterminer le caractère et la trempe de son esprit. Nous avons dit ailleurs qu'il était vraisemblable que les divers états des humeurs, ou par l'impression locale qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, ou par la perception générale que l'âme en a, influent beaucoup sur la manière d'être actuelle de celle-ci. Comme il y a entr'elle et le corps une correspondance intime et constante, il se peut aussi que les mouvements de l'âme, en refluant sur les humeurs, y causent des altérations momentanées, en augmentent ou en diminuent la vitalité. Si cela était, il aurait surtout lieu pour la semence dans un moment où toutes les facultés de l'âme semblent se réunir pour la vivifier et toute la sensibilité se concentrer dans l'organe qui la fournit. Il est du moins vrai qu'il n'est point impossible que l'imagination de la mère, et peut-être aussi celle du père, aient quelque influence sur la conception.

Une tradition populaire veut que les enfants illégitimes aient plus d'esprit et de sagacité

que les autres. M. le Camus sans doute ajoutait foi à cette tradition, puisqu'il tâche d'expliquer le fait qui en est le sujet. Il fait entendre que les enfants illégitimes sont ordinairement le fruit d'un amour industrieux; que l'esprit de leurs parents, continuellement aiguisé par les ruses nécessaires à une tendresse traversée par des obstacles continuels, exercé par les artifices propres à tromper la jalousie d'un mari ou la vigilance d'une mère, éclairé par le besoin de dérober à l'opinion publique des plaisirs qu'elle condamne, doit nécessairement transmettre aux enfants qui en proviennent, une grande partie des talents auxquels ils doivent le jour; au lieu que les enfants nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de cette espèce d'abandon, de cette inertie d'âme avec laquelle on leur a donné l'être. Enfin la plupart des gens (et les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner) pensent que la manière dont l'âme de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est point une chose indifférente pour l'enfant.

Il ne doit pas moins participer aux affections de la mère après la conception; il est devenu une partie de son individu; elle l'a associé à son être; elle lui fournit la matière propre à le nourrir et à le faire croître; il est animé par sa chaleur; il vit autant de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre, il ne serait pas surprenant que les passions qui peuvent agiter la mère passassent jusqu'à lui.

Ce qu'on ne saurait nier, c'est que l'esprit des femmes enceintes est singulièrement modifié. Leurs envies, leurs caprices, leurs dégoûts, prouvent qu'elles sont dominées par les sensations intérieures qui naissent du nou-

vel état où elles se trouvent ; les envies surtout qui sont alors en elles une espèce de délire, pourraient bien venir de quelque besoin qu'éprouve l'enfant. L'instinct alarmé s'attache à des objets bizarres qu'il croit propres à le rassurer ; mais ces erreurs mêmes font voir avec quel intérêt il veille à la conservation du dépôt qui lui est confié.

Mallebranche a donné, comme chacun sait, la plus grande extension au pouvoir de l'imagination de la mère sur l'enfant. Plusieurs auteurs ont entrepris de le réfuter ; mais les moyens dont ils se sont servis sont très-vicieux ; ils sont tirés de l'anatomie des parties et des rapports mécaniques qui sont entre les organes. Si on voulait expliquer les phénomènes de l'électricité par les lois générales du mouvement, on trouvrait qu'ils ne cadrent point avec elles. Ils y tiennent peut être ; mais comme ils n'en sont point des effets immédiats, et qu'ils sont subordonnés à des causes intermédiaires, il faudrait connaître celles-ci pour voir la liaison qu'ils ont avec les premières. Il en est de même des phénomènes de la vie, de la végétation. Chaque ordre d'êtres a sa mécanique particulière ; et vouloir juger des effets relatifs à un ordre par les lois de la mécanique propre à l'autre, est une des plus grandes erreurs de logique qu'on puisse commettre. Ainsi, lorsqu'on dit que les impressions de la mère ne peuvent point se transmettre à l'enfant par le moyen des humeurs qu'elle lui envoie, et lesquelles, dit-on, ne sauraient communiquer rien de moral, il nous semble qu'on confond les objets, et qu'ayant alors en vue une simple machine hydrauliqne, tous les raisonnements qu'on en tire portent sur un principe faux.

CHAPITRE XIII.

Des erreurs populaires relatives au genre d'exercice qui convient aux femmes pendant leur grossesse, et notamment à la quantité de nourriture que leur situation peut exiger.

On croit communément que parce que la femme nourrit un enfant dans son sein, elle a besoin de manger comme on dit pour deux; et que pour ne point l'incommoder par ses mouvements, elle doit se condamner à ne remuer ni pieds ni tête.

Pour ce qui regarde la quantité d'aliments nécessaire à une femme grosse, on n'aurait peut-être jamais cru qu'il lui en fallût moins que quand elle est libre, si l'observation ne nous en avait point convaincu.

En effet, une femme enceinte et son enfant peuvent vivre avec une nourriture très-bornée et que l'excès opposé est beaucoup plus à craindre. Celui-ci est une des principales causes des accidents trop fréquents auxquels sont sujettes les femmes qui sont en état de se procurer une nourriture abondante et recherchée. Les femmes du peuple, qui vivent, quand elles sont grosses, comme elles avaient accoutumé de vivre avant de l'être, sont moins exposées aux catastrophes qui sont assez communes parmi les premières.

Les femmes du peuple tirent aussi un grand avantage du travail auquel leur condition les oblige; elles y trouvent un exercice nécessaire

et indispensable, dont un faux raisonnement porte les femmes riches à se priver; car les égards qu'exige la grossesse ne leur interdisent que les efforts violents. Mais si un exercice modéré convient à la santé de la mère, pourquoi serait-il nuisible à celle de l'enfant? Les humeurs qu'elle lui fournit n'en seront que plus saines, lorsqu'elles auront été épurées par une légère agitation du corps au lieu qu'en les laissant croupir par l'inaction, on leur permet de contracter des qualités vicieuses qui se communiquent nécessairement à celles de l'enfant. La grossesse et l'allaitement, fonctions incompatibles avec les travaux forcés, devant remplir le plus grand intervalle de la vie de la femme, déterminent le genre d'occupations le plus propre à chaque sexe, et de cette diverse destination naissent vraisemblablement en partie les inclinations, les goûts, et la plupart des autres différences morales qui distinguent l'homme et la femme.

Un des plus grands biens que produise le travail, c'est de nous soustraire à l'empire des passions: c'est dans le calme et la tranquillité du corps qu'elles fermentent et qu'elles exercent leur furie. Si elles troublent pour l'ordinaire les fonctions vitales, elles ne sont pas moins funestes à celle à qui la conservation de l'espèce est due. Elles sont la source de la plus grande partie des fausses couches qui arrivent: c'est pourquoi cet accident est plus commun parmi les femmes que les sociétés où elles vivent, ou que l'état où elles se trouvent placées exposent aux secousses violentes des passions.

CHAPITRE XIV.

De la vertu de quelques herbes, pierres, et de certains animaux, avec une table des astres, des planètes, et un traité des merveilles du monde, etc.

Le philosophe dit en plusieurs endroits, que toute science est bonne de soi-même, mais que son opération est bonne ou mauvaise, suivant la fin à laquelle on la dirige, et l'usage que l'on en fait, d'où l'on conclut deux choses : La première, que les sciences occultes ne sont point mauvaises, puisque par leur connaissance on peut éviter le mal et faire le bien. La seconde, c'est que l'on loue l'effet par sa fin, et que souvent une science n'est pas approuvée, parce qu'elle ne tend pas au bien ou à la vertu, ce qui fait que toute sorte de science est bonne ou mauvaise, comme on le voit dans les sciences cachées, qui sont, suivant ce que l'on a dit, une bonne connaissance, mais fort dangereuse, lorsque l'on s'en sert pour de coupables desseins, comme je l'ai appris de plusieurs auteurs.

Je commencerai ce traité en parlant de la vertu de certaines herbes, ensuite de celle des pierres, enfin je traiterai de certains animaux et de leurs vertus, etc.

Les noms des herbes, dont nous devons parler, *héliotrope*, *jusquiame*, *nepte*, *orties*, *verge de pasteur* ou *verge de berger*, *chelidoine*, *pervinca* ou *pervenche*, *langue de chien*, *lis*, *guy*

de chêne, centaurée, sauge, verveine, mélisse, serpentine.

Les chaldéens appellent la première herbe *ircos*, les grecs *mutichiol*, et les latins *heliotropium*. Cette interpretation vient d'*elios*, qui signifie le soleil, et de *tropos*, qui veut dire changement, parce que cette herbe se change au soleil. Elle a une vertu admirable, si on la cueille dans le mois d'août, pendant que le soleil est dans le signe du *Lion*, car si étant enveloppée dans une feuille de laurier avec une dent de loup, on la porte sur soi, personne ne pourra mal parler, ni nuire par de méchantes paroles à celui qui la portera, au contraire on n'en dira que du bien. De plus, celui qui la mettra sous sa tête, pendant la nuit, verra et connaîtra ceux qui pourraient venir le dérober. Bien plus, si on met dans un lieu quelconque cette herbe de la manière que l'on a dit ci-dessus, où il y aura des femmes, celles qui auront violé la fidélité qu'elles avaient promises à leurs maris, n'en pourront pas sortir, si on ne l'ôte de ce lieu. Ce secret est assuré, et a été souvent expérimenté.

La seconde herbe est appelée par les chaldéens *royb*, par les grecs *olteribus*, et par les français *ortie*. Qui tiendra cette herbe dans sa main avec du *millefeuille* n'aura point peur, et ne sera point effrayé à la vue de quelque fantôme. Que si on la joint avec du jus de *serpentine*, et qu'après s'en être frotté les mains, on jette le reste dans l'eau, on prendra facilement avec la main, tous les poissons qui s'y trouveront. Que si l'on retire les mains de l'eau, les poissons retourneront dans les mêmes endroits où ils étaient auparavant.

Les chaldéens nomment la troisième herbe *loromberot*, les grecs *allomos*, et les français

verge de pasteur; prenez-en, mêlez-là et la détrempez avec du suc de *mandragora*, ensuite si on la donne à une chienne ou à quelqu'autre bête, elle deviendra pleine et fera un petit animal de son genre et de son espèce. Si l'on prend une des dents maxillaires d'une hyène, et qu'on lui fasse toucher de la viande ou tremper dans du vin, ceux qui en mangeront ou en boiront, se chercheront querelle les uns les autres: et ceux qui voudront les accorder et mettre la paix entre eux, leur donneront du suc de verveine, et aussitôt on les verra aussi tranquilles qu'ils étaient auparavant.

La quatrième est nommée *aquilaire* par les chaldéens, parce qu'elle naît dans le temps que les aigles font leurs nids, par les grecs *valis*, et par les français *chelidoine*. Cette herbe vient aussi lorsque les hirondelles nichent. Si quelqu'un la porte avec soi, avec le cœur d'une taupe, il sera au-dessus de tous ses ennemis, et se tirera de toutes sortes d'affaires et de procès. Que si on la met de la maniere que l'on a dit, sur la tête d'un malade, s'il doit mourir, il chantera à haute voix, s'il en doit revenir, il versera des larmes.

La cinquième, que les chaldéens appellent *vetisi* ou *iterisi*, les grecs *vorax*, les latins *pervinca*, et les français *pervenche*, étant réduite en poudre avec des vers de terre, donne de l'amour aux hommes s'ils la mangent parmi leurs viandes; ou bien si on jette ce composé avec un peu de soufre dans un étang, tous les poissons qui y seront mourront. Que si on la donne à un loup, il crévera incontinent par le milieu. Ce secret a été éprouvé par les modernes. Si on la jette dans le feu, il deviendra sur-le-champ bleuâtre.

La sixième s'appelle en chaldéen *bicith*, en grec *retus*, en français *nepte*. Cette herbe, si elle est mêlée avec une pierre qui se trouve dans le nid des huppes, et que l'on en frotte le ventre d'une bête, a la vertu de la rendre pleine, et l'animal qu'elle portera sera fort noir. Que si on en met dans le nez de quelques animaux, ils tomberont en syncope, et se relèveront peu de temps après, ou bien si on en frotte l'endroit où se tiennent les abeilles, elles n'en sortiront pas, au contraire elles s'y assembleront toutes; si les abeilles sont noyées ou presque mortes, il ne faut que les mettre dans cette composition, et une heure après elles recouvreront la vie. La même chose arrive, si l'on met des mouches noyées sous des cendres chaudes, peu de temps après on les verra revivre.

La septième herbe se nomme en chaldéen *ageil*, en grec *orum*, et en français *langue de chien*. Que l'on mette cette herbe dans l'endroit que l'on voudra, avec le cœur et le ventre d'une petite grenouille, aussitôt tous les chiens des environs s'y assembleront. Si quelqu'un la porte sous le gros doigt du pied, il empêchera les chiens d'aboyer; ou si on la pend au col d'un chien, il tournera toujours, jusqu'à ce qu'il soit tombé en syncope, pour se relever quelques minutes après. Tout ce que l'on vient de dire a été expérimenté.

On appelle la huitième en chaldéen *mansesa*, en grec *ventosin*, et en français *jusquiame*; prenez cette herbe et la mêlez avec du réagal, et des *hermodactiles*, ensuite faites-la manger parmi quelque chose à un chien enragé, il mourra incontinent. Si vous mettez de son suc dans une tasse d'argent, elle se rompra en morceaux: ou bien si cette herbe

est mêlée avec du sang d'un jeune lièvre, et qu'on la garde dans sa peau, tous les lièvres qui seront à l'entour, s'assembleront dans le lieu où on l'aura mise, jusqu'à ce qu'on l'ait ôtée.

Les chaldéens appellent la neuvième *ango*, les grecs *amala*, et les français *lis*. Si vous amassez cette herbe pendant que le soleil est dans le signe du *Lion*, et si vous la mêlez avec du suc de laurier, et qu'ensuite vous la mettiez pendant quelque temps sous du fumier, il s'y engendrera des vers, lesquels étant réduits en poudre et mis autour du col ou dans les habits de quelques-uns, les empêcheront de dormir tant qu'ils y demeureront. Ou bien si on frotte quelqu'un de ces vers, qui naîtront dans le fumier de cette composition, il prendra aussitôt la fièvre. Si l'on met du lis, comme dessus, dans quelque vase où il y aura du lait de vache, et qu'ensuite on couvre ce vase d'une peau de vache de même couleur, toutes celles des environs perdront leur lait. Mais en faire un pareil usage c'est commettre un crime sévérement puni par la loi.

La dixième est appelée par les chaldéens *luperax*, par les grecs *elisena*, et par les français *guy de chêne*. Elle croît dans les arbres qui sont percés, et étant jointe avec une autre que l'on nomme *sylpiun*, ouvre toutes sortes de serrures. Que si on la pend à un arbre avec une aîle d'hirondelle, tous les oiseaux s'y assembleront de deux lieues et demie, ce que j'ai expérimenté et éprouvé moi-même plusieurs fois.

Les chaldéens nomment la onzième *isiphilon*, les grecs *orlegonia*, et les français *centaurée*. Les magiciens assurent que cette herbe a une vertu merveilleuse : car si on la mêle

avec du sang d'une huppe femelle, et qu'on en mette dans une lampe avec de l'huile, tous ceux qui se trouveront là présents, s'imagineront être des magiciens, des sorciers, parce qu'ils verront leurs pieds en l'air, et leurs têtes en bas. Et si l'on en jette dans le feu lorsque les étoiles brillent, il semblera qu'elles courent les unes après les autres, et qu'elles s'entrechoquent. Ou bien si on en met au nez de quelqu'un, il s'enfuiera et courra de toutes ses forces pendant un quart d'heure.

On appelle en chaldéen la douzième *colorio*, *coloricon*, en grec *clamor*, en latin *salvia*, et communément en français *sauge*. Cette herbe étant pourrie sous du fumier dans une fiole de verre, il s'en forme un certain ver, ou un oiseau, qui a la queue comme un merle : si de son sang on en frotte l'estomac d'un chien, il perdra le sentiment pendant une demi-heure.

Que si l'on fait brûler ces vers et qu'on en jette la cendre dans le feu, incontinent on entendra comme un horrible coup de tonnerre, ou bien si on met cette poudre dans une lampe, qu'on allume ensuite, il semblera que toute la chambre sera pleine de serpents.

Les chaldéens nomment la treizième *olphanas*, les grecs *hilioron*, et les français *verveine*. Cette herbe suivant les magiciens, étant cueillie lorsque le soleil est dans le signe du *bélier*, et mêlée avec de la graine de *pivoine* d'un an, soulage ceux qui sont sujets au mal caduc. Si on la met dans de la terre grasse pendant sept semaines, il s'en formera des vers, qui en touchant les hommes, les feront courir. Que si on la met dans un colombier, tous les pigeons d'alentour s'y assembleront,

ou bien si on expose au soleil de la poudre de cette composition, il paraîtra bleuâtre. Si on jette de cette poudre dans une compagnie, ou entre deux amants, ils auront peu de temps après une discussion ridicule ensemble.

La quatorzième s'appelle en chaldéen *ceyleos*, en grec *casini*, en latin et en français *melisse*, dont parle Macer. Si l'on amasse cette herbe verte, et qu'on la jette avec du suc de cyprès d'un an, dans du potage ou de la bouillie, il semblera être plein de vers; et celui qui la portera sur soi, sera doux, agréable et au-dessus de tous ses ennemis. Que si l'on attache cette herbe au col d'un bœuf, il suivra celui qui la lui aura attachée: ou bien si l'on trempe dans ce jus mêlé avec un peu de la sueur d'un homme rousseau, une courroie, elle rompra sur-le champ par le milieu.

Les chaldéens appellent la quinzième *elgerixa*, les grecs *ysaphinus*, et les français *rose*. Cette plante porte une fleur qui est fort connue. Prenez-en un grain avec un grain de moutarde et le pied d'une bélette, pendez-le à un arbre, il est sûr qu'il deviendra stérile et ne portera aucun fruit de l'année. Que si on met ce composé dans des filets, tous les poissons y viendront: ou bien si on jette cette composition au pied d'un choux sec et mort, il reverdira l'espace d'un demi-jour après. De plus, si on la met dans une lampe allumée, tous ceux qui seront présents sembleront être noirs comme des diables. Que si on mêle cette poudre avec de l'huile d'olive et du soufre vif, et qu'on en frotte une maison pendant que le soleil luit, il semblera qu'elle sera toute en feu.

La seizième est appelée par les chaldéens

cartulin, par les grecs *quinquefolium*, et par les français *serpentine*. Cette herbe nous est assez connue. Si on l'enterre avec une feuille de *triolet*, il s'en formera des serpents rouges et verts, qui étant réduits en poudre, et mis dans une lampe allumée, on ne verra tout autour que des serpents; ou bien si on la met sous la tête de quelqu'un qui soit au lit, il ne dormira point pendant tout le temps qu'elle y sera.

La manière de se servir des secrets que l'on vient de montrer ci-dessus, est de savoir la domination des bonnes ou mauvaises planètes avec leurs heures et leurs jours.

Les sept herbes suivantes, si l'on en croit l'empereur Alexandre, tirent leurs propriétés des influences des planètes.

La première est de *Saturne*, et s'appelle *offodilius*. Son suc est fort bon pour appaiser et guérir les douleurs des reins, et les maux des jambes. On la donne aussi à ceux qui sont incommodés de la vessie. Que si on fait tant soit peu cuire sa racine, les démoniaques et les mélancoliques qui la porteront dans un linge blanc, seront délivrés; enfin cette même racine chasse les malins esprits des maisons.

La seconde est du *Soleil*, et se nomme *poligoine*, *corrigiale* ou *renonée*; elle tire son nom du soleil, parce qu'elle est fort fertile; quelques-uns l'ont aussi appelée la maison du soleil. Cette herbe guérit les douleurs du cœur et de l'estomac. Celui qui touche cette herbe, a une vertu qui lui vient des influences de sa planète qui a dominé à sa naissance. Que si quelqu'un en boit, elle l'excitera beaucoup et lui donnera des forces; ou bien si on en porte sur soi la racine, elle guérit du mal des yeux: elle soulage beaucoup les frénétiques qui la

PL. III.

PL. IV.

porte sur l'estomac. Elle est bonne aux pulmoniques, et leur donne une bonne haleine et une libre respiration ; elle sert aussi au flux de sang des mélancoliques.

La troisième est de la *Lune*, et on l'appelle *chrinostate* : son suc purge les aigreurs de l'estomac. La fleur de cette herbe nettoie les reins et les guérit : elle croît et diminue comme la lune. Elle est fort bonne au mal des yeux, rend la vue bonne. Si on met de sa racine pilée sur l'œil, elle est merveilleuse pour augmenter et éclaircir la vue ; car les yeux ont une grande sympathie avec la lune, et dépendent beaucoup de ses influences. Elle sert beaucoup à ceux qui en boivent pour faire la digestion des viandes dans l'estomac, ou à ceux qui ont les écrouelles.

La quatrième est de *Mars* et on l'appelle *Arnoglosse* : sa racine est bonne pour la douleur de tête, car on croit ordinairement que le *Bélier*, qui domine sur la tête de tous les hommes, est la maison de *Mars*. On s'en sert pour les maux des intestins, et pour les ulcères pourris, lorsque *Mars* est dans le *Scorpion*, qui est un signe qui retient la mémoire. Son suc est admirable pour la dissenterie et pour les hémorroïdes, et à l'estomac quand on le boit.

La cinquième est de *Mercure*, et se nomme *pedacilius* ou *penthaphilon*, en français *quintefeuille*. La racine de cette herbe guérit les plaies et les duretés, si on la met en emplâtre. Elle enlève en peu de temps les écrouelles si on boit son suc avec de l'eau. De même son suc guérit aussi les douleurs et les maux d'estomac et de poitrine. Que l'on en mette dans la bouche, il appaise les maux de dents, et tous les autres qu'on pourrait y avoir. Que si

quelqu'un la porte sur soi, elle lui sera d'un grand secours. De plus, si on veut demander quelque chose à un roi ou à un prince, on n'a qu'à la porter sur soi, elle rend savant et fait obtenir ce que l'on souhaite.

La sixième est de *Jupiter*, elle se nomme communément *acharon*, et par quelques-uns *jusquiame*. Sa racine étant mise sur les ulcères, les enlève, et empêche qu'il ne vienne dans l'endroit où étaient ces ulcères, aucune inflammation. Si on la porte sur soi avant qu'on ait eu aucun ulcère ou aposthème, il n'y en viendra point. Sa racine est fort bonne pour la goutte, si après l'avoir pilée on la met sur l'endroit où l'on sent de la douleur, surtout sous la domination des signes qui ont des pieds, ou qui dominent dessus. Que si l'on boit son suc avec du miel, ou du *Mellicrate*, elle est merveilleuse aux douleurs du foie, parce que *Jupiter* le domine. Elle contribue beaucoup à inspirer de l'amour. Ceux qui se veulent faire aimer n'ont qu'à la porter sur eux, car ceux qui en portent sont joyeux et fort agréables.

La septième est de *Vénus*, et on l'appelle *pistorion*, quelques-uns la nomment aussi *colombaire* ou *verveine*. Sa racine étant mise sur le col, guérit les écrouelles, les parotides, les ulcères et la perte d'urine, si on en fait un emplâtre, et en le mettant sur l'endroit où est le mal. Elle est souveraine pour les écorchures qui se font dans le fondement, et pour les hémorroïdes. Si on boit son suc avec du miel dans l'eau chaude, elle donne bonne haleine et libre respiration. De plus, si quelqu'un la porte sur soi, il sera vigoureux, pourvu qu'il n'ait rien autre que cette herbe. Si on la met dans une maison, une terre, ou

une vigne, on en tirera de grands revenus. De plus, sa racine est bonne pour ceux qui veulent planter des vignes et des arbres, et les enfants qui la porteront sur eux, seront bien élevés, et aimeront la science; ils seront éveillés et de bonne humeur. Elle est encore fort utile dans les purgations, et chasse enfin les esprits malins et les démons.

Il faut remarquer et avertir tout ensemble, que ceux qui voudront se servir utilement de ces herbes, ne les doivent cueillir que depuis le vingt-troisième jour de la lune jusqu'au trentième, en commençant par *Mercure*: on les peut amasser pendant toutes les heures du jour; mais on doit savoir qu'en les arrachant on nommera les vertus de ces herbes et l'usage que l'on en veut faire. Ensuite prenez ces herbes et les mettez sur du froment ou de l'orge, jusqu'à ce que vous voudrez vous en servir à quelque chose.

Il est essentiel d'engager le lecteur, lorsqu'il s'agira de maladies du corps humain, de ne point employer les herbes dont il est parlé dans ce chapitre, ni les pierres et autres matières dont il est parlé dans les chapitres ci-après, avant d'avoir consulté un médecin; car Albert ne s'est pas suffisamment expliqué sur les doses, sur la manière d'opérer les mélanges ou sur les précautions à prendre pendant l'usage.

(*Note de l'éditeur*).

CHAPITRE XV.

Des vertus de certaines pierres, etc.

Ayant parlé dans le chapitre précédent des vertus des herbes et comment il fallait s'en servir; il est à propos de traiter dans celui-ci des celles de certaines pierres et de leurs effets admirables. Voici les noms des principales et qui sont les plus connues :

L'aimant, l'ophthalme, l'onix, le diamant, l'agathe, le corail, le cristal, l'eliotrope, l'epistrites, la calcédoine dite granet ou granate, ou jaidet, chelidoine, gagates, bena, isthmos, tabrice, fériipendanus, silonite, topase, lipercol, urrice, lazulés, émeraude, iris, balesie, galéritates, droconites, échiles, terpistrites, jacinthe, alectorius, esmondus, medor, memphites, abaston, ametiste, beril, celonette, chrisolithe, beratides, nichomar, quirin, rojane, orites, saphir, saunus.

Pour se faire toujours aimer de sa femme, il faut toujours porter sur soi un morceau de la pierre que l'on nomme *Aimant*, qui a la couleur du fer, et qui se trouve dans la mer des Indes, se tenir toujours dans une très-grande propreté corporelle, et surtout de ne jamais manquer aux égards auxquels la femme croit sous tous les rapports.

Pour se rendre invisible, il ne faut que prendre la pierre qu'on nomme *Ophthalme*, on n'en détermine pas la couleur, parce qu'elle en a plusieurs. Cette pierre a une telle vertu

qu'elle offusque et ôte entièrement la vue à ceux qui sont là présents. Constantin la tenant serrée dans sa main, devenait aussitôt invisible.

Si on veut donner du chagrin, faire peur et effrayer, ou bien semer des différends et des procès, on prendra la pierre d'*Onix*, dont la couleur est noire, la meilleure est celle qui est pleine de petites veines blanches: on la trouve dans l'Arabie. Si on la pend au col, ou qu'on la mette au doigt de quelqu'un, il deviendra, peu de temps après, triste, et prendra facilement peur.

Si on veut brûler la main de quelqu'un sans feu, ou guérir la phthisie, on prendra une pierre qu'on appelle *Feripendanus*, qui est jaune de sa couleur, étant pendue au col d'une personne étique, elle la guérit; et étant serrée dans la main, elle la brûle, c'est pourquoi il ne la faut toucher que très-doucement.

Pour rendre une personne joyeuse et éveillée, on prend la pierre *Silonite*, qui se forme dans le corps des tortues des Indes; elle est blanche, rouge et de couleur de pourpre; d'autres disent qu'elle est verte, et qu'elle se trouve en Perse, et assurent qu'elle augmente pendant le croissant de la lune, et qu'elle diminue dans son déclin. Certains philosophes avancent, que celui qui la porte sur soi, voit et sait les choses qui lui doivent arriver. De plus, si on la met sous la langue, surtout en une nouvelle, on saura si une chose doit se faire ou non; si elle doit arriver, elle s'attachera si fort qu'on aura de la peine à l'arracher; au contraire, si elle ne doit pas arriver, elle tombera d'elle-même. Quelques-uns ont dit qu'elle guérissait aussi la phthisie et les faiblesses.

Si on tient dans la main la pierre de *topase*, et qu'ensuite on la mette dans de l'eau, elle la fera sortir entièrement sur-le-champ; cette pierre prend son nom d'une île du même nom, ou parce qu'elle ressemble à l'or. Il y en a de deux sortes : celle qui est semblable à l'or est la plus précieuse, et l'autre qui a la couleur jaunâtre est la moins estimée. La *topase* est aussi fort bonne pour les hémorroïdes, étant pilée en poudre impalpable et mêlée avec de la graisse d'un jeune sanglier.

Les anciens philosophes et les modernes, disent que la pierre *medor* noire, étant cassée et jetée dans de l'eau chaude, les mains de ceux qui s'en laveront seront écorchées, ou bien ceux qui en auront bu danseront pendant 15 minutes, malgré tous les remèdes et les secours qu'on pourrait leur donner. D'autres ont dit que cette pierre était fort bonne pour la goutte, et qu'elle fortifie la vue.

Pour empêcher que quelqu'un ne sente aucune douleur, on prendra la pierre *memphite*, à qui la ville de Memphis a donné son nom. Cette pierre, suivant le sentiment d'Aaron et d'Hermès, a une si grande vertu, qu'étant broyée et mêlée avec de l'eau, celui qui devrait souffrir quelques grandes douleurs, deviendra si insensible qu'il n'en sentira rien.

Pour faire que le feu soit perpétuel et ne s'éteigne jamais, qu'on prenne la pierre *abaston*, qui a la couleur du feu, et qui se trouve le plus souvent dans l'Arabie. Si cette pierre est une fois enflammée, elle ne s'éteindra pas vite, parce qu'elle a comme du poil follet, qu'on appelle *la plume de salamandre*, joint avec un humide épais qui lui est inséparable

ble, ce qui fait qu'elle conserve longtemps le feu, quand une fois elle est enflammée.

Ceux qui voudront être au-dessus de leurs ennemis, prendront la pierre qu'on nomme *diamant* (taille à fascettes), qui est si dure qu'on ne peut la rompre qu'avec du sang de *bouc*. On le trouve en Arabie et en Chypre. Si on l'attache au côté gauche, il est admirable contre les ennemis, conserve la raison, met en fuite les bêtes farouches et venimeuses, et empêche les mauvais desseins de ceux qui vous veulent faire quelque mauvais tour, finit et termine les différends et les procès. De plus, le *diamant* est fort bon contre les poisons et contre les esprits follets, selon la manière dont on en fait usage.

Si quelqu'un souhaite éviter toutes sortes de dangers, et ne rien craindre dans le monde, ou bien veut être généreux, il prendra de l'*agate*, qui est noire et a des veines blanches; il y en a de la même sorte qui est blanche. On en trouve encore une troisième sorte dans une certaine île, qui a des veines noires. Elle fait éviter les périls, et donne du courage; elle rend l'homme qui la porte, puissant, agréable, de bonne humeur; l'*agate* est fort bonne contre les adversités.

Si on veut obtenir quelque chose de quelqu'un il faut se servir de la pierre qu'on appelle *alectorius*, qui est blanche, et qu'on tire d'un coq de quatre ans et de plus, que l'on chaponne. D'autres veulent que ce soit d'un vieux chapon. Cette pierre est de la grosseur d'une fève, elle fait l'homme agréable et constant, et étant mise sous la langue elle arrête la soif. J'en ai moi-même fait l'expérience.

Si on veut dominer sur toutes les bêtes, interpréter tous les songes, et dire ce qui doit arriver, on prend la pierre *asmundus*, qui est de différentes couleurs. Cette pierre est contraire au poison, met au-dessus des ennemis, et empêche leurs mauvaises intentions : elle fait deviner et interpréter toutes sortes de songes et énigmes.

Pour avoir un bon esprit, et ne s'enivrer jamais, on prendra une pierre d'*ametiste*, qui est de couleur de pourpre, la meilleure se trouve dans les Indes : elle est merveilleuse pour les ivrognes, et rend l'esprit propre aux sciences.

Celui qui voudra se moquer de ses ennemis et finir ses procès et les différends, prendra du *berille*, qui a la couleur pâle et transparente comme de l'eau. Si on la porte sur soi, on ne craindra point ses ennemis, on gagnera ses procès si on en a. Elle a aussi une vertu admirable pour les enfants, car elle les rend capables de s'avancer dans les lettres.

Si quelqu'un veut savoir ceux qui auront dérobé quelque chose, qu'il prenne la pierre qui se nomme *celonite*, elle a la couleur de pourpre et plusieurs autres, elle se trouve dans le corps des *tortues*. Celui qui portera cette pierre sous sa langue, découvrira les choses à venir.

Si on veut appaiser les tempêtes et les orages, et passer les fleuves, on prendra du *corail*, il y en a du rouge et du blanc. Il est expérimenté et sûr qu'il arrête le sang sur-le-champ, et celui qui le portera sur soi, a toujours la raison bonne, et est prudent. Beaucoup de personnes considérables et dignes de foi, l'ont éprouvé depuis peu. Le *corail* est

admirable contre les tempêtes, et les périls qu'on court sur les eaux.

Pour allumer du feu il faut prendre du *cristal*, l'exposer au soleil, et vis-à-vis mettre quelque chose facile à brûler, aussitôt que le soleil luira, le feu s'y prendra; si on le boit avec du miel, il donnera du lait aux nourrices.

Si on veut devenir sage et ne faire point de folie, on n'a qu'à prendre une pierre qui se nomme *crisolite*, elle a une couleur verte et brillante, il faut l'enchasser dans de l'or et la porter sur soi.

Pour faire que le soleil paraisse être de la couleur du sang, il faut prendre la pierre que l'on appelle *éliotrope*, qui a la couleur verte, et qui ressemble à l'émeraude, et est toute bigarrée comme des gouttes de sang. Tous les nécromanciens l'appellent communément la pierre précieuse de Babylone; que si on frotte cette pierre avec le suc d'une herbe du même nom, elle fait voir le soleil rouge comme du sang, de la même manière que dans une éclipse. La raison de cela, c'est qu'en faisant bouillir l'eau à gros bouillons, en forme de nuages, elle épaissit l'air, qui empêche le soleil d'être vu comme à l'ordinaire. Cependant cela ne se peut faire sans dire quelques paroles, avec certains caractères de magie. C'est de cette pierre, comme je l'ai appris, dont se servaient autrefois les prêtres des temples, pour deviner et interpréter les oracles, et les réponses des idoles. Celui qui la portera aura une bonne réputation, se portera bien et vivra longtemps. Les anciens philosophes disent, qu'étant jointe avec l'herbe du même nom, elle a de grandes vertus: elle se trouve dans l'Ethiopie, en Chypre et dans les Indes.

Si on veut refroidir sur-le-champ de l'eau bouillante qui est sur le feu, que l'on prenne la pierre nommée *épistrate*: les philosophes anciens et modernes disent, que si on la jette dans de l'eau qui bouille, elle la fera cesser de bouillir sur le champ, et la fera refroidir en peu de temps. Cette pierre est brillante et rouge.

Pour chasser les illusions et toutes sortes de vaines imaginations, qu'on prenne de la pierre *calcédoine*, qui est pâle et obscure; si on la perce par le milieu et qu'on la pende au col avec une autre pierre appelée *serenibus*, on ne craindra point les illusions fantastiques. Par sa vertu on vient à bout de tous ses ennemis, et elle conserve le corps en force et en vigueur.

Si quelqu'un veut plaire et être agréable à tout le monde, qu'il prenne la pierre *chelidoine*, elle est noire et jaune, elle se trouve dans le ventre des *hirondelles*. La jaune étant pilée dans une toile de lin, ou dans la peau d'un *veau*, et attachée sous l'aisselle gauche, guérit la frénésie, et toutes les maladies anciennes et invétérées. Elle est aussi bonne pour la léthargie et l'épidémie. Evax assure que cette pierre rend l'homme savant, de bonne humeur et agréable. La noire préserve des bêtes malignes, appaise les querelles, et fait venir à bout de ce que l'on entreprend. Si elle est enveloppée dans des feuilles de *chelidoine*, elle trouble la vue. On doit les tirer toutes deux au mois d'août. On en trouve ordinairement deux dans chaque *hirondelle*.

La pierre que l'on nomme *gagate*, est admirable pour vaincre ses ennemis; et les philosophes anciens assurent que le prince Alcide s'en est servi souvent avec succès, et que

pendant qu'il la portait, il était toujours victorieux. Elle est de différentes couleurs et ressemble à la peau d'une jeune chèvre.

Ceux qui auront envie de savoir l'avenir, pourront se servir heureusement de la pierre *bena*, qui est semblable aux dents d'une bête. Si on la met sous la langue, et qu'on en croit les anciens, on prédira sûrement ce qui doit arriver pendant qu'elle y sera.

Pour empêcher qu'un habit ne brûle point, il faut prendre la pierre *istmos*, qui selon Isidore, est semblable à du safran, et se trouve dans quelques endroits d'Espagne, et proche le détroit de Gibraltar, ou des colonnes d'Hercule; elle est remplie de vent : si on en frotte un habit, il sera incombustible, c'est-à-dire, que le feu ne pourra le gâter. C'est cette pierre que l'on appelle en commun proverbe le *charbon blanc*.

Si on veut acquérir de la faveur et de l'honneur, il ne faut que porter sur soi la pierre qu'on nomme *tabrices*, car les anciens, comme Evax et Aaron, disent qu'elle rend savant, fait aimer et acquérir l'honneur, et qu'elle guérit entièrement de l'hydropisie. Elle est semblable au cristal.

Pour chasser les fantômes et délivrer de la folie, qu'on prenne la pierre *chrisolite*, qu'ensuite l'ayant mise dans de l'or, on la porte sur soi; quelques-uns disent qu'elle rend la santé et est admirable pour la peur.

Si on veut savoir la pensée et les desseins des autres, on prendra la pierre *beratide*, qui est de couleur noire, et on la mettra dans la bouche : si on la porte sur soi, on sera gai et joyeux, et bien reçu de tout le monde.

Pour vaincre ses ennemis, et se faire aimer, la pierre *nichomar* est admirable; c'est pres-

que la même chose que l'albâtre, elle est blanche et luisante ; on en fait des onguents pour embaumer les bières des morts.

La pierre *quirim* est merveilleuse, lorsqu'on veut savoir la pensée d'un homme, car elle lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit, pendant qu'il dort, si on la lui met sur la tête. On trouve cette pierre dans le nid des *huppes*, et on l'appelle ordinairement *la pierre des traîtres.*

Quand l'on voudra obtenir quelque chose d'un autre, que l'on porte sur soi la pierre appelée *rajane*, elle est noire et luisante, on la trouve dans la tête d'un *coq*, quelque temps après qu'elle a été mangée des *fourmis.*

Si on veut empêcher que des chiens ne chassent, ou que les chasseurs même ne fassent point de mal à quelque animal, il faut mettre devant eux une pierre de *jupere*, et aussitôt cet animal se viendra mettre auprès. On la trouve dans la Libie. Toutes sortes de bêtes se rangent proche de cette pierre, qui leur sert d'asile et de défense contre les chiens et les chasseurs.

Pour brûler la main de quelqu'un, sans feu, on se sert de la pierre *urice* ; car si quelqu'un la serre fortement dans la main, elle le brûlera comme du feu, ce qui est admirable et surprenant.

Si on veut guérir quelqu'un de la mélancolie et de la fièvre quarte, il faut prendre la pierre *lazule*, qui est de la couleur du ciel, et a au-dessus de petits corpuscules dorés. Ce secret est infaillible et éprouvé nouvellement, si on porte cette pierre sur soi, pour les maux ci-dessus.

Celui qui voudra devenir savant, amasser des richesses et savoir l'avenir, prendra la

pierre que nous appelons ordinairement *émeraude*, qui est fort nette et brillante, la verte foncée est la meilleure, on la trouve dans le nid des *griffons*, elle fortifie et conserve. Si un homme la porte sur soi, elle lui donne de l'esprit et de la mémoire; elle fait amasser des richesses; et si on la met sous la langue elle communique le don de prophétie.

Si on veut faire paraître un arc-en-ciel, on n'a qu'à prendre la pierre qu'on nomme *iris*, qui est blanche comme du cristal, carrée ou cornue; si on expose cette pierre aux rayons du soleil, on verra sur la muraille qui sera là près, un arc-en-ciel, par les réflexions des rayons et de la lumière du soleil. Cette pierre se trouve en plusieurs endroits, et en quantité dans la Sicile et dans l'Ethiopie.

Si quelqu'un souhaite d'avoir une pierre qui ne s'échauffe jamais, il prendra celle qu'on appelle *balesie*, qui est semblable à de la grêle, et a la couleur et la dureté du diamant. Quoique l'on jette cette pierre dans un feu fort ardent, il est sûr qu'elle ne s'échauffera pas, et la raison de cela, c'est que ses pores sont si serrés, que la chaleur ne peut pas les pénétrer. Evax et Aaron disent aussi que cette pierre étant portée, appaise la colère, modère la concupiscence et les autres passions ardentes.

Pour savoir si une femme est infidèle, on prendra la pierre *galiriate*, qui est la même que le *cinabre*, on la trouve en Lybie et en Bretagne. Il y en a de plusieurs couleurs, de noires, de jaunes et de vertes qui tirent sur le blanc; elle guérit de l'hydropisie, et arrête le flux du ventre.

Pour venir à bout de son ennemi, il faut prendre la pierre *draconite*, qui se tire de la tête du dragon; elle est bonne et merveilleuse

contre le poison et le venin, et en la portant au bras gauche, on est toujours victorieux de ses adversaires.

Si on veut donner de l'amour, on prendra la pierre *echites*, qu'on appelle *aquilaire*, parce qu'on la trouve ordinairement dans le nid des aigles: elle a la couleur de pourpre; il y en a sur le bord de l'Océan et en Perse: elle a au-dedans de soi une autre pierre qui retentit aussitôt qu'on la touche. Les anciens ont dit que cette pierre étant pendue au bras gauche, donne de l'amour et est bonne pour le mal-caduc. De plus, les chaldéens assurent que si on touche de la viande, ou quelqu'autre chose empoisonnée, avec cette pierre, on ne pourra manger tant qu'elle y sera, si on l'ôte, on la mangera sans dégoût. J'ai vu faire moi-même l'épreuve de ce dernier secret par un de nos frères depuis peu de temps.

Si quelqu'un veut être en sûreté, il doit se servir de la pierre *épistrites*, qui se forme dans la mer, et qui a la couleur luisante et rouge. On dit que si on la porte devant le cœur, elle préserve des dangers, appaise et termine les séditions et les querelles. On dit aussi qu'elle empêche que les langoustes, les oiseaux, les nuages, la grêle et les orages ne fassent du mal, et ne nuisent aux biens de la terre. Quelques modernes ont expérimenté, et même quelques-uns de nos frères, qu'étant exposée au soleil, elle lance des rayons de feu; ou bien que si on la jette dans l'eau bouillante, cette eau cessera de bouillir, et se refroidira peu de temps après.

Si on veut entreprendre un voyage sans danger, on prendra la pierre qu'on appelle *jacinthe*; elle est de différentes couleurs, mais la verte et celle qui a des veines rouges sont

les meilleures : elle veut toujours être enchassée dans de l'argent. On lit dans certains livres qu'il y en a de deux sortes, l'*aquatique* et la *saphirine*, l'*aquatique* est jaune et blanchâtre, et la *saphirine*, qui est la plus précieuse, est luisante et sans aquosité. Les anciens disent que si les voyageurs la portent au doigt ou au col, ils peuvent aller partout sans crainte et en sûreté, et seront bien reçus dans les logis. La *saphirine* a la vertu de faire dormir, à cause de sa froideur.

Celui qui voudra éviter divers accidents, et se garantir des morsures venimeuses, portera sur soi la pierre *orites* : il y en a de trois sortes, de vertes, de noires, et une troisième qui est en partie polie et en partie raboteuse, et qui a la couleur d'une lame de fer ; la verte a des taches blanches. Cette pierre, portée sur soi, guérit les maux et les accidents que l'on a dit ci-dessus.

Pour mettre la paix entre quelqu'un, on prendra la pierre de *saphir*, qui se trouve dans les Indes Orientales, la jaune qui n'est pas si luisante, est la meilleure. Cette pierre, portée sur soi, donne la paix et la concorde, rend dévot et pieux, inspire le bien et modère le feu et l'ardeur des passions intérieures.

On trouvera plusieurs autres secrets fort curieux dans le livre qu'Evax et Aaron ont composé touchant les nombres ; cependant on doit savoir que pour se servir avec succès des choses dont on a parlé ci-dessus, il faut que celui qui portera ces pierres ait le corps propre et net.

Isidore assure qu'on trouve dans la tête de la *licanie*, une pierre admirable qui est blanche et fort bonne contre les maladies que les médecins appellent *stranguerie* ; elle guérit ceux qui ont peine d'uriner, ou qui ont la fièvre quarte.

CHAPITRE XVI.

Des vertus de certains animaux.

Ayant traité ci-devant des pierres, et de leurs propriétés merveilleuses; il ne sera pas inutile de dire quelque chose dans ce chapitre, de certains animaux, et des effets surprenants qu'ils produisent. Voilà les noms des principaux, dont les vertus sont communes.

L'*aigle*, le *casso* ou *alouette*, le *chat-huant*, l'*expercol*, le *lion*, le *veau-marin*, le *pélican*, le *corbeau*, et ainsi du reste qu'on trouvera à la suite.

De l'Aigle.

L'aigle est un oiseau connu, les chaldéens l'appellent *vorax* et les grecs *rimbicus*. Evax et Aaron, disent qu'il a une propriété et vertus admirables; parce que si on réduit en poudre sa cervelle, et qu'ensuite on la mêle avec du sucre, ceux qui en auront mangé s'arracheront les cheveux, et ne se quitteront point tant qu'ils en auront dans le corps. La raison est que sa cervelle est si chaude et si chaleureuse, qu'elle forme des illusions fantastiques, bouchant les conduits par ses vapeurs et sa fumée.

Du Casso.

Le casso ou l'alouette n'est pas inconnu, il est nommé par les chaldéens *rapa*, par les

grecs *orlago*. Aaron assure que celui qui portera sur soi les pieds de cet oiseau, ne sera jamais persécuté, au contraire aura toujours envie de s'avancer. Il sera tonjours victorieux et ses ennemis le craindront. Si on enveloppe l'œil droit de cet oiseau dans de la peau d'un *loup*, l'homme qui le portera sera agréable, doux et plaisant; et si l'on met de ce que l'on a dit ci-dessus parmi de la viande ou dans du vin, on se fera aimer de celui qui en boira. Cette dernière expérience a été nouvellement faite.

Du Chat-Huant.

Il n'y a personne qui ne sache ce que c'est que le *chat-huant*, que les chaldéens appellent *magis*, et les grecs *hissopus*. Les vertus de cet oiseau sont surprenantes. Si l'on met son cœur avec son pied droit sur une personne endormie, elle dira aussitôt ce qu'elle aura fait, et répondra aux demandes qu'on lui fera. Un de nos frères en a fait depuis peu l'expérience. De plus, si quelqu'un met ce que l'on vient de dire sous son aisselle, les chiens ne pourront lui aboyer: que si on ajoute à ce que dessus, son foie, et qu'on pende le tout à un arbre, tous les oiseaux s'assembleront dessus.

Du Bouc.

Le bouc est un animal que tout le monde connaît, les chaldéens le nomme *erbichi*, et les grecs *masai*. Si on met son sang tiède et du vinaigre bouillir avec du verre, le verre deviendra tendre comme de la pâte, et ne se rompra point, quand on le jeterait contre une muraille.

Du Chameau.

Le chameau est un animal assez commun en Afrique ; on le nomme en chaldéen *ciboi*, et en grec *iphim*. Si son sang est mis dans la peau d'une *tarentule*, ou *stellion*, pendant que les étoiles brillent, on croira voir un géant, dont la tête semblera toucher au ciel. Hermès assure l'avoir éprouvé lui-même.

Du Lièvre.

Il y a peu de monde qui ne connaisse le lièvre ; les chaldéens l'appellent *verterellum*, les grecs *onolofam*. On raconte des choses merveilleuses de cet animal. Evax et Aaron disent que si l'on joint ses pieds avec une pierre ou avec la tête d'un merle, ils rendront l homme qui les portera si hardi, qu'il ne craindra rien. Celui qui les attachera au bras, ira partout où il voudra, et y retournera sans danger.

De l'Expercol.

L'expercol est un oiseau qui n'est pas inconnu ; si on fait brûler son ongle, et qu'on en donne à un cheval, il ne mangera de trois jours ; que si on le mêle avec de la térébenthine, il paraîtra d'abord luisant, ensuite obscur et nébuleux, que si on jette un peu de son sang dans de l'eau, il se fera des coups de tonnerre.

Du Lion.

Le lion est assez connu ; les chaldéens l'appellent *calamus*, les grecs *berurbr*. Que si de

sa peau on fait des courroies, celui qui s'en ceindra ne craindra point ses ennemis; que si l'on porte les yeux de cet animal sous l'aisselle, toutes les bêtes s'enfuiront devant celui qui l'aura, en baissant la tête.

Du Veau marin.

Le veau marin est un poisson appelé par les chaldéens *dulabur*, par les grecs *labor*. Si on prend de son sang avec un peu de son cœur, et qu'on le mette dans de l'eau, c'est une chose sûre que tous les poissons d'alentour s'y assembleront; que si on le porte sous l'aisselle, on surpassera tout le monde en jugement et en esprit.

De la Huppe.

La huppe est un oiseau assez commun, nommé par les chaldéens *bori*, et par les grecs *ison*. Celui qui porte ses yeux devient gros; ou bien si on les porte devant l'estomac, on se réconciliera avec tous ses ennemis, et de peur d'être trompé par quelque marchand, on portera sa tête dans une bourse.

Du Pélican.

Le pélican est fort connu, les chaldéens le nomment *voltri*, les grecs *iphilari*. Cet oiseau a des vertus admirables: si on tue ses petits sans offenser le cœur, que l'on prenne de son sang et qu'on le mette un peu chaud dans leur bec, ils recouvrent la vie comme auparavant, si on le pend au col de quelqu'autre oiseau, il volera toujours jusqu'à ce qu'il tombe. De

plus, si on met son pied droit sous quelque chose de chaud pendant trois mois, il s'en formera un oiseau vivant, et qui se remuera comme le disent Hermès et Pline.

Du Corbeau.

Le corbeau est connu de tout le monde et a des propriétés merveilleuses, si on s'en fie à ce qu'en ont dit Evax et Aaron; si l'on fait cuire ses œufs et qu'ensuite on les remette dans le nid où on les aura pris, aussitôt le corbeau s'en va dans une île où Aldoricus a été enseveli, et en rapporte une pierre avec laquelle touchant ses œufs, il les fait revenir dans le même état qu'ils étaient auparavant, ce qui est tout-à-fait surprenant. Que si on met cette pierre dans la bouche, on contrefait le chant de toutes sortes d'oiseaux, et on appelle cette pierre *indienne*, parce qu'on la trouve ordinairement dans les Indes, et quelquefois dans la mer rouge: elle est de différentes couleurs, elle fait oublier les injures, et termine les différends comme on l'a déjà dit ci-devant.

Du Milan.

Le milan est un oiseau qui n'est pas inconnu; il est appelé par les chaldéens *bisicus*, et par les grecs *melos*: si on prend sa tête et qu'on la porte devant son estomac, elle fait aimer de tout le monde, et surtout des femmes. Si on l'attache au col d'une *poule*, elle courra sans cesse, jusqu'à ce qu'elle l'ait posée, et si on frotte de son sang la crête d'un coq, il ne chantera plus; il se trouve une pierre dans ses

ognons, si on y cherche bien, qui étant mise dans de la viande, de laquelle doivent manger deux ennemis, ils deviendront aussitôt bons amis, et vivront dans une parfaite paix et union.

De la Tourterelle.

La tourterelle est fort connue; les chaldéens l'appellent *mulona*, les grecs *pilax*. Si on porte le cœur de cet oiseau dans une peau de *loup*, il éteindra tous les feux de la concupiscence, si on brûle son cœur et qu'ensuite on le mette sur les œufs de quelque autre oiseau, on aura beau les couver ils ne produiront rien. Si on attend ses pieds à un arbre, il ne portera jamais de fruit, que si on frotte de son sang mêlé avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe, quelque endroit où il y aura un poil, ou bien un cheval, tous les poils qui seront noirs tomberont.

De la Taupe.

La taupe est connue presque de tout le monde, et elle a des vertus et des propriétés admirables; si on enveloppe un de ses pieds dans une feuille de laurier, et qu'on la mette dans la bouche d'un cheval, il deviendra d'une douceur remarquable, ou si on le met dans le nid de quelque oiseau, ses œufs deviendront inutiles, et il ne s'y formera rien dedans. Si on veut chasser les taupes d'un endroit, il en faut prendre une et la mettre dans ce même endroit avec du soufre vif, qu'on fera brûler; aussitôt toutes les autres taupes s'assembleront auprès. De plus, si on frotte un cheval noir avec de l'eau où on aura cuit une taupe, il deviendra blanc.

De la Belette.

La belette est fort connue, elle se tient ordinairement dans les buissons ou dans les granges à foin ou à paille. Si quelqu'un mange son cœur encore palpitant, il prédira les choses à venir; si on fait avaler à un chien son cœur avec ses yeux et sa langue, il perdra incontinent sa voix, et n'aboiera plus, ou bien si on fait manger à un chien son cœur seulement avec les pieds d'un lièvre, on verra la même chose. Ces expériences sont véritables et moi-même je l'ai souvent éprouvé.

Du Merle.

Le merle est un oiseau fort commun, dont la vertu est admirable. Que si l'on pend les plumes de son aîle droite avec du fil de couleur rouge au milieu d'une maison où on n'aura pas encore habité, personne n'y pourra dormir tant qu'elles y seront pendues. Si l'on met son cœur sous la tête d'une personne qui dort, et qu'on l'interroge, elle dira tout haut ce qu'elle aura fait, ou bien si on le jette dans de l'eau de puits avec le sang d'une *huppe*, et qu'on les mêle ensemble, si ensuite on en frotte les tempes de quelqu'un, s'il est malade ses douleurs diminueront.

La manière de se servir utilement de tous les secrets dont on a parlé, est d'en faire l'expérience sous une planète favorable et propre comme sous celle de *Jupiter* et de *Vénus*, car quand on s'en sert sous celles de *Saturne* et de *Mars*, on n'en obtient rien de favorable. Chacune de ces planètes domine à certains jours

et à certaines heures. Si on observe bien ce que l'on vient de dire, il n'y a point de doute qu'on n'en voie la vérité, et qu'on n'en tire une grande utilité, comme je l'ai expérimenté heureusement avec plusieurs de nos frères.

On en voit plusieurs qui se trompent, pour ne pas connaître les signes, ni le temps auquel les planètes dominent, parce que s'ils les connaissaient, ils viendraient à bout de ce qu'ils entreprendraient, et se serviraient utilement des vertus des pierres, et des autres choses dont on a parlé.

Isidore dit, que si une femme porte attachées à sa ceinture, les cendres d'une grosse grenouille, elles arrêteront ses douleurs, ou bien si on les pend au col d'une poule on ne pourra pas la faire saigner. De plus, si on détrempe cette poudre avec de l'eau, il ne viendra point de poil aux endroits qu'on en aura frotté. Si quelqu'un porte du côté gauche le cœur d'un chien, tous les autres ne lui aboieront point. Si l'on attache à la manche de la main droite, l'œil droit d'un loup, ni les hommes, ni les chiens, ni aucun autre animal ne pourront lui nuire ou faire du mal.

Et afin que ce que l'on a dit ci-dessus, et ce que l'on dira par la suite, puisse être de quelqu'utilité à ceux qui connaissent les astres; on remarquera premièrement que l'on distingue deux sortes d'heures, l'égale et l'inégale. L'égale est celle qu'on appelle d'horloge, parce qu'elle est toujours semblable et de même durée; l'inégale se prend à mesure que les jours augmentent ou diminuent, car les astrologues regardent le temps auquel le soleil est sur son horizon, qu'ils appellent le jour, et celui pendant lequel il n'y est pas, est appelé la nuit. De plus, ils partagent le

jour en douze parties égales, qui sont les heures ; et tout ce que l'on dit du jour, se doit aussi entendre de la nuit, quoique d'une manière toute opposée et contraire.

Afin que l'on conçoive plus facilement ce que l'on a dit, supposons que le soleil quitte notre horizon à huit heures du soir, il y aura dix-sept heures depuis son lever jusqu'à son coucher, que l'on multipliera par soixante, autant que ces heures ont de minutes, et l'on aura le nombre de neuf cent soixante minutes, que l'on divisera en douze, autant qu'il y a d'heures dans le jour, et on trouvera que chaque heure a quatre-vingts minutes, qui feront une heure et un tiers d'horloge. Pendant ce temps-là on prendra garde à la planète qui dominera à cette heure, ce que l'on verra par ce que l'on dit ci-après. Ainsi chaque heure de la nuit n'aura que quarante minutes, que l'on nombrera par l'arithmétique de même que dessus, suivant le lever du soleil sur la terre, parce que l'heure qui est entre jour et nuit, n'est pas du jour ; car on n'appelle proprement le jour que le temps pendant lequel le soleil paraît. C'est pourquoi ceux qui voudront savoir la domination des planètes, car elles dominent alternativement sur toutes les heures, tant du jour que de la nuit, n'auront qu'à considérer les heures, comme on l'a montré ci-dessus, après cette exacte considération, ils doivent être assurés qu'ils viendront à bout de leurs desseins.

Il faut savoir que l'on commence le jour par la première heure d'après midi du jour précédent, ainsi par exemple, on divisera le jour du dimanche en deux parties égales, et ainsi du lundi et des autres jours.

Table des Astres et des Planètes.

On saura que le dimanche a son signe, ou son astre, sous le *Soleil*; le lundi sous la *Lune*, le mardi sous *Mars*, le mercredi sous *Mercure*, le jeudi sous *Jupiter*, le vendredi sous *Vénus*, le samedi sous *Saturne*.

Il faut remarquer que chaque chose veut être faite sous sa planète, et il est même meilleur et plus à propos de le faire le jour, et à l'heure sur laquelle elle domine, comme par exemple:

Saturne domine sur la vie, les édifices, la science et les changements.

Jupiter domine sur l'honneur, les souhaits, les richesses et la propreté aux habits.

Mars préside à la guerre, dans les prisons, aux mariages et dans la haine.

Le *Soleil* donne bonne espérance, le profit, le bonheur et les héritages.

Vénus domine sur les amis, les amoureux, les amants et les voyageurs.

Mercure préside aux maladies, aux pertes, aux dettes et à la crainte.

La *Lune* domine sur les plaies, les songes et le négoce.

Des heures du jour et de la nuit.

Dimanche les heures du jour.

On doit toujours commencer par les heures du jour du dimanche. A la première domine le *Soleil*, à la seconde *Vénus*, à la troisième *Mercure*, à la quatrième la *Lune*, à la cin-

quième *Saturne*, à la sixième *Jupiter*, à la septième *Mars*, à la huitième le *Soleil*, à la neuvième *Vénus*, à la dixième *Mercure*, à la onzième la *Lune*, à la douzième *Saturne*.

Dimanche, les heures de la nuit.

A la première *Jupiter*, *la* 2.e *Mars*, *la* 3.e *Soleil*, *la* 4.e *Vénus*, *la* 5.e *Mercure*, *la* 6.e *Lune*, *la* 7.e *Saturne*, *la* 8.e *Jupiter*, *la* 9.e *Mars*, *la* 10.e *le Soleil*, *la* 11.e *Vénus*, *la* 12.e *Mercure*.

Lundi, les heures du jour.

A la première domine *la Lune*, *la* 2.e *Saturne*, *la* 3.e *Jupiter*, *la* 4.e *Mars*, *la* 5.e *le Soleil*, *la* 6.e *Vénus*, *la* 7.e *Mercure*, *la* 8.e *la Lune*, *la* 9.e *Saturne*, *la* 10.e *Jupiter*, *la* 11.e *Mars*, *la* 12.e *le Soleil*.

Lundi, les heures de la nuit.

La première *Vénus*, *la* 2.e *Mercure*, *la* 3.e *Lune*, *la* 4.e *Saturne*, *la* 5.e *Jupiter*, *la* 6.e *Mars*, *la* 7.e *le Soleil*, *la* 8.e *Vénus*, *la* 9.e *Mercure*, *la* 10.e *la Lune*, *la* 11.e *Saturne*, *la* 12.e *Jupiter*.

Mardi, les heures du jour.

La première *Mars*, *la* 2.e *le Soleil*, *la* 3.e *Vénus*, *la* 4.e *Mercure*, *la* 5.e *la Lune*, *la* 6.e *Saturne*, *la* 7.e *Jupiter*, *la* 8.e *Mars*, *la* 9.e *le Soleil*, *la* 10.e *Vénus*, *la* 11.e *Mercure*, *la* 12.e *Lune*.

Mardi, les heures de la nuit.

La première *Saturne*, *la* 2.e *Jupiter*, *la* 3.e *Mars*, *la* 4.e *le Soleil*, *la* 5.e *Vénus*, *la* 6.e *Mercure*, *la* 7.e *la Lune*, *la* 8.e *Saturne*, *la* 9.e *Jupiter*, *la* 10.e *Mars*, *la* 11.e *le Soleil*, *la* 12.e *Vénus*.

Mercredi, les heures du jour.

La première *Mercure*, *la* 2.e *la Lune*, *la* 3.e *Saturne*, *la* 4.e *Jupiter*, *la* 5.e *Mars*, *la* 6.e *le Soleil*, *la* 7.e *Vénus*, *la* 8.e *Mercure*, *la* 9.e *la Lune*, *la* 10.e *Saturne*, *la* 11.e *Jupiter*, *la* 12.e *Mars*.

Mercredi, les heures de la nuit.

La première *le Soleil*, *la* 2.e *Vénus*, *la* 3.e *Mercure*, *la* 4.e *la Lune*, *la* 5.e *Saturne*, *la* 6.e *Jupiter*, *la* 7.e *Mars*, *la* 8.e *le Soleil*, *la* 9.e *Vénus*, *la* 10.e *Mercure*, *la* 11.e *la Lune*, *la* 12.e *Saturne*.

Jeudi, les heures du jour.

La première *Jupiter*, *la* 2.e *Mars*, *la* 3.e *le Soleil*, *la* 4.e *Vénus*, *la* 5.e *Mercure*, *la* 6.e *la Lune*, *la* 7.e *Saturne*, *la* 8.e *Jupiter*, *la* 9.e *Mars*, *la* 10.e *le Soleil*, *la* 11.e *Vénus*, *la* 12.e *Mercure*.

Jeudi, les heures de la nuit.

La première *la Lune*, *la* 2.e *Saturne*, *la* 3.e *Jupiter*, *la* 4.e *Mars*, *la* 5.e *le Soleil*, *la* 6.e *Vénus*, *la* 7.e *Mercure*, *la* 8.e *la Lune*, *la* 9.e *Sa-*

turne, *la* 10.e *Jupiter*, *la* 11.e *Mars*, *la* 12.e *le Soleil*.

Vendredi, les heures du jour.

La première *Vénus*, *la* 2.e *Mercure*, *la* 3.e *la Lune*, *la* 4.e *Saturne*, *la* 5.e *Jupiter*, *la* 6.e *Mars*, *la* 7.e *le Soleil*, *la* 8.e *Vénus*, *la* 9.e *Mercure*, *la* 10.e *la Lune*, *la* 11.e *Saturne*, *la* 12.e *Jupiter*.

Vendredi, les heures de la nuit.

La première *Mars*, *la* 2.e *le Soleil*, *la* 3.e *Vénus*, *la* 4.e *Mercure*, *la* 5.e *la Lune*, *la* 6.e *Saturne*, *la* 7.e *Jupiter*, *la* 8.e *Mars*, *la* 9.e *le Soleil*, *la* 10.e *Vénus*, *la* 11.e *Mercure*, *la* 12.e *la Lune*.

Samedi, les heures du jour.

La première *Saturne*, *la* 2.e *Jupiter*, *la* 3.e *Mars*, *la* 4.e *le Soleil*, *la* 5.e *Vénus*, *la* 6.e *Mercure*, *la* 7.e *la Lune*, *la* 8.e *Saturne*, *la* 9.e *Jupiter*, *la* 10.e *Mars*, *la* 11.e *le Soleil*, *la* 12.e *Vénus*.

Samedi, les heures de la nuit.

La première *Mercure*, *la* 2.e *la Lune*, *la* 3.e *Saturne*, *la* 4.e *Jupiter*, *la* 5.e *Mars*, *la* 6.e *Soleil*, *la* 7.e *Vénus*, *la* 8.e *Mercure*, *la* 9.e *la Lune*, *la* 10.e *Saturne*, *la* 11.e *Jupiter*, *la* 12.e *Mars*.

Jupiter et Vénus sont des planètes bonnes et heureuses; *Saturne et Mars*, sont malheureuses et de méchant augure. Le *Soleil et la Lune* tiennent le milieu. *Mercure* est bon et favorable, quand on s'en sert pour de bonnes choses, et contraire et malheureux quand on veut faire du mal.

Traité des merveilles du monde.

Sachant que c'est l'ouvrage du sage de rechercher ce qu'il y a d'extraordinaire dans les différentes choses qui paraissent aux yeux des hommes, nous n'avons cessé de lire et relire les écrits et les livres des auteurs, que lorsque nous avons découvert la plus grande partie de ses merveilles. Cependant il s'en trouve une qui surpasse presque la portée de notre esprit, et qui nous surprend extrêmement, quoiqu'elle agisse ordinairement sur les sens; c'est l'engagement des hommes, et leurs puissance par les enchantements, les caractères, les sortilèges, les paroles, et plusieurs autres choses de peu de conséquence, qui semblent être impossibles et ne devoir pas se faire naturellement. Mais après avoir un peu examiné la chose, il nous faut avouer qu'Avicenne a eu raison de dire que les hommes ont une certaine puissance ou fantaisie de changer les choses, lorsqu'ils le peuvent faire par le moyen de quelques autres, ou bien quand ils en haïssent ou aiment quelques-unes avec excès. On voit par expérience que dès le moment qu'une personne suit aveuglement les mouvements de quelque passion, il lie et change, pour ainsi dire, de la manière qu'il le veut, les choses: j'avoue que j'ai eu de la peine à le croire, mais ayant lu les livres de nécromancie, des images et de la magie, j'ai trouvé que l'affection et la volonté de l'homme était la seule source et la principale cause de toutes ces choses; soit que par un penchant excessif il change son corps et tout ce qui y

entre, soit à cause de sa dignité toutes les choses qui y sont au-dessous de lui, lui obéissent, soit qu'enfin une heure favorable, ou un ordre supérieur, ou bien quelqu'autre puissance concoure avec cette affection démesurée; cependant de quelque manière que la chose se fasse, on dit toujours que c'est l'homme qui l'a faite. Ce qui montre évidemment que les enchantements et les sortilèges qui excitent la colère, la haine, l'amitié, le chagrin et la joie dépendant de l'excès des affections, comme on le croit et on le remarque parmi le peuple qui appréhende toutes ces choses, et semble souhaiter avec d'autant plus d'empressement les bénédictions pieuses ou élevés en dignité, qu'ils craignent leurs malédictions auxquelles il s'imagine qu'il y a une certaine puissance ou vertu jointe au bien ou au mal qu'elles désirent à ceux de qui elles parlent. Tout ce que l'on appelle chose merveilleuse et surnaturelle, et que l'on nomme vulgairement magie, vient des affections de la volonté, ou de quelque influence céleste à certaines heures particulières. Et comme il serait trop long d'expliquer sur ce sujet tout ce qu'en ont écrit les philosophes, les astrologues et les nécromanciens, on passera tout d'un coup aux secrets qui s'opèrent par des choses naturelles. On en a agi de la sorte pour ne pas donner de mauvaises impressions à de certains petits esprits, qui donnent dans tout ce qu'ils lisent, et qui souvent quittent à l'essentiel d'un livre pour s'attacher à ce qu'il y a de moindre. De plus, l'auteur n'a pas jugé à propos de s'étendre davantage sur cette matière dans ce petit traité, et il s'est contenté de vouloir enseigner aux curieux la manière de se servir d'un grand nombre d'ex-

périences aussi utiles au public que merveilleuses. Le lecteur sera averti qu'on ne dit cela qu'en passant, pour le préparer à ce que l'on dira dans la suite.

Si quelqu'un veut faire les expériences qui suivent avec succès, il doit en premier lieu, savoir si les choses dont il se servira sont chaudes ou froides, et ensuite connaître leur disposition et leur propriété naturelle ; si c'est par exemple pour donner de la hardiesse ou de la crainte, ou bien pour rendre beau ou stérile : parce que tout être communique toutes les choses auxquelles on le joint, ses vertus et ses propriétés naturelles, comme on le voit dans le *Lion* qui est un animal intrépide et naturellement hardi; car si quelqu'un porte sur lui son œil ou son cœur, ou bien la peau qui est entre ses deux yeux, il deviendra courageux, intrépide, et donnera de la terreur à tous les autres êtres créés.

Le *Coq* de son naturel est aussi fort hardi et le *Lion* tremble lorsqu'il l'entend; c'est pour cela que si on en porte sur soi il donne de la hardiesse. En un mot toutes sortes qui sont naturellement hardis, rendent courageux ceux qui en porteront sur eux quelques parties.

Comme l'*hirondelle* a beaucoup de chaleur naturelle, les philosophes disent que cet oiseau est fort propre pour exciter à l'amour; la *tourterelle*, le *pigeon* et le *moineau* ont la même vertu, surtout si on les prend dans le temps qu'ils sont en amour, parce que pour lors ils donnent immanquablement de l'amour à ceux qui en mangent.

Pour faire qu'une personne parle beaucoup on lui donne la langue ou le cœur d'une *pie* et quand on veut se rendre savant et agréable,

on mange du *rossignol*. Et ainsi on doit se servir de cette sorte généralement de toutes les propriétés que l'on voit dans chacun des êtres naturels, selon que l'on croit qu'ils peuvent exciter, disposer, ou pour mieux dire communiquer leurs propriétés au sujet auquel on les applique, parce qu'il est certain que bien loin d'y nuire, ils y contribueront beaucoup, ayant reçu de la nature même, et parce que toute propriété se communique autant qu'elle le peut : c'est ce que l'on prétend faire voir dans les secrets que l'on trouvera ci-après. On n'a fait ce prélude que pour préparer et disposer l'esprit du lecteur à les lire avec plaisir et attention.

Un auteur dit qu'il y a certaines choses que l'on connaît par les sens, et qui surpassent la raison, d'autres que l'on apprend par le moyen de la raison et qui sont au-dessus des sens. Dans les premières il faut s'en tenir à l'expérience ; dans les secondes, il ne s'en faut pas fier aux sens, parce qu'on ne peut les sentir ni les toucher. C'est pourquoi l'expérience découvre de certaines choses que les hommes ne peuvent comprendre, et la raison en fait voir d'autres qui ne dépendent en aucune manière des sens: car quoique l'on ne sache pas la raison ni pourquoi l'*aimant* attire le fer, l'expérience néanmoins le fait voir si clairement qu'on ne saurait le nier ni en douter. Aussi, si ce que l'usage nous apprend est surprenant, l'on ne doit donc pas à plus forte raison, être surpris de mille autres choses, dont la raison et la cause sont inconnues. Les anciens parlant du *palmier*, qui est un arbre dont il y a la femelle et le mâle, disent que si on approche la femelle du mâle avec des cordes, ses branches s'attendrissent et se penchent de son côté. Si

on admire cela dans le palmier, pourquoi ne croira-t-on pas plusieurs autres merveilles, quoiqu'on ne sache pas de quelle manière elles se font ?

On trouve dans le traité des animaux que le *Léopard* prend la fuite à la vue du crâne de l'homme; et dans un autre endroit, que si l'on met le crâne d'un homme dans un colombier, tous les pigeons des environs s'y assembleront et y multiplieront tellement qu'ils n'auront point de place pour se mettre.

Galien dit que le *Basilic* qui est blanchâtre, et qui a trois poils sur la tête, meurt aussitôt qu'il est vu de quelqu'un, et fait mourir la personne ou l'animal qui entend ses sifflements. Le même auteur dit encore qu'il empoisonne toute bête qui en mange après qu'il est mort. Certains auteurs ont écrit que si on prend du lait d'une femme qui nourrit une fille au-dessus de deux ans, et qu'étant mis dans une fiole de verre, on la pende proche de l'ouverture par où entrent les pigeons, ils demeureront dans le colombier et multiplieront jusqu'à l'infini.

Gallien dit que les feuilles de *vinette* étant mangées, elles lâchent le ventre, et que la racine étant pendue au col d'une personne qui a des écrouelles, elle les guérit. Les philosophes assurent que si l'on veut faire venir une bête d'elle-même dans son étable, on n'a qu'à lui frotter le front avec une gousse de Squille.

Aristote dans son livre des animaux enseigne que si l'on prend de la cire bien purifiée et qu'on la broie sur les cornes d'un veau, on le mènera partout où l'on voudra.

Quand on pile et qu'on réduit en poudre de la marjolaine bâtarde sur l'endroit où il y a des fourmis, elles l'abandonnent aussitôt.

La tête d'une *chèvre* pendue au col d'une personne qui a des glandes scrofuleuses, les guérit parfaitement.

Lorsque la tortue est empoisonnée, elle se guérit en mangeant de la marjolaine; ce qui fait voir que cette herbe est bonne contre le poison et le venin : de même quand une belette a été mordue d'un serpent, elle mange de la rhubarbe, parce qu'elle sait par instinct qu'elle est bonne contre le venin des serpents.

Si on applique un rat sur la morsure des scorpions, il la guérit.

On dit aussi que si on jette une éponge dans du vin qui sera mêlé avec de l'eau, ensuite l'ayant tirée, qu'on la presse, il n'en sortira que de l'eau, le vin étant resté dans le vase et si le vin est pur, on aura beau la presser, il n'en sortira rien.

Tabariensis dit, qu'en pendant une pierre d'éponge au col d'un enfant qui aura la toux, il en sera délivré. Que si on met cette pierre dans l'oreille d'un âne, il tombera en syncope jusqu'à ce qu'on l'ait ôtée.

Les poils qui sont autour de la bouche d'un âne, étant découpés dans du vin, si on le fait boire à quelqu'un, il chantera salement; les œufs de fourmis ont la même propriété, si on les pile et qu'ensuite on les fasse boire dans de l'eau ou du vin ou dans ce que l'on voudra.

On a remarqué que si on fait une bague d'une branche de myrthe fraîche et petite, et qu'on se la mette au doigt annulaire, elle a la vertu de guérir des aposthumes qui sont sous les aisselles. Aristote dit que la racine de la *jusquiame* blanche soulage beaucoup celui qui a la colique, s'il se la pend au col.

Hermès assure que si l'on jette dans du vinaigre gâté de la graine de *porreaux*, il reprend

sa force. Bélinus enseigne que si l'on frotte du drap avec la glaire d'un œuf mêlé avec de l'*alun* et après l'avoir lavé avec de l'eau salée on le fasse sécher, il empêche le feu de brûler.

Un certain auteur dit que si l'on prend du carmin foncé avec de l'*alun* qu'on le broie ensemble et le mêle avec du suc de *joubarbe* et de la gomme qui sort du *laurier*, l'homme qui s'en sera frotté les mains, pourra manier et prendre un fer chaud sans en être brûlé.

Si on veut que tout ce qui est dans un palais, paraisse noir, on aura soin de tremper la mêche de la lampe ou de la chandelle qu'on doit allumer dans de l'écume de mer bien battue et bien mêlée ensemble. Pour faire que tous ceux qui sont dans une chambre paraissent n'avoir point de tête, on versera dans une lampe du soufre jaune mêlé avec de l'huile; ensuite après l'avoir allumée, on la mettra au milieu de l'assemblée.

Balbinus dit que si on met du pourpier sur son lit, on ne verra ni on n'aura point de vision pendant la nuit.

Les anciens ont dit que les plumes des ailes d'un aigle étant mêlées avec celles des oiseaux les brûlent et les gâtent.

Si on veut chasser d'une maison ou de quelqu'autre endroit les serpents et les scorpions, il la faut parfumer avec le poumon d'un *âne*; ce qui a fait croire aux philosophes et aux anciens qu'il est bon contre leur venin.

La langue d'une *huppe* pendue au col, fait revenir la mémoire et le jugement à ceux qui l'auraient perdu.

Si on prend la cuisse gauche d'une *autruche* mâle, et qu'on la fasse bouillir avec de l'huile, ensuite qu'on en frotte la racine et la tige des poils, ils ne croîtront plus.

Les dents du *serpent* qui ont été arrachées pendant qu'il vivait encore, étant pendues au col, guérissent de la fièvre quarte (1).

On dit que le lion craint un coq blanc et le feu; et celui qui se frotte avec de la graisse des reins d'un lion, peut aller sans crainte parmi toutes les sortes d'animaux, qui appréhendent tous cet animal.

Le pied droit d'une *tortue* étant pendu au pied droit d'un goutteux, le soulage beaucoup. Si le mal est dans le pied gauche, on y attache le pied gauche de la même bête, et ainsi des autres membres.

Si quelqu'un porte sur soi l'œil d'un *loup*, il est hardi, victorieux et au-dessus de ses ennemis.

Si on veut chasser les mouches d'une maison, on mêlera du jus de pavot avec du blanc de chaux, ensuite on en frottera la maison.

La peau d'un *âne* étant pendue sur les enfants, les empêche d'avoir peur: Architas enseigne que si l'on pend l'ordure qui sort de l'oreille gauche d'un *chien*, au col de ceux qui ont les fièvres réglées, surtout la quarte, ils en sont guéris en peu de temps.

Si on parfume une maison avec la corne gauche d'un *mulet*, les mouches n'y entreront point.

---

(1) Nous conseillons à nos lecteurs, toutes les fois qu'il s'agira de remèdes contre les maladies ou les infirmités de l'homme, de ne rien entreprendre sans avoir pris les conseils d'un médecin; car alors qu'un remède indiqué serait très-bon, il pourrait devenir dangereux, si on en faisait usage sans discernement.

(*Note de l'éditeur de cette seconde impression*).

Pour faire revenir la mémoire à ceux qui l'ont perdue, on leur pendra au col, la tête, l'œil ou la cervelle d'une *huppe*.

La dent d'un poulain d'un an pendue au col d'un enfant fait que les dents lui sortent sans douleur.

On chasse les rats d'une maison si on la parfume des cornes du *cheval* ou du *mulet*.

Si on met du *camphre* sur de l'eau, il s'enflamme et se brûle, si on veut prendre des oiseaux à la main, on prendra de quelque graine que ce soit, et on la fera bien tremper dans de la lie de vin, ensuite on la jetera à terre, tous les oiseaux qui en mangeront ne pourront pas s'envoler.

Si quelqu'un se frotte avec du lait d'*ânesse* tous les moucherons s'assembleront autour de lui. Si on prend plusieurs glaires d'œufs de poule, un mois après il s'en formera du verre qui deviendra dur comme de la pierre: on en fait des pierres de topaze fausse, si on les frotte avec du safran et de la terre rouge.

De même si on met plusieurs anguilles dans un pot de vin et qu'on les y laisse mourir, celui qui en boira haïra le vin pendant un an et n'en boira peut-être plus pendant sa vie.

Pour faire paraître des hommes sans tête; prenez la dépouille d'un *serpent*, de l'*orpin*, de la *poix grecque*, du *raphontique*, de la cire de jeunes *abeilles*, avec du sang d'*âne*, broyez le tout ensemble et le mettez dans un grand pot de terre plein d'eau, laissez-le bouillir à petit feu, ensuite après l'avoir fait refroidir, faites-en un cierge, tous ceux qui seront dans l'endroit où il éclairera sembleront n'avoir point de têtes.

Si on veut que des hommes paraissent avoir la tête que l'on voudra, on prendra du *soufre*

vif avec de la *litharge*, le tout réduit en poudre, que l'on mettra dans une lampe pleine de huile, ensuite que l'on fasse une chandelle de *cire vierge* mêlée avec de la fiente de l'animal dont on voudra faire voir la tête, et tenant la chandelle allumée avec du feu de la susdite lampe, si on donne du vin à quelqu'un de l'assemblée ceux qui en auront bu paraîtront avoir la tête de cet animal.

Si on prend la graisse de l'oreille d'un *chien* et qu'on frotte du coton neuf, ensuite qu'on le mette dans une lampe de verre qui soit vert et qui n'aura pas encore servi, si on met cette lampe allumée entre deux, on croira qu'ils auront des têtes de chiens.

Faites une corde du poil d'un *âne* mort que vous ferez bien sécher, ensuite prenez la moëlle de l'os le plus gros de son épaule droite, que vous mêlerez avec de la *cire vierge*, et dont vous frotterez cette corde, que vous mettrez sous le seuil de la porte de la maison: ceux qui entreront paraîtront avoir trois têtes, et verront ceux qui y seront comme des ânes.

Si on frotte la tête d'un homme avec des rognures de la corne du pied d'un *âne*, il semblera avoir la tête d'un âne.

Pour faire sauter un poulet ou quelqu'autre chose dans un plat, que l'on prenne de l'argent vif avec de la poudre *calamiste*, ensuite qu'on le mette dans une fiole de verre bien bouchée enveloppée dans quelque chose de chaud ou dans le corps d'un chapon, l'argent vif étant échauffé, il le fera sauter.

Si vous voulez voir ce que d'autres ne pourront pas voir, prenez la fiente d'un *chat* avec de la graisse d'une *poule* blanche, mêlez le tout ensemble dans du vin et frottez-vous en le dessus des paupières. De plus, si on veut entendre

le chant des oiseaux, qu'on prenne avec soi deux de ses amis, et qu'on aille avec eux dans une forêt le 5 des calendes de novembre en menant des chiens comme si on voulait chasser, on apportera à la maison ce que l'on prendra, que l'on mangera avec le cœur d'un *renard*, aussitôt on entendra le chant des oiseaux, et si on souhaite que ceux qui sont présents l'entendent aussi, on n'aura qu'à les baiser.

Si on veut rompre les liens ou des chaînes de fer, on ira dans une forêt pour chercher le nid d'une *pie* avec ses petits; aussitôt qu'on l'aura trouvé, on montera sur l'arbre et l'on bouchera le trou par où elle entre dans son nid, avec ce que l'on voudra. La *pie* n'y pouvant pas entrer, ira chercher une certaine herbe avec laquelle elle rompra, et arrachera tout ce qui fermait son nid: on aura soin de mettre sous l'arbre un linge ou quelqu'autre chose sur quoi elle puisse tomber; et on s'en servira pour faire ce que l'on a dit ci-dessus.

On trouve dans le nid des huppes une certaine pierre qui a diverses couleurs; celui qui la portera sur soi deviendra invisible.

Pour prendre une taupe, qu'on mette dans un trou un oignon ou un porreau, ou des aulx, et peu de temps après elle sortira sans force. Le serpent hait les aulx; et un chien ne mange point de ce qui est frotté avec de l'ail.

Si l'on prend de ce que l'on appelle *alkekengi*, qu'on le broie et mêle avec de la graisse de *dauphin*, ensuite qu'on en fasse des grains comme ceux d'un citron, et qu'on les jette sur un feu fait avec de la fiente de vache qui aura du lait, et surtout que la fumée ne puisse sortir de la maison que par la porte; pour lors tous ceux qui se trouveront dans cette maison

paraîtront grands comme des chevaux ou des éléphants, ce qui est admirable et surprenant.

Parfum pour savoir pendant le sommeil le bien ou le mal qui doit arriver. Prenez du sang caillé d'un *âne*, avec de la graisse et la poitrine d'un *loup-cervier*, autant de l'un que de l'autre, faites-en des grains avec lesquels vous parfumerez la maison. Ensuite on verra quelqu'un pendant le sommeil qui dira tout ce qui doit arriver.

Pour faire qu'une lampe allumée fasse paraître les hommes sous quelles formes que l'on voudra, on prendra les yeux d'un *chat huant*, les yeux de deux poissons dont l'un s'appelle *asseres*, et l'autre *libinitis*, avec la fiente d'un *loup*: le tout étant broyé ensemble, on le mêlera avec la main et on le mettra dans un vase de verre, on le couvrira si on veut; après, qu'on choisisse la graisse de la bête que l'on voudra, parce que c'est de là que tout le secret dépend, qu'on la fasse fondre, qu'on la mêle avec ce composé, et qu'on en frotte la mèche d'une lampe, que l'on allumera dans le milieu de la maison, aussitôt tous ceux qui y seront auront la figure de l'animal dont on aura pris la graisse.

Pour faire voir le visage noir, prenez une lampe noire, mettez-y de l'huile de *sureau* avec de l'*argent-vif*, mêlez avec du sang que l'on tire par la saignée.

Une sorte de mèche qui s'éteint quand on met de l'huile dessus, et qui s'allume quand on y jette de l'eau; prenez de la chaux qui n'aura pas été dans l'eau, et mêlez-là avec autant de cire, et à moitié d'huile de baume, du suc de citron avec autant de soufre, faites-en une mèche; que si vous la tournez sur l'eau

elle s'allumera, si vous la présentez sur de l'huile, elle s'éteindra.

Mèche admirable, qui par sa lumière fait voir toutes les choses blanches, et de couleur d'argent ; prenez un *lézard*, coupez-lui la queue et ramassez ce qui en sortira, parce qu'il est semblable à de l'argent vif. Ensuite frottez une mèche de lampe avec cette matière et allumez-là, toute la maison paraîtra brillante, blanche et de couleur d'argent.

Pour faire venter une personne qui tiendra une lampe, prenez du sang de *tortue*, faites-le sécher dans quelque chose propre à faire une mèche que vous mettrez dans une lampe, ensuite donnez-là à qui vous voudrez, en lui disant de l'allumer, il ne cessera de venter pendant qu'il la tiendra à la main.

Prenez de la graisse d'un *crocodile* et mêlez-là avec de la cire blanche, au soleil, ensuite faites en une chandelle qui vous éclairera dans le lieu où seront les grenouilles ; il est certain que pendant qu'elle y sera, les grenouilles ne crieront pas.

Pour faire danser et sauter les hommes et les femmes, prenez du sang de *lièvre*, et celui d'un oiseau nommé *solen*, qui est semblable à la tourterelle, trempez y une mèche que vous allumerez au milieu d'une maison, vous verrez l'effet que l'on a dit ci-dessus.

Pour empêcher qu'une chose ne brûle point dans le feu, on prendra de la *glu de poisson* avec autant d'*alun*, que l'on mêlera ensemble on versera dessus du vinaigre fait avec du vin ensuite qu'on en frotte ce qu'on voudra, on pourra le jeter dans le feu sans craindre qu'il y brûle.

Pour faire brûler une statue ou quelqu'autre chose dans l'eau ; prenez de la chaux qui

ne sera pas amortie, mêlez-la avec un peu de l'huile de silame, de la terre blanche et du soufre, et faites une statue de cette composition, elle s'enflammera si vous la remuez dans l'eau.

Si on veut éteindre une lampe en ouvrant les mains et l'éclairer en les fermant, que l'on prenne une drogue appelée de l'*écume de Brise* ou d'*Inde* et qu'on la broie et la mêle avec de l'eau de *camphre*, ensuite si on s'en frotte les mains et qu'on les ouvre devant une lampe allumée, elle s'éteindra ; si on les ferme, elle se rallumera.

Quand on veut blanchir quelque chose, on n'a qu'à la parfumer avec du *soufre*.

Si on veut faire une chandelle mouvante, on prendra la peau d'un *loup* et celle d'un *chien*, desquelles on fera une mèche que l'on allumera avec de l'huile d'olive, et on verra ce que l'on a dit.

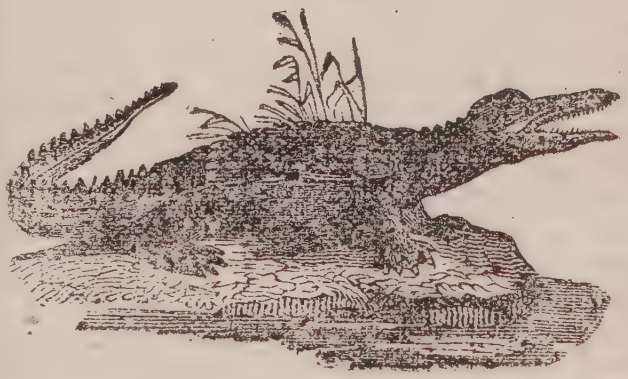
Pour faire rire quelqu'un en allumant une chandelle ; prenez un linge blanc et neuf de toile de lin, et enveloppez dedans l'oreille d'un *serpent*, faites en une mèche que vous mettrez dans une lampe avec de l'huile d'olive ; celui à qui vous la donnerez, rira aussitôt qu'il l'aura éclairé.

Secret merveilleux qui fait passer les hommes par le feu sans se brûler, qui fait porter du feu, ou bien du fer chaud sans en être offensé. Qu'on prenne du jus de guimauve et du blanc d'œuf, de la graine de persil et de la chaux ; qu'on réduise le tout en poudre ; ensuite qu'on le mêle avec ce blanc d'œuf, et du suc de raifort, qu'on se frotte avec cette composition le corps ou la main, qu'on le fasse sécher, et qu'on s'en frotte de nouveau ;

ensuite on pourra passer et marcher, et porter du feu sans en être offensé

Pour faire une eau ardente, prenez du vin noir, épais, fort et vieux, mêlez-y la quatrième partie de chaux-vive, autant de poudre de soufre vif bien pulvérisé, du tartre fait avec du bon vin, du sel commun qui soit blanc et gros, mettez le tout dans une bouteille bien bouchée, où il y aura au-dessus un alambic, avec lequel vous distillerez cette eau, que vous ne pourrez conserver que dans une fiole de verre.

Si on veut faire du feu grec, qu'on prenne du *soufre vif*, du *tartre*, du *surcocolle*, du *picote*, du sel cuit, de l'huile commune, et du *petroli*, qu'on fasse bien bouillir le tout, ce que l'on mettra dedans se brûlera.



CHAPITRE XVII.

Dans lequel on parle des secrets merveilleux et naturels.

Albert, ce savant homme a fait sa plus grande occupation, et s'est particulièrement attaché à faire des expériences sur les choses naturelles, qui sont incompréhensibles aux hommes. Il y a si bien réussi qu'on dirait que cette science lui est infuse. Comme j'ai vu qu'on pourrait tirer quelque utilité de ses écrits, j'en ai tiré tout ce que j'ai pû, et les plus rares secrets.

Premièrement, *Albert* dit, que pour rendre un œuf doux et souple, et le faire passer dans une bague ou ailleurs sans le casser, il faut prendre un œuf et le faire tremper pendant cinq jours dans du bon vinaigre, au bout duquel temps on le fera passer partout où l'on voudra : Cela a été expérimenté. Si on veut donner de la joie et du divertissement à une compagnie dans un repas, on prendra quatre feuilles de *verveine*, que l'on fera tremper dans du vin, dont on arrosera ensuite l'endroit où le repas se fera, tous ceux qui y seront conviés paraîtront contents et joyeux.

Pour couper avec un couteau, ou avec un sabre, du fer et de l'acier, on se servira de l'herbe appelée *berbette*, dont on frottera le taillant d'une épée ou couteau, que l'on lais-

sera sécher, après il est sûr qu'il coupera tout ce qui se trouvera dessous.

Pour chasser les puces d'une chambre, arrosez-la avec de la décoction de *rue*, de l'urine d'une *jument*, il n'en restera point. Pline assure que c'est le meilleur remède qu'on puisse trouver.

Pour faire mourir toutes les punaises qui sont dans un lit, prenez un *concombre* en forme de serpent, faites-le confire et tremper dans l'eau, ensuite frottez-en votre lit, le secret est immanquable; ou bien prenez le fiel ou la fiente d'un bœuf, mêlé et détrempé dans du vinaigre, frottez-en le lit, et on verra qu'à l'avenir il n'y aura aucune punaise.

Pour les prendre en vie sans les toucher, en allant coucher on mettra sous son chevet de la grande consoude; toutes les punaises s'assembleront dessus et n'iront pas ailleurs: on en a fait l'expérience plusieurs fois.

Si on veut chasser les serpents de quelque lieu, on y fera bouillir et brûler des plumes de *vautour*. Celui qui porte le cœur de cet oiseau ne craint point les serpents. Son cœur lié avec un poil de *lion* ou de *loup*, chasse les diables.

Pour obtenir ce que l'on voudra, on prendra la langue du même oiseau, qu'on lui arrachera sans fer ni couteau, et l'ayant enveloppée dans du drap neuf, on la portera au col: cela a été souvent éprouvé avec succès.

Quand on veut entreprendre un voyage facilement et sans se fatiguer, on portera à la main l'herbe qu'on nomme *armoise*, et on s'en fera une ceinture en marchant; ensuite qu'on fasse cuire cette herbe et qu'on s'en lave les pieds, on ne se lassera jamais.

De même celui qui a soin d'avoir toujours

sur lui de cette herbe ne craint point les mauvais esprits ni le poison, ni l'eau, ni le feu, et rien ne lui peut nuire. De plus, si on en tient dans sa maison, aucun air venimeux ne l'infectera, pourvu qu'on la mette à l'entrée.

Pour dégraisser les habits, lever toutes sortes de tâches telles qu'elles puissent être, prenez demi-livre de cendres gravelées, deux onces de savon blanc, deux onces de gomme arabique, deux onces d'écume d'alun, une once de glu ou gomme, une once de campanes, réduisez toutes ces drogues en poudre; ensuite mêlez-les toutes ensemble, et détrempez-les dans de l'eau claire, vous dégraisserez ce que vous voudrez avec cette eau et leverez toutes sortes de tâches.

Pour écrire en lettres d'or ou d'argent, prenez une once de pierre de touche, deux onces de *sel ammoniac*, demi-once de *gomme arabique*, ensuite pulvérisez le tout bien menu, et quand vous aurez écrit, frottez votre écriture du métal de la couleur que vous souhaiterez, elle deviendra de même.

Pour faire venir les dents aux petits enfants sans douleur, prenez la cervelle d'un *lièvre*, et la faites cuire, et quand elle sera cuite, et qu'on en frotte les gencives des petits enfants, lorsque les dents veulent leur sortir, il est sûr et expérimenté qu'elles sortiront sans qu'ils s'en aperçoivent.

Pline dit que si l'on prend un gros os qu'on trouvera dans le côté droit d'une *grenouille*, et qu'ensuite on le jette dans un chaudron d'eau bouillante, elle cessera de bouillir aussitôt quelque feu que l'on fasse dessous et ne bouillira point que l'on ait ôté cet os du chaudron.

De plus le même auteur dit qu'au côté gauche de la même grenouille, il y a un os qui

une vertu contraire à l'autre, car il fait bouillir de l'eau froide, on appelle cet os *oponicum*, il appaise la rage et la fureur des chiens.

Pour empêcher que les serpents ne fassent aucun mal quand on marche par les campagnes, on prendra des feuilles de *Fraisier* que l'on se mettra autour du corps, car aussitôt qu'un serpent sent les feuilles de cette plante il prend la fuite. Cela est si vrai, que si l'on fait comme un cercle avec ces feuilles, et qu'ensuite on mette au milieu un serpent vif, il y demeurera sans se remuer, de même que s'il était mort, que si l'on fait du feu proche de ce cercle, et que l'on fasse une ouverture du même côté où ce feu sera allumé, ce serpent aimera mieux se jeter dans le feu que de rester au milieu de ces feuilles.

Si on veut dorer du fer, on prendra un creuset de terre que l'on mettra sur le feu avec de l'argent vif et des feuilles d'or bien fin battu, jusqu'à ce que l'or soit fondu, on mêlera bien ensemble l'or et le mercure, et on en frottera le fer que l'on voudra dorer autant qu'on le jugera à propos, et on le mettra dans le feu, où l'argent vif se fondra, et l'or restera seul sur le fer, après cela on fera tremper pendant quatre ou cinq jours dans un pot plein d'urine, ce même fer, ensuite on le frottera bien avec quelque chose et le nettoiera autant qu'il sera possible avec de l'eau de coing, on verra que ce fer doré ressemblera à de véritable or.

Si on veut voir son nom imprimé ou écrit sur les noyaux des pêches ou des amandes d'un pêcher ou d'un amandier, prenez un noyau d'une belle pêche, mettez-le en terre dans un temps propre à planter, et le laissez pendant six ou sept jours, jusqu'à ce qu'il soit à demi ouvert, ensuite tirez-le bien douce-

ment sans rien faire gâter, et avec du *cinabre* écrivez sur le noyau ce qu'il vous plaira, et quand il sera sec, vous le remettrez en terre après avoir bien fermé et rejoint avec un filet fort fin et délié, sans y faire autre chose pour le faire venir en arbre, on verra que le fruit qu'il portera aura le même nom que l'on aura écrit sur le noyau. On peut faire la même expérience d'une amande, on en a fait l'épreuve tout nouvellement.

Pour guérir de la peste, on prendra demi-once d'eau de vinette, une dragme de thériaque que l'on fera boire à celui qui sera atteint de ce mal, on aura soin que cette mixtion soit tiède, ensuite on couvrira bien le malade et on le fera suer, il est certain que s'il n'y a pas longtemps qu'il ait la peste, il en guérira : c'est un secret éprouvé de plusieurs bons et graves auteurs, tant anciens que modernes.

TRAITÉ

Des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes.

Ce traité ne sera pas fort long; et on l'abrégera autant qu'il sera possible sans s'arrêter comme sont les *sophistes*, à mille détours de paroles inutiles, qui bien loin de donner quelques éclaircissements aux lecteurs, embrouillent et obscurcissent un discours. On suivra exactement la méthode des auteurs qui ont cherché la vérité, et on parlera simplement du sujet que l'on doit traiter dans ce petit livre, c'est-à-dire de la vertu des *fientes* des animaux, les réduisant par ordre, selon leurs propriétés médicinales. On observera cet ordre d'après Hippocrate, Galien et plusieurs autres des plus fameux et expérimentés dans la médecine.

De la fiente d'un loup.

Il n'y a personne qui ne sache que le loup est un animal cruel qui dévore souvent la chair avec les os; si l'on prend les os que l'on trouvera parmi cette fiente, et qu'on les pile bien menus, ensuite qu'on les boive avec un peu de vin: ce breuvage a une vertu particulière et admirable pour guérir sur le champ de la colique, de quelque manière qu'elle soit venue.

De la fiente du bœuf et de la vache.

La fiente de bœuf ou de la vache récente et nouvelle, dans des feuilles de vigne ou de choux et échauffée entre les cendres, guérit les inflammations causées par les plaies; la même fiente appaise la sciatique, si on la mêle avec du vinaigre, elle a la propriété de faire suppurer les glandes scrofuleuses, autrement ce qu'on appelle écrouelles. J'ai expérimenté fort souvent que la même fiente est merveilleuse pour les tumeurs des cuisses. Je prenais une bouze de vache nouvelle, et je la faisais frire dans une poële avec des fleurs de camomille, des roses, du mélilot, et je les appliquais sur les bras qui étaient guéris le second jour, on aurait dit qu'il n'y avait jamais eu de mal. Je rencontrai un pauvre vigneron qui avait fait de grandes dépenses, et que les chirurgiens avaient réduit à la misère sans lui avoir donné aucun soulagement, je ne me servis que du remède que je viens de dire ci-dessus, sans qu'il le sut, et je le guéris à peu de frais et en peu de temps.

Galien dit qu'un médecin de Misie guérissait toutes sortes d'hydropisies en mettant sur l'enflure de la *fiente* chaude d'une vache; je ne saurais me dispenser de dire l'usage heureux qu'ont fait Paul et Oribase de cette fiente, qui étant appliquée sur la piqûre des mouches à miel, frelons et autres; en ôte aussitôt la douleur.

De la fiente des chèvres.

La fiente de chèvre a la vertu de faire suppurer toutes sortes de tumeurs, quelque difficiles qu'elles soient. Galien guérissait fort souvent ces tumeurs et les duretés de genoux, mêlant cette fiente avec de la farine d'orge et de l'oxicrat, et l'appliquant en forme de cataplasme sur la dureté. Elle est admirable pour les panaris et les durillons, mêlée avec du beurre frais et de la lie d'huile de noix. Le secret semblera ridicule, mais il est véritable.

De la fiente de brebis.

Il ne faut jamais prendre cette fiente par la bouche, mais l'appliquer extérieurement sur le mal, elle a les mêmes propriétés que la fiente de chèvre. Cette fiente guérit toutes sortes de verrues, de furoncles dures et de clous, si on la détrempe avec du vinaigre et qu'on l'applique sur la douleur.

De la fiente des pigeons ramiers et des pigeons domestiques.

Pour les douleurs de l'os ischien, la fiente des pigeons ramiers ou domestiques est admirable étant mêlée avec de la graine de cresson d'eau; et lorsqu'on veut faire mûrir une tumeur ou une fluxion, on peut user du cataplasme suivant: que l'on prenne une once de

cette fiente, deux dragmes de graines de moutarde et de cresson, une once d'huile distillée, que l'on mêle le tout ensemble qu'on l'applique à l'endroit malade, il est sûr que plusieurs ont été guéris de cette fiente mêlée avec de l'huile de noyaux de pêche appliquée sur le mal.

De la fiente d'oie et de canard.

Galien au deuxième livre des simples dit que la fiente d'oie est inutile, parce qu'elle est trop âcre. Je puis néanmoins dire par tant de différentes expériences merveilleuses que j'ai vues, que ce médecin et ce docteur n'a jamais connu ses propriétés et sa vertu. Il y avait dans Lisbonne, ville de Portugal, proche le cap S t Vincent, un frère cordelier, qui guérissait en peu de temps plusieurs personnes de la jaunisse : le remède de ce bon frère n'était que de la fiente d'oie détrempée avec du vin blanc, dont il faisait boire tous les matins un dragme pendant neuf jours ; je me suis servi plusieurs fois de ce secret avec succès.

De la fiente de souris.

Il n'est rien de plus sûr que la fiente de souris mêlée avec du miel fait revenir le poil en quelque partie du corps qu'il soit tombé pourvu qu'on en frotte l'endroit avec cette mixtion.

De la fiente du petit lézard.

Les femmes avancées en âge, et qui cependant veulent encore paraître belles, doivent avoir en grande recommandation cette fiente, car elle enlève toutes sortes de rides, et rend la peau blanche donnant un teint beau et agréable aux dames. Comme la femme fait la gloire et le plus grand plaisir de l'homme, je veux leur présenter un fard qu'on peut avec raison nommer une augmentation de beauté, et qui surpasse de beaucoup tout ce qu'on peut trouver dans le monde capable de conserver la beauté et le teint. Voilà la manière de le composer et de s'en servir, qui est non moins facile qu'elle est curieuse et nécessaire surtout au beau sexe.

Prenez de la fiente de petits lézards, des os de seiche, du tartre de vin blanc, de la raclure de corne de cerf, du corail blanc et de la farine de ris, autant de l'un que de l'autre, broyez le tout longtemps dans un mortier, et le criblez bien menu, ensuite faites-le tremper pendant une nuit dans de l'eau distillée d'une semblable quantité d'amandes, des limaces de vigne ou de jardin, et des fleurs de bouillon blanc, après cela mettez-y autant de miel blanc et broyez de rechef le tout ensemble dans un mortier; cette composition doit être conservée avec soin dans un vaisseau d'argent ou de verre qui soit propre; on s'en frottera quand on voudra, le visage, les mains; le sein et la gorge, et on connaîtra immanquablement la bonté et la vérité de ce secret.

De la fiente de poule.

Dioscoride dit que la fiente de poule n'a aucune autre propriété que pour la brûlure, étant détrempée avec de l'huile rosat, et appliquée sur le lieu offensé. Galien et Eginette assurent que cette fiente mêlée avec de l'oximel, est admirable dans la suffocation et soulage beaucoup ceux qui mangent des champignons ou potirons car elle fait vomir tout ce qui embarrasse l'estomac. Je l'ai moi-même expérimenté à Lisbonne sur des pages du roi de Portugal. Un médecin du temps de Galien guérissait toutes sortes de coliques avec cette fiente.

De la coque des œufs.

Galien en plusieurs endroits de ses ouvrages, loue fort le jaune et le blanc de l'œuf, non-seulement parce qu'il sert à nourrir l'homme, mais parce qu'il est fort utile dans la médecine. Il n'a jamais rien dit de sa coque, quoique l'on dise que celle d'un œuf, d'où est sorti un poulet, étant broyée avec du vin blanc et bue, rompt les pierres, tant des reins que de la vessie.

Des vertus de l'urine.

On a jugé à propos de parler ici, des facultés des vertus de l'urine, ce que l'on pourrait faire en deux manières; on ne s'arrêtera pas à la première, parce que Galien dans son traité des *crises* en a assez parlé, mais on s'étendra le plus qu'on pourra sur la seconde, et on montrera les effets merveilleux de l'urine, soit appliquée au dehors ou prise et bue intérieurement.

L'urine est chaude et âcre et je la crois plus précieuse que les simples de la confection de thériaque d'Andromachus, et que les secrets de Rufus, parce que tous ces remèdes excellents peuvent manquer, et que l'urine est infaillible dans ses propriétés. Quoiqu'on ait naturellement de la répugnance à boire de l'urine, cependant si quelqu'un en boit d'un jeune homme qui sera en parfaite santé, il doit être assuré qu'il n'y a point de remède plus souverain au monde; car sans dire qu'employée extérieurement, elle guérit la teigne, les ulcères suppurants des oreilles et les plaies invétérées, elle sert encore à plusieurs autres maux, et on ne voudrait pas pour beaucoup ne savoir sa valeur: le lecteur sera bien aise qu'on lui explique ses vertus; ce que l'on va faire.

Dans les îles d'Espagne il y a une grande quantité de serpents, d'aspics et autres bêtes venimeuses, dont la piqûre ne se peut guérir avec la *thériaque*. Les médecins après avoir long-temps songé à quelque remède, se sont servis de celui-ci avec un heureux succès. Ils prennent des feuilles de *bouillon blanc*, d'une herbe nommée *cariophille*, des feuilles de *gro-*

ceillier rouge, une poignée de chacune, et font cuire le tout ensemble avec autant de fort vinaigre que d'urine d'homme, et le laissent consumer jusqu'à la moitié ; ensuite avec les susdites feuilles ils en fomentent et frottent la piqûre ; que si le venin s'est saisi des parties intérieures du corps, ils font boire un demi-verre de cette decoction au malade qui est guéri en peu de temps. Ce remède a été éprouvé quantité de fois et est encore en usage dans ces îles.

De la vertu des os.

Quoiqu'on rejette les propriétés et les vertus des os, ils ne sont pas moins à estimer que celle des fientes et des urines. En quoi les hommes font bien voir leur peu de jugement d'aller chercher dans les pays étrangers avec tant de peine, et dépense des choses qui ne valent pas celles qu'ils méprisent, lesquelles cependant leur seraient fort précieuses, s'ils en connaissaient les effets.

Je joindrai à ce chapitre des os, la corne des pieds des *porcs*, des *truies* et des *bœufs*. La corne du pied d'un porc brûlée et réduite en poudre donnée à boire ; guérit les tranchées et les inflammations vers les parties de l'épigastre. Celle de bœuf brûlée et mêlée avec du miel, raffermit et consolide les dents qui branlent. Bue avec du miel, fait mourir les vers du corps ; si on la prend avec de l'oximel elle appaise les douleurs et les maux de rate.

De la salive de l'homme.

La salive de l'homme est de trois sortes, celle d'après le manger a peu ou point du

tout de vertu, celle d'un homme qui est à jeun, et qui a demeuré longtemps sans boire a de grandes propriétés, parce qu'elle a beaucoup d'acrimonie; celle d'après la digestion est entée des deux autres. La salive de l'homme fait mourir les aspics, les serpents et les autres reptiles et bêtes venimeuses, si on la fait tomber sur leurs corps. Moi-même avec de la salive j'ai tué de gros aspics avec un bâton qui en était frotté. Les nourrices guérissent toutes les inflammations, les furoncles, et les gales des enfants qu'elles nourrissent en les frottant avec leur salive. Il faut avouer que la salive est merveilleuse pour faire mûrir et suppurer une tumeur, puisque du froment cru longtemps mâché, par une propriété de la salive fait venir à maturité les furoncles; on voit dans le livre des arabes que la salive mêlée avec du mercure, en arrête l'impétuosité et la malignité, à savoir par une application extérieure.

De la vertu des limaçons.

C'est une chose admirable et fort utile que les limaçons, et surtout ils ont de grandes propriétés pour les corps humains: comme il y en a de plusieurs sortes, nous parlerons de toutes, les unes après les autres.

Des limaçons rouges.

Je ne puis me dispenser de vous dire les beaux secrets que j'ai fait avec ces limaçons.

Je les fais brûler au four dans un pot bien bouché, et j'en fais prendre pendant quinze jours de la poudre, mêlée avec de la bouillie, si ce sont des enfants, ou dans du potage s'ils ne tètent plus, et je guéris avec ce remède toutes sortes d'hernie, sans y rien appliquer. Pour ceux qui sont délicats, on leur fera distiller de l'eau au bain marie des susdits limaçons, et on leur fera boire avec du sucre, ou détrempée dans de la bouillie, ce qui fait le même effet que la poudre. Si on prend par égale portion de limaçons rouges, et de romarin, et qu'on hache ensemble bien menus, ensuite qu'on les mette pendant quarante jours sous du fumier de cheval dans un pot plombé et bien bouché, après ce temps on tire l'huile, que l'on met dans une fiole de verre bien bouchée, ensuite on l'expose au soleil quelque temps, cette huile guérit en peu de temps les tranchées.

Les limaçons à coquilles ont des propriétés merveilleuses, car étant broyés et appliqués sur le ventre d'un hydropique, font sortir les eaux qui sont entre deux peaux, il les y faut laisser jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes.

Galien nous apprend un secret admirable que j'ai souvent expérimenté moi-même c'est que si on prend des limaçons en morceaux et si les ayant bien mêlés avec de la poudre d'encens et d'aloës, jusqu'à ce que le tout soit épais comme du miel; on les applique sur le front, iis guérissent toutes les fluxions des yeux. J'ai guéri ainsi un meunier du soir au lendemain, qui s'était piqué et offensé un nerf, ayant appliqué sur le mal des limaçons avec leurs coquilles, et un peu de farine folle que j'avais prise autour du moulin.

L'an mil cinq cent trente-cinq, plusieurs

mourants de dissenteries à Naroles, sans que les médecins y pussent apporter aucun remède, j'en délivrai plus de trois cents de cette dangereuse maladie, en leur faisant boire de la poudre de limaçons brûlés, de mûres de buisson pulvérisées, et un peu de poivre blanc et de galles.

Quelques-uns disent qu'appliqués sur une plaie ils attirent tout ce qui était resté dedans.

Si on les fait distiller, ils sont admirables pour guérir les rétentions d'urine. Prenez des limaçons et des blancs d'œufs environ une livre, autant de l'un que de l'autre, des quatre semences froides également, demi-once d'eau de laitue, quatre de casse bonne et nouvelle, trois onces de térébenthine de Venise; pilez tout ce qui ne peut être pulvérisé, et le laissez ensemble pendant une nuit; ensuite faites-le tout distiller, et ne vous servez de cette eau qu'après l'avoir laissée reposer quelque temps. Vous en donnerez à boire le matin à jeun au malade une demi-once avec du sucre rosat une dragme: vous n'aurez pas fait ce remède pendant neuf jours, qu'il sera parfaitement guéri.

Des vers de terre.

Les vers de terre sont bien reçus dans la médecine, de quelque manière qu'on les prenne et pour donner quelque autorité à ce qu'on en dira ici, on rapportera ce qu'en ont écrit les plus savants médecins qui en ont parlé différemment. Galien, quoiqu'il n'en ait jamais fait l'expérience, assure après Dioscoride, que les vers de terre confis et broyés, appliqués promptement sur des nerfs coupés

les rejoignent en peu de temps. De plus étant hachés et cuits avec de l'eau et du miel, si on boit cette composition, elle guérit les rétentions d'urine, quelque invétérées qu'elles soient.

Dioscoride dit que les vers de terre, cuits avec de la graisse d'oie, appaisent toutes les douleurs et maux d'oreilles ou bien qu'ayant bouilli dans de l'huile, ils arrêtent les douleurs de dents, si on les instille chauds dans l'oreille opposée. Le même Dioscoride assure qu'il a lu dans des livres que les vers bus avec du vin, rompent toutes sortes de pierres qui sont dans la vessie. On trouve dans le livre que Galien a écrit à Pison touchant la thériaque, que les vers bus avec de l'eau mêlée avec du miel, guérissent en peu temps la jaunisse; certains médecins, pour ne pas dégoûter le malade, se contentent de les lui faire user en poudre, ils ne disent pas quand ni comment.

Des punaises.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus sale, ni de plus mauvaise odeur que les punaises, elles ont leurs propriétés, et sont quelquefois nécessaires; car si on les boit avec du fort vinaigre, elles font sortir du corps les sangsues que l'on avale sans y prendre garde en buvant de l'eau.

Des vieux souliers.

C'est un commun proverbe; je te considère comme mes vieux souliers, pour dire qu'on le méprise et qu'on n'en fait point de cas. On ne dirait pourtant pas cela si on savait à quoi

ils peuvent servir; car étant réduits en cendres, ils guérissent les meurtrissures et engelures des talons, comme par antipathie; de même que les scorpions brûlés étant appliqués, les guérissent; au cas qu'il y ait du pus, il faut mêler de cette poudre avec de l'huile rosat. On tire de l'huile de ces vieux souliers, qui est admirable pour guérir toutes sortes d'œdèmes de tumeurs.

De la cendre.

Toutes sortes de cendres n'ont pas les mêmes vertus; car elles viennent de différentes matières brûlées: c'est pour cela que toutes les cendres qui sont tirées de bois astringent, comme l'orme, le chêne, le bouleau, le lière, l'érable, etc., resserrent. Galien dit qu'il a plusieurs fois arrêté le sang qui sort du nez ou d'une plaie avec cette cendre. Celles qui sont faites de bois âcre et caustique, en retiennent les qualités, quoiqu'un peu diminuées par le feu, car suivant Galien, certaines choses perdent dans le feu et d'autres en prennent de nouvelles. Et je m'étonne que les femmes estiment tant la cendre de sarment, puisque, comme dit Dioscoride, elle fait esquarre partout où on l'applique. Cependant le même Dioscoride assure que la lessive de cendres de sarment bue avec du sel, est un remède souverain contre la suffocation de poitrine; et ce qui sera difficile à croire, j'ai guéri plusieurs personnes de la peste, leur faisant boire quantité d'eau où j'avais fait amortir de la cendre chaude, et leur conseillant de se provoquer à suer après l'avoir bue.

De la carie ou de la pourriture du bois.

Quelquefois ce que l'on méprise et que l'on rejette comme inutile, se trouve fort nécessaire dans des occasions ; tel est le bois pourri, qui étant appliqué sur un ulcère purulent et sale, le nettoie et le fait fermer.

Des entre-deux des noix et leurs coquilles.

Les entre-deux des noix, quoiqu'on ne les mange pas, ont une vertu cachée et souveraine pour guérir toutes sortes de coliques, détrempés avec du vin blanc et bus dans la douleur.

Dieu a renfermé un grand remède dans les coquilles de noix, car si on les fait brûler et qu'on les pile et mêle avec du vin et de l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de tomber.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur l'huile que l'on fait des noix, Dioscoride n'en ayant presque pas parlé ; cependant on a nouvellement trouvé qu'il n'est rien dans la médecine de plus excellent que l'huile de noix faite au soleil avec des fleurs de sureau, pour guérir les nerfs offensés, piqués ou coupés. Quoique l'on méprise la coquille de dessus, quand elle est verte, Galien en fait un suc, lequel étant cuit avec du miel, guérit toutes sortes de maux de gosier, quand même il y aurait du flegme ou du pus. Les arabes appellent cette confection *dianacum*, et les grecs *diacodion*.

Des cornes.

Les modernes estiment beaucoup la corne d'un animal qu'on nomme Licorne et ils disent qu'elle est bonne contre le venin, soit qu'on la boive ou qu'on l'applique au dehors; ils l'ordonnent aussi contre le poison ou contre la peste, quoique invétérée dans le corps d'un homme; ou pour mieux dire, ils en font un remède général pour toutes sortes de maux. J'en ai voulu faire moi-même l'expérience, mais je n'ai pas trouvé tant de propriété dans cette corne que dans celles du cerf ou de la chèvre, qui ont la vertu de blanchir et nettoyer les dents et resserrer les gencives. De plus, les mêmes cornes étant brûlées et données à boire, soulagent beaucoup ceux qui sont sujets à la dissenterie et aux maux de ventre.

On dira peut-être que je n'ai pas expérimenté ce que j'avance, et que je n'ai fait que rapporter ce qu'ont écrit Celse, Galien, Egilette, et plusieurs autres savants hommes; il est vrai et je l'avoue; car je ne me suis jamais plu à dire des mensonges pour des vérités. Cependant on peut ajouter foi à ce que je dis, après l'autorité de ces habiles médecins, qui assurent que la corne du cerf réduite en poudre et donnée à boire, est admirable pour ceux qui crachent le sang et qui sont tourmentés de la colique et des tranchées, que les femmes appellent ordinairement *miserere*; cette corne outre cela, est fort bonne pour sécher les yeux humides ou qui pleurent toujours.

Des vieilles tuiles et vieux pots.

La poudre de vieilles tuiles et vieux pot mêlée avec du miel, est merveilleuse pou blanchir les dents ; de même détrempée dan du fort vinaigre, enlève toutes sortes de petit tes gales et démangeaisons de cuir : elle guér rit aussi avec du vinaigre les pustules. De plu si on la broie avec de la cire, et qu'on l'appli que sur les écrouelles, elle les fait venir suppuration.

On fait de vieilles tuiles une huile à diffé rents noms, les arabes la nomment *huile di vine*, les autres *huile bénie*, quelques-uns *huile des philosophes*, d'autres enfin ayan égard à la matière dont elle est composée l'appellent *oleum de lateribus*. Mesué donne cette huile plusieurs facultés, et dit qu'elle est bonne à plusieurs sortes de maux.

De la boue des rues.

La boue est quelque chose de si vil, qu lorsqu'on veut mépriser une personne on di qu'on n'en fait pas plus de cas que de la bou de ses souliers. Cependant elle n'est pas tou jours à rejeter, comme l'expérience, la mai tresse des arts, l'a fait voir souvent, quoiqu les anciens n'en aient nullement parlé. Si o prend de la boue des rues et qu'on l'applique sur une brûlure de feu ou d'eau chaude, elle empêche qu'il ne s'y forme aucune vessie. J'a éprouvé plusieurs fois que la boue qui se trouve sous les seaux, appliquée sur les cou pures les ferme.

De la saumure.

Les grecs nomment la saumure *alme*, les latins *muria*, et les arabes de deux mots grec et latin en font un corrompu et l'appellent *almury* Mais, sans m'arrêter à ces différents noms, je parlerai de ses propriétés. La saumure a une vertu abstersive et nettoie; elle est bonne pour la colique, si on la donne dans un lavement ou clistère. Galien dit avoir guéri les duretés que des paysans avaient aux genoux en y appliquant dessus un vieux fromage pourri et détrempé avec de la saumure d'un jambon.

Du nid des hirondelles.

Il n'y a personne qui ne sache que la poudre du nid des hirondelles est un remède inestimable contre les inflammations, si on la mêle avec du miel et qu'on en frotte l'endroit offensé au dehors et au dedans s'il se peut.

Si on fait cuire un nid d'hirondelles avec du vin blanc, par une vertu particulière, si on s'en frotte, il guérit en peu de temps les maux de gosier; le croira qui voudra, pour moi je préférerai ce remède pour me délivrer d'un si cruel mal, à tous les sirops, les huiles, et tous les remèdes de la médecine d'orient et d'occident.

Des propriétés de la suie.

Les anciens n'ont point parlé de la suie commune, qui se forme dans les cheminées; mais ils ont traité amplement de celles d'encens,

de myrrhe, de térébenthine, de storax, de bois de cèdre; il ne faut pourtant pas rejeter la nôtre, quoique nos prédécesseurs n'aient pas connu ses vertus; Dieu n'a pas tout découvert à nos pères; la suie de nos cheminées la plus fine, mêlée avec du fort vinaigre, guérit les engelures, mais il faut frotter auparavant l'endroit jusqu'à ce qu'il devienne rouge; ce même remède est aussi bon pour toutes les humeurs et démangeaisons de cuirs qui restent après les maladies, si on la fait de la manière qu'on va dire: En faisant brûler du beurre dans une lampe. On doit la conserver avec soin; car c'est un trésor de médecine pour arrêter, dessécher les eaux qui découlent des yeux, pour fermer les fistules lacrymales et guérir les autres maux d'yeux. Les anciens faisaient une suie avec de la poix, qui selon Scribonius, mise chaude dans l'oreille avec un peu d'huile rosat, appaise sur le champ la douleur de l'inflammation, s'il y en a.

Du tronc des choux.

Je serais trop long si je voulais raconter en détail tout ce que des savants hommes ont dit des grandes propriétés des choux. Je renvoie le lecteur à ces docteurs, pour ne parler que de ce qui paraît le plus utile dans le choux qui est le tronc, lequel étant brûlé avec sa racine, et mêlé avec du oing de porc, le plus vieux que l'on pourra trouver, guérit toutes sortes de douleurs de côté. Je sais bien que les Galenistes et les Néotériens, n'approuveront pas mon remède, parce que les uns ne le trouvent pas dans leurs formules, et que les

autres ne sont rien moins que ce qu'ils croient être, c'est-à-dire fidèles sectateurs de Galien; mais je ne me soucie guères des uns ni des autres.

Des araignées et de leurs toiles.

L'araignée suivant les médecins, peut beaucoup nuire et servir aux hommes: mais je ne traiterai que de ses propriétés bonnes et utiles. Premièrement, l'araignée pilée et mise dans un linge sur le front et les tempes, guérit la fièvre tierce; la toile d'araignée appliquée dans l'endroit d'où le sang sort, l'arrête. De plus, elle empêche que les plaies ou les ulcères ne s'enflamment.

De la cervelle de certaines bêtes.

La cervelle de lièvre est fort bonne, comme l'expérience l'a fait voir, pour faire sortir les dents aux enfants, quand on en frotte les gencives, une personne qui prend facilement peur, n'a qu'à en manger souvent, et il n'est rien de plus sûr qu'il sera délivré de ses frayeurs et imaginaires. J'ai, après Pline, guéri plus de trente personnes, tant garçons que filles de la perte d'urine involontaire, leur faisant boire en se couchant de la susdite cervelle détrempée dans du vin clairet.

De la cervelle de chat.

La cervelle de chat ou de chatte, si on en frotte le dehors du gosier, en guérit en moins de deux jours, les inflammations qui s'y font après des fièvres violentes et continues.

Des coquilles d'huitre.

Telles coquilles réduites en poudre, crues ou brûlées, mêlée avec un peu de beurre frais ont une puissance merveilleuse pour dessécher les hémorroïdes qui fluent depuis longtemps. Si on les met sur des ulcères invétérés et purulents, elles les dessèchent et nettoient admirablement.

Du poil.

Je ne trouve que deux sortes de poils, dont la médecine se sert avec succès, qui sont celui de l'homme et du lièvre. Le poil de l'homme réduit en poudre, et bu pendant sept ou huit matins avec du vin blanc, guérit la jaunisse. Le poil de lièvre brûlé, et appliqué sur une plaie, en arrête sur le champ le sang. De plus si on en fait boire à un hydropique ou à un graveleux avec du vin blanc, il le guérit.

Du verre.

A l'usage de l'homme, le verre est fort utile, et il ne sert pas moins dans la médecine. On trouve dans plusieurs livres de médecins, que le verre sept fois mis au feu, et sept fois éteint dans de l'eau de saxifrage, et pilé en poudre impalpable, si on le fait boire à un graveleux, rompt la pierre en quel endroit du corps qu'elle soit. Il y en a quelques-uns qui se vantent d'avoir guéri plusieurs hydropiques, par le moyen de la susdite poudre, bue avec de l'hydromel.

Secrets éprouvés pour manier plusieurs métaux.

Pour nettoyer le fer, les armes, et ce que l'on voudra.

Prenez du plomb limé bien menu, mettez-le dans un pot avec de l'huile d'olive, bien couvert ; laissez-le ainsi pendant neuf jours ; ensuite frottez avec de cette huile le fer, l'acier, les armes, ou ce que vous voudrez, elles ne s'enrouilleront point. La graisse des pieds de bœufs bien bouillis est aussi fort bonne pour faire la même chose.

Pour durcir le fer.

Pour endurcir le fer, prenez de la *verveine*, broyez la avec sa racine, et conservez-en le jus dans ce qu'il vous plaira ; et quand vous voudrez endurcir du fer, mêlez avec ce jus autant d'urine, et le sang d'un petit ver, qu'on nomme en latin *spondilis* ; ensuite vous ferez médiocrement chauffer le fer, et vous l'amortirez dans cette mixtion, et le laisserez refroidir de soi-même, jusqu'à ce que vous voyiez dessus des marques jaunâtres, alors vous le remettrez dans cette eau, s'il devient bleu, c'est signe qu'il n'est pas encore assez dur.

Pour rendre dur des couteaux, des fermoirs, etc.

Faites refroidir vos couteaux, ou ce que vous souhaiterez dans de la moëlle de cheval.

Pour endurcir une lime, etc.

Prenez des vieux souliers, faites-les brûler, réduisez-les en poudre, et y ajoutez autant de sel, ensuite mettez dans une boîte de fer vos limes, et mettez dessus et dessous l'épaisseur d'un écu de cette poudre, jetez cette boîte dans le feu jusqu'à ce qu'elle devienne rouge, laissez-la tomber dans de l'eau froide, il est sûr que vos limes seront bonnes et dures: on les peut encore frotter avec de l'huile de lin, ou du sang de bouc.

Pour endurcir quelqu'autre matière.

Qu'on prenne du jus de quinte-feuille, et de celui d'aluines, qu'on le mette dans un verre, ensuite on prendra des vers que l'on pilera, et après les avoir pressés dans un linge, on en frottera la matière bien chaude, que l'on laissera amortir dans ce jus.

Pour rendre l'acier dur et bien tranchant.

On fera bien chauffer son acier, ensuite on le laissera refroidir dans de l'urine d'homme mêlée avec de l'eau claire que l'on aura fait tiédir, ou bien on l'endurcira dans de bonne moutarde, composée avec du vinaigre fort, mais il faut que l'acier soit propre, et bien poli.

Pour l'empêcher de se fendre quand on veut l'endurcir.

Prenez du suif, faites-le fondre, versez-le dans de l'eau froide, jusqu'à ce qu'il devienne

épais, et nage sur l'eau de l'épaisseur d'un doigt, ensuite prenez votre acier bien chaud, trempez-le premièrement dans ce suif, et après dans l'eau, n'appréhendez pas que jamais il se fende; c'est ainsi que l'on trempe les cottes de maille.

Pour amollir le fer ou l'acier.

Si on veut rendre le fer ou l'acier, comme le cuivre, qu'on prenne de la chaux vive, avec autant d'alun bien pilé dans un mortier, qu'on les mêle bien ensemble, ensuite qu'on les mette de l'épaisseur d'un doigt sur un linge, sur lequel on mettra ce qu'on voudra amollir; on le jetera ainsi dans un petit feu l'espace d'une heure, jusqu'à ce qu'il devienne froid de soi-même, il n'est rien de plus assuré que le fer ou l'acier deviendra comme du cuivre.

Pour amollir le cristal.

Prenez du plomb brûlé et du cristal, autant de l'un que de l'autre, cassez-le sur une pierre, ensuite mettez le tout dans un creuset pour le faire fondre; vous en ferez ce que vous voudrez par ce moyen. Ou bien prenez de la chaux vive et des cendres clavelées également, faites-en une lessive que vous ferez couler neuf à dix jours, ensuite laissez-y tremper votre acier ou votre cristal, pendant vingt-quatre heures, et vous le trouverez comme vous souhaiterez.

Pour amollir le fer.

Prenez l'eau qui nage au-dessus du sang d'un homme qu'on aura saigné, après faites rougir votre fer dans le feu, et avec une plume d'oie trempée dans ladite eau, vous le frotterez tant qu'elle durera; c'est un secret infaillible pour amollir le fer.

Pour amollir le fer ou l'acier, pour le courber ou le faire dresser à sa fantaisie.

Qu'on prenne des fleurs de *camomille*, avec autant d'herbe *robert* et de *verveine*, et qu'on les mette dans un pot bien bouché avec de l'eau chaude, ensuite faites le tout bouillir, et faites amortir votre fer dans cette composition.

Pour souder toutes choses, même du fer froid.

On prendra une once de sel ammoniac, une once de sel commun, autant de tartre calciné, trois onces d'antimoine, après avoir bien pilé le tout ensemble, on le passera dans un tamis; on le mettra dans un linge, environné tout autour d'argile bien préparé, de l'épaisseur d'un doigt; on le laissera devenir sec, après cela on le mettra sur des tets de pot sur un petit feu, que l'on augmentera, jusqu'à ce que le tout soit devenu rouge et se fonde ensemble; puis après l'avoir laissé refroidir, on le réduira en poudre, et quand l'on voudra souder, on joindra sur du papier uni, sur une table, les deux pièces le plus près qu'il se pourra l'une de l'autre et on

parsemera entre deux de ladite poudre, et un peu au-dessus ; ensuite on fera bouillir dans du vin du borax, jusqu'à ce qu'il soit consumé, et on en frottera avec une plume ladite poudre, qui bouillira, aussitôt, et quand elle cessera de bouillir, c'est signe que la consolidation est faite ; s'il y reste quelque excroissance, on l'ôtera en frottant, parce qu'on ne la peut limer.

Pour souder le fer,

Limez bien juste les jointures des fers, mettez-les après dans le feu, comme ci-devant, et jetez dessus du verre de Venise pulvérisé, il se soudra incontinent.

Poudre pour rendre tout métal liquide.

Prenez un quart d'antimoine, du sain de verre, du sel également, réduisez le tout en poudre, prenez trois parties de cette poudre avec une du métal, et mettez le tout fondre ensemble.

Pour graver sur toutes sortes de métaux.

Prenez une partie de charbon de tillot, deux parties de vitriol ; autant de sel ammoniac, puis détrempez le tout ensemble dans du vinaigre, jusqu'à ce qu'il soit comme de la pâte molle, et quand vous voudrez graver en fer, ou autre chose, vous en ferez le dessin avec du vermillon mêlé avec de l'huile de lin, que vous laisserez sécher. Ensuite vous y mettrez dessus de cette susdite composition l'épaisseur d'un doigt, tant chaude que l'on pourra, et

quand le tout sera sec, vous l'ôterez, et vous le laverez bien la gravure, qui sera comme vous le souhaitez: Ou bien on prendra deux parties de verd d'Espagne, une partie de sel commun, que l'on broiera dans un mortier, et y ajoutant du vinaigre fort, on fera comme ci-dessus: ou bien qu'on prenne du vitriol, de l'alun, du sel, du vinaigre, du charbon de tillot, et qu'on fasse comme ci-devant.

Pour graver avec de l'eau.

Prenez du verd d'Espagne, de l'argent vif, du sublimé, du vitriol, de l'alun à proportion, pilez bien le tout ensemble, et le mettez dans un verre, le laissant ainsi un demi-jour, et le remuant souvent, ensuite faites votre dessin comme vous voudrez avec de l'ocre, ou huile de lin mêlée, ou bien du vermillon avec de l'huile de lin, et frottez votre gravure avec cette eau, que vous y laisserez pendant un jour ou davantage, si vous voulez qu'elle soit plus profonde.

Un autre plus fort.

Prenez du verd d'Espagne, un quart d'once, de l'alun, du sel ammoniac, du tartre, du vitriol, du sel commun, de chacun un quart-d'once, mêlez et détrempez le tout ensemble avec du vinaigre fort, et le laissez ainsi l'espace d'une heure, et quand vous voudrez graver, dessinez avec de l'ocre et de l'huile de graine de lin, broyés et mêlés ensemble, laissez-le bien sécher, après cela faites chauffer sur le feu dans une poêle plom-

bée, votre eau susdite, prenez ensuite votre acier, que vous tiendrez sur la poële en versant dessus de cette eau chaude avec une cuillère ; faites cela pendant un quart d'heure : il faut pourtant prendre garde que l'eau ne soit pas trop chaude, de peur que l'huile mêlée avec le vernis ne s'écarte ; après frottez votre acier avec de la cendre ou chaux vive, vous verrez que ce que vous aurez dessiné sera élevé en entier, et le reste enfoncé.

Pour dorer et faire de couleur d'argent toutes sortes de métaux.

Prenez une partie d'ocre, la deuxième partie de mine, la quatrième partie de bol d'Arménie, autant d'eau-de-vie, broyez le tout ensemble avec de l'huile de graine de lin, et mêlez-y quatre ou cinq gouttes de vernis. Si la couleur est trop épaisse, ajoutez-y un peu de ladite huile, puis coulez le tout dans un linge, et quand il sera comme du miel, frottez-en ce que vous voudrez, et le laissez sécher, ensuite mettez l'or ou l'argent dessus, et vous verrez la vérité du secret.

Pour jaunir l'étain ou le cuivre.

Qu'on prenne du vernis sec, de l'ambre, et de l'alun ; de ces deux, autant de l'un comme de l'autre, puis on y ajoute du vernis et de l'huile de graine de lin, que l'on mettra bouillir tout ensemble sur un feu de charbon dans un pot bien plombé ; il faut auparavant bien mêler le tout l'un avec l'autre, ensuite on en fera l'épreuve sur un couteau, s'il est

trop épais, on y mettra de l'huile, s'il ne l'est pas assez, ou y mettra de l'alun.

Pour dorer de l'étain.

Prenez de l'huile de lin, bien purifiée sur le feu, puis y mettez de l'ambre et de l'aloës, autant de l'un que de l'autre, et les ayant bien détrempés vous mêlerez tellement avec de l'huile sur le feu, qu'il devienne épais; après l'avoir ôté, vous le mettrez sous terre pendant trois jours; ensuite l'étain que vous aurez frotté avec cette mixtion, prendra la couleur de l'or que vous mettrez dessus.

Pour donner la couleur de l'argent au cuivre.

Qu'on prenne du tartre de vin, de l'alun, du sel, broyez bien le tout ensemble sur une pierre, ensuite y ajoutant une feuille d'argent ou deux avec les choses susdites, qu'on mette le tout dans un pot bien plombé, dans lequel on mettra l'eau que l'on trouvera; que l'on y jette le cuivre, et qu'on le frotte, on verra quand il aura suffisamment pris la couleur de l'argent.

Pour dorer le fer ou l'acier.

Prenez une partie de tartre de vin, la moitié de sel ammoniac, autant de verd d'Espagne et un peu de sel, faites bouillir le tout dans du vin blanc, ensuite frottez-en votre fer ou votre acier; après l'avoir bien poli, laissez-le sécher, et le dorez avec de l'or moulu, immanquablement il deviendra jaune.

Pour faire une eau à dorer le fer ou l'acier,

Prenez une once de cendre gravelée, une once de vin blanc, une once d'alun, demi-once de sel gemme, de l'alun, la pesanteur de deux gros, autant de verd d'Espagne, la même quantité de couperose, du sel gros, une pinte d'eau courante; faites bouillir le tout jusqu'à la moitié, après mettez-le dans un pot neuf, et le couvrez de sept ou huit feuilles de gros papier, et une tuile dessus, afin qu'il ne prenne point d'air. Quand vous voudrez dorer quelque chose, vous pourrez vous servir de cette eau avec succès.

CHAPITRE XVIII.

Traité de physiognomonie, où l'on connaît le naturel et les inclinations des personnes, par la diversité des parties du corps, etc. (1).

Tout ce qu'on dit dans ce traité relativement aux hommes s'applique également aux femmes.

Comme on a parlé ci-devant de plusieurs parties du corps, tant de l'homme que de la femme en général, il est à présent nécessaire, et même fort à propos de traiter de chacune en particulier : on ne doute point que les curieux ne reçoivent avec plaisir ce petit traité de physiognomonie, qui est une science ingénieuse et naturelle pour connaître les inclinations des hommes, ou les propriétés des animaux. Et parce qu'il y a des membres simples, comme la langue et le cœur, et d'autres qui sont composés, comme l'œil, le nez, etc. On donne aussi deux manières de les connaître;

(1) Depuis que la première impression de ce traité a été publiée, la *science physiognomonique* a fait de très-grands progrès. Souvent il y aurait danger à appliquer à une personne, sans un examen sérieux, les défauts reprochés ici, à tel ou tel signe qu'on croirait remarquer en elle.

Nous engageons le lecteur à se procurer l'un des ouvrages nouveaux qui renferment des notions sur la physiognomonie.

premièrement, par les signes et les marques que l'on voit, et en second lieu dans les songes que les anciens nous ont expliqués. C'est pour cela que l'on trouve beaucoup de différence entre l'homme et la femme, en ce qui regarde la physionomie; et ce que l'on dira dans la suite doit s'entendre proprement du premier, et improprement de la femme. La raison est, parce que l'homme est d'un tempérament et d'un naturel plus robuste. Et enfin, lorsque l'on en parlera dans les chapitres suivants, on observera ce que l'on vient de dire.

C'est pourquoi un parfait physionomiste doit, avant que de dire son sentiment, examiner soigneusement; et prendre garde surtout à la différence du sexe; car quoique, par exemple l'homme et la femme se ressemblent de visage en apparence; cependant si on les regarde de près, on verra qu'ils sont fort différents; on peut avancer la même chose de toutes les autres parties du corps; ainsi on ne peut donc pas juger de la même manière de l'un et de l'autre, parce que la femme est d'une complexion de beaucoup plus faible, quoique cette complexion semble être commune à tous les deux.

Pour donner quelque ordre et quelque grâce à ce livre et le rendre plus facile au lecteur, on y traitera en particulier de chaque partie du corps humain, et on commencera par la tête, et après avoir parlé généralement de tous les membres, depuis la tête jusqu'aux pieds, on finira cet ouvrage.

Des cheveux.

L'homme qui a les cheveux plats, longs, de couleur blanche ou blonde, fins et doux à manier, est naturellement timide, peu fort, pacifique dans les compagnies et toujours bien venu et agréable partout où il se trouve. Celui qui les a gros, rudes et courts, est fort, intrépide, hardi, inquiet, superbe, le plus souvent fourbe et menteur, curieux des belles choses, plus simple que sage, quoique le bonheur l'accompagne toujours. Les cheveux crépus marquent un homme de dure conception, ou d'une grande simplicité, et qui a souvent les deux ensemble. Ceux qui ont beaucoup de cheveux sur le front, simples, glorieux, sujets à la luxure, se fient facilement aux autres, croient tout ce qu'on leur dit; ils ont peu d'esprit, et sont grossiers dans leurs discours et toujours de mauvaise humeur.

Les cheveux rudes, frisés et ressemblants à une perruque, rendent l'homme très-simple, hardi, superbe, de dure conception, facile à se mettre en colère, menteur, luxurieux, méchant et enclin à faire du mal. Celui qui a des cheveux qui frisent et qui s'élèvent tant soit peu sur le front, ensorte qu'il soit large et fort haut, est simple, ni bon ni méchant, mais fort propre pour la musique. Ceux qui ont les cheveux épais par toute la tête, sont luxurieux, de facile digestion, superbes, faciles à croire, négligents, de peu de mémoire, curieux et malheureux. Les cheveux roux marquent un homme envieux, malin, trompeur, superbe et médisant.

Les cheveux fort blonds marquent un hom-

me propre à tout, aimant l'honneur et la vaine gloire. Les cheveux noirs rendent l'homme capable de venir à bout de ses entreprises, plus porté à faire du bien que du mal, prêt à rendre service, laborieux, secret et heureux.

Les cheveux blanchâtres, ou de couleur verte dit d'azur, dénotent un homme, parfait, craintif, honteux, faible, grand de jugement, d'une médiocre capacité. L'homme qui a médiocrement des cheveux et d'une couleur commune, est agréable, plus enclin au bien qu'au mal, aimant le repos, et à être propre, et de bonnes mœurs. Ceux qui pendant leur jeunesse ont les cheveux blancs, sont changeants, sujets à la luxure; superbes, inconstants et grands parleurs.

Du front.

Le front beaucoup élevé en rond, marque un homme libéral à l'égard de ses amis et ses parents, joyeux, de bon jugement, traitable et bien reçu de tout le monde.

Celui qui a beaucoup de peau et d'os au front, est chicaneur, superbe, trompeur, plus simple que sage.

Celui dont le front est fort petit de tous côtés, a beaucoup de jugement, est hardi, propre à faire du mal, courageux, curieux des belles choses, et aime l'honneur.

Le front pointu proche des tempes, comme si les os étaient en dehors, marque un homme orgueilleux, changeant, faible en toutes choses, simple et de peu de jugement.

L'homme qui a le front charneux vis-a-vis les tempes et qui a de grosses joues, est courageux, superbe, colère, et de dure concep-

tion. Celui qui a le front ridé, en ovale, et partagé, comme s'il en avait deux, est bon, hardi, a un grand esprit; mais la fortune lui est toujours contraire.

Le front large et grand de tous côtés, un peu rond, nu et sans poil, marque un homme courageux et d'un bon jugement, hardi, fort sujet à se fâcher, de peu de conscience, et par conséquent menteur.

Celui qui a le front long et élevé en rond, et dont le visage vient en aiguisant proche le menton, est simple, bon, de petite complexion, assez juste, et de bonne conscience.

Des paupières.

Les paupières qui ressemblent à un arc, et qui s'élèvent en haut en clignant, marquent un homme superbe, violent, orgueilleux, merveilleux, hardi, menaçant, curieux des belles choses et adroit à tout.

Ceux dont les paupières penchent en bas quand ils parlent ou qu'il regardent quelqu'un sont méchants, fourbes, menteurs, traîtres, avares, paresseux, secrets et parlent peu.

Celui qui a peu de poil aux paupières, est simple, superbe, faible et crédule.

Les paupières nullement pliées en bas, marquent un homme ignorant, paresseux, soupçonneux, avare, envieux, sujet à tromper, et facile à séduire.

Ceux qui ont les paupières courtes, de couleur blanche ou plombée, sont propres à tout, timides et trop faciles à croire ce qu'on leur dit. Au contraire, ceux qui les ont grandes et larges, leur sont opposés.

Des yeux.

Les grands yeux, c'est-à- dire les gros, signifient ordinairement un homme parresseux, hardi, envieux, qui a honte, et ne garde pas le secret, propre à tout, point avare, superbe, un peu menteur, facile à se fâcher, de méchante mémoire, et d'un esprit grossier, d'un petit jugement, et beaucoup moins sage qu'il ne pense.

Ceux qui ont les yeux enfoncés dans la tête, et dont la vue est étendue et longue, sont soupçonneux, méchants, emportés, de méchantes mœurs, ont beaucoup de mémoire, sont hardis, cruels, menaçants, vicieux, sujets à la luxure, envieux et trompeurs.

Les yeux qui sortent un peu hors de la tête, marquent un homme fou, sans honte, un peu prodigue, serviable, d'un esprit et d'un jugement grossier, inconstant.

L'homme qui regarde fixement, et dont les paupières sont ouvertes, est méchant, trompeur, faussaire, menteur, envieux, épargnant, secret, impie et sans conscience.

Les yeux petits et également ronds, montrent qu'un homme est honteux, faible, simple, facile à croire ce qu'on lui dit, d'un esprit grossier, d'un jugement lent, libéral.

Ceux qui regardent de côté, sont trompeurs, chicaneurs, avares, envieux, menteurs, sujets à la colère, et fort enclins à faire du mal.

L'homme qui a la vue variante, et point fixe, est ordinairement menteur, orgueil-

leux, simple, luxurieux, séducteur, facile à croire ce qu'un autre lui dit, envieux, violent, curieux des belles choses, et capable de faire du bien ou du mal indifféremment.

Ceux qui souvent clignent les yeux et remuent presque toujours les paupières, sont luxurieux, changeants, traîtres, infidèles, présomptueux, et qui n'ajoutent foi à ce qu'on leur dit qu'avec peine.

Les yeux dont le blanc est marqué de tâches de couleur citron, signifient un homme ordinairement menteur, vain, trompeur, luxurieux, sans parole à l'égard d'une personne, assez secret, attaché à son sentiment, et d'une violence démesurée.

Les yeux qui se meuvent beaucoup, dont la vue est lente quoique fine en penchant les yeux, marquent un homme fort, méchant, superbe en plusieurs occasions, paresseux, menteur, infidèle, envieux, querelleur.

Ceux qui ont les yeux rouges, baignés de larmes et teints de sang, sont sujets à la colère, superbes, dédaigneux, cruels, sans honte, infidèles, menteurs, orgueilleux, simples et de peu de capacité.

Les yeux gros et semblables à ceux d'un bœuf, marquent un homme simple, d'un jugement lent, de méchante mémoire, et d'un tempérament grossier, qui s'accoutume à toutes sortes de nourriture.

Les yeux ni trop gros ni trop petits, tirant sur le noir, marquent un homme qui aime la paix, honnête, consciencieux, d'un grand esprit, d'un jugement solide, et toujours prêt à rendre service aux autres.

Des sourcils.

Les sourcils épais marquent un homme épargnant, secret, sage, fort curieux des belles choses.

Celui qui a les sourcils longs, a un esprit subtil; il est fort hardi, heureux et ami sincère et véritable.

Du nez.

Le nez long et un peu délié, marque un homme courageux, curieux dans ce qu'il fait, sujet à la colère, superbe, changeant en peu de temps, faible de corps et d'esprit, et facile à croire ce qu'on lui dit.

Le nez long, étendu et un peu gros en bas, signifie un homme prudent, secret, serviable, passablement fidèle, honnête dans ses actions et incapable de supplanter et de donner du dessous à un ami.

Celui qui a le nez camus est violent, superbe, menteur, luxurieux, faible, changeant, croit ce qu'on lui dit, et se tourne du côté que l'on veut.

Celui qui a le nez large dans le milieu, qui est courbé en haut, est ordinairement menteur, superbe, adonné à la luxure, grand parleur, et a toujours la fortune contraire.

Le nez gros et long marque un homme curieux des belles choses, simple dans le bien et assez prudent dans le mal, favorisé de la fortune, passionné dans ce qu'il souhaite, secret et moins savant qu'il ne pense l'être.

Le nez pointu, ni trop long, ni trop gros,

ou gros et délié, signifie un homme prompt à se mettre en colère, fort adonné à son sentiment, querelleur, de faible complexion, menaçant, et qui a beaucoup de mémoire.

Ceux qui ont l'extrémité du nez fort rond avec de petites narines, sont superbes, d'un tempérament robuste, facile à croire, orgueilleux, libéraux et fidèles.

Ceux qui ont le nez extrêmement long, et plus délié dans les coins, que gros, et assez rond, sont hardis à parler en public, honnêtes dans leurs actions; prompts à dire des injures, trompeurs, envieux, avares, secrets, souhaitant le bien des autres, et mal intentionnés en plusieurs occasions sans le faire paraître.

Le nez relevé en haut et long, ayant les coins assez gros, marque un homme hardi, superbe, avare, envieux, convoiteux, luxurieux, menteur, rusé, orgueilleux, glorieux, malheureux, querelleur.

Le nez qui est beaucoup élevé dans le milieu, montre qu'un homme est ordinairement menteur, vain, inconstant, luxurieux, facile à croire, importun, d'un esprit excellent, et d'un tempérament grossier, méchant et plus simple que sage.

L'homme qui a le nez plus rouge que les autres ne l'ont ordinairement, est avare, impie, luxurieux, d'un esprit lourd, d'un tempérament grossier, et d'une petite capacité.

Celui qui a le nez passablement gros et un peu plus sur les coins, aime la paix et le travail, est fidèle, secret et de bon jugement.

Ceux qui ont du poil dans les extrémités du

nez, et qui l'ont assez gros, et un peu dans l'endroit où il se joint avec le front, sont bien tempérés en toutes choses, et changent facilement.

Le nez qui est gros partout, et qui a des narines larges, marque un homme d'un esprit grossier, plus simple que sage, menteur, fourbe, trompeur, querelleur, envieux, vain et glorieux.

Des narines.

Les narines serrées et minces sont une marque qu'un homme a les intestins fort petits; qu'il est prudent, dédaigneux, menteur, fidèle, vain, glorieux et curieux des belles choses.

Les narines grandes et larges marquent un homme bien partagé de la nature, luxurieux, traître, vain, menteur, envieux, curieux, d'un esprit grossier, avare et un peu timide.

Les narines bouchées dénotent qu'un homme est menteur, vain, superbe, aimant la guerre, et d'une fortune ingrate.

De la bouche.

La bouche grande et large, lorsqu'on la ferme ou qu'on l'ouvre, marque qu'un homme est menteur, sans honte, qu'il se plaît à faire la guerre, grand parleur, porte-gazette et nouvelliste, mange beaucoup; il a l'esprit grossier, et il est avare.

La bouche petite d'ouverture et d'entrée est signe qu'un homme est pacifique, timide,

fidèle, secret, libéral, honteux, savant, et ne mange pas beaucoup.

Ceux qui ont mauvaise haleine, et le souffle puant, ont le foie offensé, sont ordinairement menteurs, vains, lascifs, trompeurs, d'une petite capacité, fins pour surprendre, envieux, curieux, assez libéraux à leurs amis; ils aiment à dire et apprendre des nouvelles, crédules, et plus simples que sages.

Celui qui a le souffle doux et de bonne odeur, marque un homme propre à prendre et à donner, prudent, secret, bien fait, beau, crédule, et qui change facilement d'un côté et d'autre.

Des lèvres.

Les lèvres qui sont fort grosses et remplies en dehors, marquent qu'un homme est plus simple que sage, d'un tempérament propre à tout.

Les lèvres minces et qui sortent en dehors montrent qu'un homme est discret, secret en toutes choses, prudent, sujet à la colère, et a beaucoup d'esprit.

Celui qui a les lèvres d'une belle couleur, plus déliées que grosses, est bien tempéré en tout, facile à changer, et à se tourner plutôt du côté de la vertu que du vice.

Ceux qui ont les lèvres inégales, et dont l'une est plus grande que l'autre, ont plus de simplicité que de sagesse, sont d'un esprit grossier, d'un jugement lent, et éprouvent tantôt la bonne et tantôt la mauvaise fortune.

Des dents

Les dents qui sont petites, faibles, en petit nombre, courtes, marquent qu'un homme a de l'esprit, est d'une capacité délicate, honnête, juste, fidèle, secret, timide, d'une vie courte et propre au bien comme au mal.

Les dents qui ne sont pas égales en quantité, à cause de la disposition des gencives, comme quand les unes sont serrées, les autres écartées, rares ou épaisses, montrent qu'un homme est prudent, a de l'esprit, est hardi, dédaigneux, envieux, et facile à se laisser tourner du côté que l'on veut.

Ceux qui ont les dents fort longues et aiguës un peu écartées et fortes, sont envieux, gourmands, effrontés et sans honte, menteurs, faussaires, infidèles et soupçonneux.

Ceux qui les ont de couleur de citron, soit qu'elles soient courtes ou longues, ont plus de folie que de sagesse, sont d'un tempérament grossier, crédules, d'un esprit bouillant ordinairement fourbes, menteurs, envieux du bien d'autrui et soupçonneux.

Les dents grosses et larges, soit qu'elles sortent dehors, soit qu'elles soient écartées ou épaisses, montrent qu'un homme est superbe, lascif, d'un tempérament fort, crédule, simple, faussaire, menteur, et d'une petite capacité.

Les dents épaisses et fortes dénotent un homme de longue vie, curieux des belles choses, d'une conception dure, d'un esprit grossier, courageux, beaucoup adonné au vin et opiniâtre dans son sentiment, qui aime à dire et à apprendre des nouvelles et est crédule.

Les dents qui sont faibles, petites, en petit nombre et minces, font connaître qu'un homme est faible, d'une vue courte, prudent, de bonne conception, facile à croire ce qu'on lui dit, ordinairement honteux, traitable, honnête, doux, et qui aime la justice et la droiture.

Celui qui en a un grand nombre et bien serrées, vivra longtemps, est sujet à la luxure, grand mangeur, hardi, fort, discret, et suit son sentiment.

De la langue.

La langue qui est prompte et trop agitée en parlant, marque qu'un homme est plus simple que sage, d'un esprit grossier, d'un jugement pervers, fort crédule, et capable du bien comme du mal.

Celui qui bégaye lorsqu'il parle est fort simple, superbe, changeant, sujet à la colère, et dont la colère ne dure pas, serviable, et d'une complexion faible.

Celui qui a la langue grosse et rude, est prudent, malin, passablement serviable, vain, dédaigneux, secret, traître, porteur de nouvelles, timide et impie.

L'homme qui a la langue déliée est prudent, ingénieux, ordinairement timide, facile à croire tout ce qu'on lui dit, et se tourne du côté que l'on veut.

De la voix.

La voix grasse et forte dans le son, marque qu'un homme est robuste, hardi, superbe, luxurieux, ivrogne, propre à la guerre, a donné à la colère, grand crieur et envieux.

La voix douce et faible à cause d'une courte haleine, marque un homme faible, timide, d'un bon jugement, prudent, et qui mange peu.

Celui qui a la voix claire et sonnante, est passablement ménager, sincère, prudent, menteur, ingénieux, glorieux et crédule.

Celui qui a une voix qui se soutient en chantant, est assez fort, et a suffisamment de l'esprit et du jugement, est avare et désire le bien d'autrui.

La voix tremblante marque un homme envieux, soupçonneux, paresseux, glorieux, faible et timide.

La voix haute dans le son ou dans la parole, est signe qu'un homme est fort, robuste, hardi, injurieux, et attaché à son sentiment.

Celui qui a la voix rude, soit en chantant, soit en parlant, a l'esprit, le jugement et le tempérament grossier.

La voix qui est trop haute ou trop basse, marque un homme plus simple que sage, point délicat, ni difficile à nourrir, changeant, fort timide, menteur et facile à croire.

L'homme qui a la voix douce, pleine et agréable à l'oreille, est pacifique, secret, craintif, épargnant, sujet à se fâcher, et attaché à son opinion.

Celui qui a la voix en haussant, est prompt à se mettre en colère, hardi et ferme.

Celui qui a la voix douce lorsqu'il appelle quelqu'un, est faible, doux, honnête, avare et prudent.

Celui qui a la voix haute et aiguë en appelant un autre, est faible, facile à se mettre en colère, hardi, prudent, méchant, assez orgueilleux et superbe.

La voix cassée, haute et aisée, est une marque qu'un homme est timide, superbe, violent, luxurieux, et qu'il croit facilement ce qu'on lui dit.

Du rire.

Les fous rient beaucoup, parce qu'ils ont la rate fort grande et fort grosse, au contraire des autres.

Celui qui rit facilement est simple, vain, superbe, changeant, crédule, d'un jugement et d'un tempérament grossier, serviable et peu secret.

Celui qui rit rarement et peu, est constant, avare, prudent, d'un jugement subtil, secret, fidèle et qui aime le travail.

La bouche qui est contrainte en riant, marque un homme sage, fort attaché à son sentiment, ingénieux, patient, avare, habile ouvrier de sa profession, facile à se mettre en colère et capable de faire pièce à un autre.

Au contraire la bouche qui rit avec facilité et sans contrainte, ou bien en toussant, marque un homme variable, envieux, crédule, et qui se tourne de tout côté.

Celui qui tourne la bouche en riant, ou qui fait des grimaces, est arrogant, avare, prompt et sujet à se mettre en colère, menteur, et ordinairement peureux.

Du menton.

Le menton large et charneux marque un homme pacifique, d'une capacité médiocre, d'un esprit grossier, de conscience, secret, inconstant ou facile à changer.

Le menton aigu et assez plein de chair, marque un homme de bon jugement, de grand cœur et d'un tempérament assez bien modéré.

Celui qui paraît avoir deux mentons séparés par une raie, est pacifique, d'un esprit grossier, vain, fort crédule, raisonnablement serviable à tout le monde, fort dissimulé et caché dans ses actions.

L'homme qui a le menton aigu et charneux, aime la guerre, est hardi, facile à se fâcher, dédaigneux, timide, faible et assez serviable.

Le menton courbé, gros vers la jointure des mâchoires, charneux et comme aigu, marque un homme fort méchant, simple, hardi, superbe, menaçant, envieux, épargnant, trompeur, prompt et facile à se mettre en colère, et fort dissimulé.

De la barbe.

La barbe ne vient aux hommes qu'après l'âge de quatorze ans, et leur croît après ce temps-là peu à peu. Il faut savoir que ces poils se forment du superflu des aliments que l'on prend, et dont les vapeurs s'élèvent jusqu'aux mâchoires, à peu près de la même manière que la fumée sort par les cheminées; lesquelles ne pouvant point trouver d'endroit par où ils puissent monter et pénétrer plus avant, ils sortent comme des poils qu'on nomme ordinairement la barbe.

Mais il est vrai qu'il arrive quelquefois que de ces humeurs subtiles et naturellement chaudes, il croît au visage d'une femme, et le plus souvent autour de la bouche (parce que la chaleur est plus grande en cet endroit là)

des poils auxquels on donne le nom de barbe. Celle qui n'en a point au visage, et surtout proche de la bouche, si on en croit les physionomistes, est d'une bonne complexion, est timide, prend peur, honteuse, chaste, faible, douce et complaisante; au contraire la velue a toutes les qualités ou les vices opposés.

Les enfants n'ont point de barbe, parce que leur nature n'est pas encore assez forte et que les pores de leurs mâchoires ne sont pas ouverts.

Une barbe bien rangée et fournie de poil, marque un homme de bon naturel, d'une condition et d'un tempérament raisonnable, qui s'accommode à tout, suivant le temps et les occasions.

Celui qui a une barbe mal disposée, fort claire, a plus les inclinations et le naturel d'une femme que d'un homme.

Du visage.

Le visage qui sue à la moindre agitation, marque un homme d'un tempérament chaud, vain, luxurieux, grand mangeur, peu délicat, et d'un esprit grossier.

Le visage charnu marque une personne timide, passablement joyeuse, libérale, discrète, luxurieuse, de méchante mémoire, facile à croire ce qu'elle entend, de bonne conscience à l'égard des autres, fantasque, envieuse dans ses désirs, qui change facilement et assez présomptueuse d'elle-même.

Le visage maigre est signe qu'un homme est prudent, laborieux, d'un bon jugement, plus cruel que bon, d'une tendre et médiocre capacité, dédaigneux.

Celui qui a le visage fort petit et de figure ronde, est simple, timide, de méchante mémoire, et d'une pâte grossière.

L'homme qui a le visage semblable à celui d'un ivrogne, aime le bon vin, est paillard, vain, robuste et s'enivre souvent.

S'il a le visage comme celui d'un furieux, il est sujet à se mettre en colère, et y demeure longtemps.

Le visage long et maigre marque un homme fort hardi dans ses discours et dans ses actions simple, querelleur, superbe, injurieux, trompeur sans pitié, raisonnablement pieux.

Le visage qui tient le milieu entre le long et le rond, le maigre et le gras, marque un homme propre à tout, cependant plus porté au bien qu'au mal.

Celui qui a le visage fort gras et large, est plus simple que sage, d'un esprit grossier, et d'un jugement lent à entreprendre quelque chose, croit des chimères, glorieux, d'un naturel inconstant, luxurieux, vain, oublie le mal, est fourbe, médisant et dissimulé.

Le visage bien uni, bien élevé de front, marque un homme bon à tout, aimable, fort crédule, prudent, fidèle et plus simple que sage; patient dans les adversités.

Le visage qui va penchant, et qui est plus maigre que gras, signifie un homme injurieux envieux, fourbe, menteur, querelleur, laborieux, d'un esprit grossier, vain, fort simple et d'un jugement lent.

Le visage médiocre qui est cependant plus gras que maigre, montre un homme jaloux de sa parole, facile, serviable, passablement spirituel, prudent, et qui a beaucoup de mémoire.

Celui qui a le visage rouge, long et maigre, est d'un esprit grossier, simple en toutes choses, d'un jugement lent, sans conscience, et qui s'emporte pour peu de sujet.

L'homme qui a le visage en élargissant depuis le front en descendant jusqu'à la jointure des mâchoires, et plus élevé que de coutume, est simple dans ce qu'il fait, envieux dans ses discours; tantôt timide, tantôt hardi, épargnant, vain, trompeur, violent, querelleur, d'un tempérament grossier, et d'un méchant esprit.

Celui qui a le visage bien fait, d'une belle couleur et d'une disposition agréable, est généralement propre à tout faire, et fuit les vices comme les vertus indifféremment.

Le visage pâle marque un homme peu sain, doux, faible, menteur, superbe, luxurieux, avare, envieux, présomptueux, d'un tempérament grossier.

Le visage d'une belle et bonne couleur, marque un homme en parfaite santé; naturellement gai, qui croit facilement ce qu'on lui dit, passablement serviable, d'un bon jugement, et capable de changer de toutes sortes de manières.

Des oreilles.

Les oreilles grandes et grosses, marquent un homme simple, stupide, paresseux, d'un tempérament grossier, de méchante mémoire et d'une conception dure.

Les oreilles petites et minces, marquent un homme d'un bon esprit et de jugement, sage, secret, pacifique, prudent, timide, épar

gnant, pudique, violent, d'heureuse mémoire et assez serviable.

Les oreilles un peu plus longues qu'elles ne doivent être ordinairement, ou qui sont larges en travers, signifient un homme hardi, sans honte, vain, paresseux, sans jugement, assez serviable, qui travaille peu et mange beaucoup.

De la tête.

La tête grande et bien ronde de tous côtés, marque un homme secret, prudent dans ce qu'il fait, ingénieux, discret, constant, et de bonne conscience.

La tête qui a la bouche et le col gros, et qui penche vers la terre, est signe qu'un homme est prudent, avare, pacifique, secret, beaucoup adonné à son sentiment, et constant dans ses entreprises.

La tête longue, avec le visage de même, grande et difforme, signifie un homme de peu de sens, méchant, fort simple, vain, crédule, envieux et qui se plaît à dire et à entendre des nouvelles.

L'homme qui tourne la tête de tous côtés, est simple, vain, menteur, fourbe, présomptueux, changeant, d'un jugement lent, d'un esprit pervers, d'une médiocre capacité, un peu libéral, et qui se plaît à faire des gazettes et à débiter des nouvelles de son invention.

Celui qui a la tête grosse, avec le visage large, est soupçonneux, fort violent, curieux des belles choses, simple, prudent, peu délicat, secret, hardi, et presque sans honte ni pudeur.

Quand la tête est grosse et qu'elle n'est pas

belle à proportion, ayant la bouche de travers et le col gros, c'est signe qu'un homme est assez sage, prudent, secret, ingénieux, d'un jugement solide, sincère et très-complaisant.

Celui qui a la tête petite, la bouche longue, peu large, est faible, mange peu, aime la science, et n'a jamais guère de bonheur.

De la bouche.

La bouche blanche, maigre ou grasse, marque un homme glorieux, vain, timide, lasciff, menteur, passablement prudent, violent dans sa colère et dédaigneux.

La bouche grasse et petite, sur laquelle il paraît des veines, marque un homme toujours malheureux, faible, timide, paresseux, peu délicat, crédule, et qui se tourne de tous côtés comme une girouette.

Du col.

Celui qui a le col long, a les pieds longs et déliés, est simple, peu secret, timide, faible, envieux, menteur, fourbe, ignorant et changeant facilement.

Lorsque le col est court, l'homme est prudent, avare, trompeur, secret, constant, discret, sujet à se fâcher, ingénieux, d'un vaste entendement, assez fort, aime la paix et se plaît à commander.

Des bras.

Les bras longs qui vont jusqu'aux genoux, quoique cela arrive rarement, marque un

homme libéral, hardi, superbe, violent dans ses fantaisies, faible, simple, qui songe peu à ce qu'il fait et glorieux jusqu'à la sottise.

L'homme qui a les bras fort courts, à proportion de son corps, est courageux, ingrat, hardi, envieux, superbe, sot et avare.

Celui qui a les os des bras gros et charnus tout ensemble, est fort superbe, assez présomptueux, envieux, curieux des belles choses et facile à croire.

Lorsque les bras sont gras et pleins de muscles, l'homme est glorieux jusqu'à la sottise, curieux, qui se plaît à certaines choses, plus fou que sage dans ses entreprises.

Quand les bras sont velus, soit qu'ils soient maigres ou gras et peu charnus, c'est une marque que la personne est d'une petite capacité, faible, fort jalouse et assez méchante.

Des bras qui n'ont point du tout de poils, marquent un homme d'une médiocre capacité, violent dans sa colère, facile à croire, vain, lascif, menteur, faible, trompeur et subtil à faire du mal.

Des mains.

Les mains tendres, grosses et longues marquent un homme d'un bon jugement, facile à prendre peur, qui aime la paix, qui a bonne conscience, discret, serviable et d'assez bonne conversation.

Ceux qui ont les mains grosses et courtes, ont l'esprit grossier, sont simples, vains, menteurs, fort laborieux, fidèles, faciles à croire et ne gardent pas longtemps leur colère.

Ceux qui ont les mains velues de gros poils, les doigts gros et courbés, sont luxurieux,

vains, menteurs, d'un esprit grossier, plus simples que sages.

Les mains courbées et élevées en haut sur les doigts, marquent un homme libéral et serviable, d'une bonne capacité, prudent, brutal, envieux, qui garde sa colère, d'un bon jugement, passablement secret.

De l'estomac.

L'estomac gros et large marque un homme fort, hardi, superbe, avare, sujet à la colère, tracassier, curieux, envieux et prudent.

Ceux qui ont l'estomac étroit et élevé dans le milieu, sont d'un esprit et d'un jugement subtil, donnent de bons conseils, sont sincères, propres, ingénieux, prudents, sages, faciles à se fâcher et assez secrets.

L'estomac velu désigne un homme luxurieux, fort prudent, d'une capacité un peu dure, libéral, laborieux et serviable aux autres.

Quand l'estomac n'est point velu on est faible et d'une petite capacité.

Lorsque l'estomac est égal, plat, maigre et sans poil, l'homme est timide, d'une vie bien réglée, a de l'esprit, assez de capacité, et aime la paix, est secret et ne se plaît pas à s'entretenir de plusieurs choses.

Du dos.

Le dos velu, maigre et bien élevé, marque un homme sans honte, malin, brutal, d'un jugement pervers, faible, peu accoutumé à la fatigue et paresseux.

Celui qui a le dos grand et gras, est fort, grossier, vain, lent, paresseux et enclin à la boisson.

Lorsque le dos paraît mince et large, plus maigre que gras, l'homme est faible, de couleur pale au visage, vain, querelleur, facile à croire ce qu'il entend.

Du ventre.

Le ventre gros de panse, marque un homme peu dédaigneux, grand mangeur, et qui boit beaucoup, lent, courageux, glorieux jusqu'à la sottise, fourbe, paillard, menteur, qui a de la science.

Le ventre large et étendu, marque un homme laborieux, assez constant, prudent, d'un bon jugement et de capacité.

Ceux qui ont le ventre velu, surtout depuis le nombril jusqu'au bas, sont grands parleurs, hardis, prudents, fort consciencieux, passablement propres à tout, savants, qui prennent facilement peur, complaisants à leurs amis, de grand cœur, et peu heureux.

De la chair.

La chair molle et tendre par tout le corps, marque un homme faible, heureux, timide, d'un bon jugement, qui mange peu, fidèle, qui a plutôt la fortune contraire que favorable.

Ceux qui ont la chair dure et rude, sont forts, hardis, de dure conception, vains, superbes, plus fous que sages, et toujours malheureux.

Lorsque la chair paraît grasse et blanche on est vain, glorieux jusqu'à la sottise, stupide, sans mémoire, fort curieux, un peu timide, pudique modeste, prudent, et difficile à croire ce que l'on dit.

Des côtes.

Les côtes grasses et charnues marquent un homme fort lent, très-simple.

Celles qui sont déliées, minces et peu couvertes de chair, marquent un homme faible, peu propre au travail, prudent, malin, de conscience et juste.

Des cuisses.

Les cuisses velues, dont les poils sont rudes, marquent un homme paillard, au contraire celui qui n'a que peu de poils aux cuisses, est assez chaste.

Lorsque la cuisse est mal faite, c'est signe qu'un homme est faible, timide et varie comme une girouette.

Des hanches.

Ceux qui ont les hanches pulpeuses sont forts, hardis, superbes, comme on le voit dans les coqs et les faucons.

Des genoux.

L'homme qui a les genoux gras est timide, libéral, vain, peu laborieux: au contraire celui qui les a maigres, est fort, hardi, grand marcheur, fait à la fatigue et secret.

Des jambes.

Les hommes ont des molets derrière les jambes, parce qu'ils n'ont pas de queue, c'est ce que dit Aristote dans son livre des animaux.

Ceux qui ont des gros os aux jambes ou qui les ont bien velues, sont forts, hardis, prudents, secrets, d'un esprit grossier, paresseux, lents et d'une dure capacité.

Les jambes petites, et avec peu de poil, marquent un homme faible, timide, d'un bon jugement, fidèle, serviable et rarement paillard.

Les jambes qui n'ont point de poil du tout, marquent un homme chaste, faible et craintif.

Lorsque les jambes sont bien velues, c'est un signe évident qu'un homme est luxurieux, robuste, simple, inconstant, et rempli de méchantes humeurs.

Des chevilles des pieds.

Les chevilles des pieds, grosses, grasses, et bien fortes et élevées, marquent qu'un homme a de la pudeur, qu'il est timide, craintif, faible, peu laborieux, prudent, fidèle et traitable.

Ceux qui ont les veines qui paraissent sur les chevilles des pieds, sont hardis, forts, superbes et violents.

Des pieds.

Les pieds grands, c'est-à-dire gros de chair longs en figure, et dont la peau est dure mar-

quent un homme simple, fort, d'un tempérament grossier, d'un jugement lent et vain.

Ceux qui ont les pieds pesants, agiles, maigres et tendres, sont d'un bon jugement, d'un esprit relevé, timides, faibles, prudents, peu laborieux et crédules.

Des ongles.

Les ongles minces; d'une bonne couleur ou pâles, assez longs, marquent qu'on se porte bien.

Des talons.

Ceux qui ont les talons petits et maigres, prennent facilement peur, sont craintifs et faibles.

Ceux qui les ont grands et gras sont secrets, forts, hardis, propres à la fatigue, et plus fous que sages.

De la plante des pieds.

On peut connaître à la plante des pieds les choses heureuses ou malheureuses qui arriveront à un homme, ses inclinations, ses mœurs, et s'il vivra longtemps. Cependant on remarquera que les plantes des pieds qui ont de longues raies, présagent plusieurs dangereuses maladies; des peines, la pauvreté et la misère; celles qui en ont de courtes, marquent toutes sortes de malheurs.

La peau de dessous les pieds qui est grosse et dure, marque qu'un homme est fort, solide, subtil et d'un tempérament chaud.

Du marcher.

Celui qui marche lentement et à grands pas, n'a pas beaucoup de mémoire, a l'esprit grossier, le jugement bouillant, est avare, hait le travail, et ne croit pas facilement ce qu'on lui dit.

L'homme qui marche vîte et à petits pas, est prompt dans ce qu'il fait, ingénieux, et d'une capacité délicate.

Quand une personne marche à grands pas et de travers, elle est simple, d'un tempérament grossier, rusée à faire du mal, cela se voit dans le renard.

Du mouvement d'une personne.

Lorsqu'une personne, qui est en repos, soit qu'elle parle, soit qu'elle soit assise, ou debout, sur ses pieds, remue les mains, les pieds, la tête, etc. sans nécessité, c'est une marque qu'elle est malpropre, indiscrète, médisante, vaine, inconstante, menteuse et peu fidèle.

Celui qui se meut peu en parlant, est assez propre à tout, il est prudent, avare, serviable, constant et d'un bon jugement.

L'homme qui se remue promptement et sans sujet, en devant ou en derrière, est simple, d'un esprit grossier et fort enclin au mal.

L'homme qui boîte en se remuant, est méchant, menteur, faux dans ses paroles, envieux, qui désire le bien d'autrui, assez propre à tout faire.

Des bosses.

Ceux qui sont bossus, sont prudents, spirituels, ont peu de mémoire, sont trompeurs et passablement méchants.

Celui qui a une bosse devant, est de peu de parole, plus simple que sage.

Du corps de l'homme.

Un homme grand, droit, plus maigre que gras, est hardi, cruel, superbe, grand crieur, glorieux jusqu'à la sottise, qui garde sa colère, avare, présomptueux, il ne croit pas facilement ce qu'il entend, souvent menteur et méchant en plusieurs occasions.

Le corps long et assez gras, marque qu'un homme est fort, infidèle, d'un esprit grossier, ingrat et dissimulé.

Celui qui est grand, maigre et délié, est peu sage, vain, menteur, d'un tempérament robuste, inquiet dans ses désirs, facile à croire ce qu'on lui dit, lent dans ce qu'il fait, et grandement attaché à son opinion.

Quand le corps est court et gras, il marque un homme vain, envieux, jaloux, plus simple que sage, d'un esprit stupide, assez serviable, crédule et qui garde longtemps sa colère.

Celui qui est petit, maigre et bien fait, est naturellement prudent, ingénieux, épargnant, superbe, hardi, secret, glorieux, assez sage, d'un bon jugement, et fort dissimulé.

Le corps qui penche sur le devant naturellement, non à cause de la vieillesse, est prudent, secret, stupide, grossier, sévère, épar-

gnant, laborieux, d'une longue colère, et qui ne croit pas facilement ce qu'on lui dit; au contraire le corps qui penche par derrière, marque un homme stupide, d'un jugement médiocre, d'un tempérament robuste, vain, avec peu de mémoire et changeant comme une girouette.

De l'haleine.

L'haleine forte et violente est la marque d'un grand esprit, et au contraire, etc.

Le défaut de l'haleine vient, ou de la petitesse des poumons ou de la corruption de la poitrine; c'est pour cela que l'animal qui a beaucoup d'haleine, est grandement fort, et boit beaucoup.

Remarques savantes et curieuses.

Si l'on voit un homme de couleur rougeâtre, fidèle, grand, sage, gras, simple, bon, beau, ni sot, ni glorieux, pauvre, point envieux, blanc, qui soit bien sensé, qui parle bien, qui soit industrieux, point menteur, bien fait de corps, peu hardi, qui ne croit rien sans raison, qui ne prenne pas facilement peur, qui parle avec modestie, qui ne soit pas dissimulé, qui soit prudent, qui ne soit pas d'un tempérament chaud, ni velu aux cuisses, ni au visage, qui ne soit point luxurieux, qui ne soit ni double, ni trompeur, ni vain, ni fourbe, qui soit habile dans son art, se servant honnêtement de ses richesses sans faire tort aux pauvres, honnête dans sa pauvreté, miséricordieux, point sujet à des maladies, marchand sans mentir

ni louer sa marchandise, de bonne réputation, tenant à passer pour un homme de bien, il en faut rendre grâces à Dieu, parceque cet homme est le bien aimé de notre Sauveur, et qu'il appartient à l'élite de ce monde passager.

Conclusion de ce traité.

Il faut qu'un véritable physionomiste sache parfaitement bien tout ce que l'on a dit dans chacun des chapitres précédents, afin de ne pas tomber dans l'erreur. Il doit premièrement examiner avec attention tous les témoignages et les conjectures de chaque membre et de chaque partie du corps d'une personne, et ensuite dire son sentiment en général, et suivre le plus grand nombre des signes qu'il verra, parce que s'il s'arrête à chaque membre en particulier, il se contredira infailliblement, les uns ayant des marques opposées à celles des autres, comme par exemple, les mains, les jambes, les pieds, n'ont pas souvent les mêmes signes que la tête, les yeux, etc. Ainsi qu'il prenne garde à cela : de plus on aura égard à l'âge, aux inclinations, au tempérament, qui ne lui donneront pas moins d'éclaircissement que de facilité à dire la vérité. Il semble qu'il serait hors de propos de s'étendre davantage sur cette science, après ce que l'on vient d'en expliquer le plus clairement qu'on a pu. On finit ce traité en suppliant le public de savoir bon gré à l'auteur, qui le lui présente pour son utilité et son plaisir.

DES JOURS HEUREUX OU MALHEUREUX.

Pour ne rien oublier à la perfection de ce petit livre, et le rendre également curieux et utile au public, on ajoute après le traité de la *physiognomonie*, un abrégé historique, tant de plusieurs patriarches, que de plusieurs autres choses de l'ancien testament, avec chronologie exacte, ou de leur naissance, ou de leurs événements pour chaque jour du mois; où l'on verra les jours heureux et malheureux, et ceux qui sont propres à faire quelque chose.

Adam, le premier de tous les hommes, fut placé dans le paradis terrestre après sa création, et Dieu lui avait donné un empire absolu sur toutes les Créatures. Heureux s'il avait su le conserver: mais ce n'est pas ici le lieu de plaindre l'aveuglement de notre premier père: il fut créé le premier jour de la *Lune*. Ce jour ne sera pas favorable pour ceux qui tomberont malades, leur maladie sera longue, ils en seront pourtant à la fin délivrés il n'y aura point de danger de mort pour eux. Si on fait des songes la nuit de ce premier jour, c'est une marque qu'on aura de la joie, et l'enfant qui naîtra en ce jour vivra longtemps.

Le second jour Eve fut créée pour servir de compagne à Adam, et pour augmenter et conserver le genre humain; sa faiblesse à se laisser surprendre par le *serpent* est funeste à tous les hommes, et le serait encore à présent, si la seconde Eve n'eut reparé la faute de la pre-

mière. On peut voyager ce jour-là sur la mer, sur terre avec sûreté, et on sera bien reçu partout où l'on passera. Ce jour est fort propre à la génération, et à ceux qui souhaitent avoir des enfants; il est bon pour demander et obtenir ce que l'on veut des rois, des princes et des grands seigneurs. Il est propre à bâtir, à faire des jardins, des vergers et des parcs; à labourer la terre et à la semer. Les voleurs qui déroberont ce jour-là seront bientôt découverts et pris; si on tombe malade, la maladie sera courte; il ne faut pas ajouter foi aux songes qu'on fera pendant cette nuit, parce qu'ils seront sans effet, l'enfant qui naîtra en ce jour croîtra à vue d'œil.

Eve mit au monde le troisième jour Caïn, qui sacrifia à son envie son frère, la manière dont Dieu le punit de son fratricide devrait nous faire avoir en horreur ce vice, qui n'est que trop commun dans ce siècle. Il ne faut rien entreprendre ce jour-là; celui qui tombera malade, sa maladie sera dangereuse, cependant il en sortira avec un bon régime de vie. Les songes que l'on fera seront inutiles et de nul effet, et l'enfant qui viendra au monde ne vivra pas un siècle; ce jour est malheureux.

Abel, le second fils d'Adam et d'Eve; naquit le quatrième jour de la *Lune*; il fut tué par son frère Caïn, et la jalousie en fut la seule cause, parce que, comme dit l'écriture, son sacrifice avait été plus agréable à Dieu que celui de son frère. Ce jour est propre à faire une entreprise, et à bâtir des moulins et des vaisseaux pour aller sur mer; il est bon pour trouver une bête ou quelque chose perdue. Les maladies de ce même jour sont fort dan-

gereuses. Les songes de la nuit auront leurs effets s'ils sont bons, et au contraire s'ils sont mauvais. L'enfant qui naîtra le quatrième de la *Lune*, sera présomptueux.

Lameth vint au monde le cinquième. Si malheureusement quelqu'un a fait ce jour quelque mauvais coup ou une méchante action, il a beau fuir, il ne peut éviter la punition que mérite son crime; on ne trouvera point ce qu'on aura perdu; les songes que l'on fera sont douteux, et l'enfant qui naîtra ne vivra qu'à force de soins.

Le sixième jour est heureux pour plusieurs choses. Ce fut en ce jour qu'Ebron naquit; les écoliers profitent beaucoup dans les sciences; les larcins sont facilement découverts, et les maladies de peu de durée; les songes que l'on fera doivent être secrets et ne pas être révélés; les enfants qui viendront au monde en ce jour seront d'une longue vie.

Le premier assassinat qui se soit jamais commis, arriva le septième de la *Lune*. Abel fut la victime de son frère. Ce jour-là est aussi fort bon pour voyager. Les meurtriers et les larrons ne peuvent éviter la punition des crimes et des vols qu'ils ont faits en ce jour, les maladies sont fort courtes et faciles a guérir; les songes arrivent, et les enfants qui naissent le septième vivent longtemps.

Mathusalem, celui de tous les hommes qui a le plus vécu, vint au monde le huitième. Ce jour est heureux pour les voyageurs, et malheureux pour ceux qui tomberont malades; les songes que l'on fera seront vrais, et les enfants qui naîtront auront méchante physionomie.

Le neuvième jour, Nabuchodonosor, ce roi

impie et qui a si mal usé de sa dignité royale, naquit; on sait assez les accidents qui lui sont arrivés pour punir ses crimes. Ce jour n'est ni heureux ni malheureux, les maladies au commencement seront dangereuses, et les songes auront un peu de temps après leur effet; les enfants qui naîtront vivront longtemps.

Noé, le second père du genre humain, et qui fut le seul avec sa famille que Dieu voulut sauver du déluge universel, par le moyen de l'arche qu'il lui commanda de construire, où il fit entrer de toutes sortes d'animaux, vint au monde le dixième. Ce jour est heureux pour toutes sortes d'entreprises, les songes vains et sans effets, les chagrins seront de peu de durée, et les maladies seront mortelles si on n'y apporte promptement du secours; les enfants qui viendront au monde ce jour-là se plairont à voir du pays.

Samuël, dont l'écriture parle si souvent, naquit le onzième. Ce jour est propre à changer de pays; les femmes qui tomberont malades auront peine à en sortir, les enfants qui naîtront seront spirituels, ingénieux, et vivront longtemps.

Il ne faut rien entreprendre le douzième jour, car il est tout-à-fait malheureux: les songes seront vrais, les maladies dangereuses et les enfants seront boiteux. Ce jour donna naissance à Canaan.

Le treizième est de même, et on n'entreprendra rien: les maladies seront dangereuses, les songes s'accompliront peu de temps après, et les enfants vivront longtemps.

Dieu bénit Noé et toute sa famille, en récompense des bonnes actions qu'il avait faites, le quatorzième jour de la *Lune*: il est

aussi fort heureux et les maladies ne seront pas mortelles; l'on pourra ajouter foi aux songes qui s'accompliront en peu de temps; les enfants aimeront leurs parents.

Job, cet homme de Dieu et le miroir de patience, que Dieu appela son fidèle serviteur, lorsque le démon lui demanda la permission de le tenter et de l'éprouver, naquit le seizième: ce jour est fort heureux pour les marchands de chevaux, de bœufs et de toutes sortes d'animaux; les songes seront véritables et les enfants qui naîtront vivront longtemps. Il est propre aussi à changer d'air et de pays.

Sodome et *Gomorrhe*, ces deux villes infâmes et fameuses par leurs débauches dans l'ancien testament, périrent le dix-septième et expièrent par un embrasement tous leurs crimes. Loth fut le seul avec sa famille, qui en fut préservé. Il ne faut rien entreprendre ce jour-là. Les songes se trouveront vrais trois jours après, et les enfants nés auront du bonheur.

Isaac, fils unique du patriarche Abraham, et qui étant prêt d'être sacrifié par son propre père, fut delivré de la mort par un ange, qui avertit Abraham que Dieu était satisfait de son obéissance, vint au monde le dix-huitième jour de la *lune*. Les maladies seront dangereuses, les songes véritables, les enfants seront laborieux et deviendront fort riches.

Le dix-neuvième jour donna naissance à Pharaon, ce roi qui prit plaisir toute sa vie à s'opposer aux ordres de Dieu et à faire souffrir son peuple, et qui garda longtemps la femme d'Abraham dans son palais; il s'endurcit tellement le cœur, que continuant ses cri-

mes, il fit une mort semblable à la vie qu'il avait menée. Il ne fait pas bon aller en campagne pour cela, ni fréquenter les ivrognes; il faut se tenir retiré et dans la solitude; les maladies ne seront pas dangereuses; les songes auront en peu de temps leur effet, et les enfants qui naîtront, ne seront ni méchants ni fripons.

Le prophète Jonas qui fut englouti dans le ventre d'une baleine pendant trois jours par une permission divine, parce qu'il n'avait pas accompli l'ordre de Dieu qui l'envoyait à *Ninive* avertir ses habitants de faire pénitence promptement, vint au monde le vingt: ce jour est bon pour toutes sortes d'entreprises; les maladies seront longues, les songes vraisemblables, et les enfants seront d'une conduite équivoque.

Le roi Saül, si fameux dans l'écriture sainte, mais surtout par la haine injuste qu'il avait contre David, naquit le vingt et un, ce jour est propre à se divertir et à se tenir propre en habits; il est bon pour faire les provisions de ménage; les voleurs seront peu de temps après découverts; les maladies seront dangereuses; les songes seront inutiles et sans effet, et les enfants qui naîtront aimeront le travail.

Jacob qui fut béni de son père, vint au monde le vingt-deux: il ne faut point négocier ni rien entreprendre ce jour-là; les malades seront bien; les songes auront leur effet, et les enfants seront bons, honnêtes, et auront toutes sortes de bonnes qualités.

Benjamin, dont le nom est si connu par son étymologie et sa signification, prit naissance le vingt-trois: ce jour est bon pour acquérir de l'honneur; les maladies seront longues, et

non pas mortelles ; les songes faux ; les enfants seront généralement laids et mal faits.

Le vingt-quatrième naquit Japhet ; ce jour-là n'est ni heureux ni malheureux, les maladies seront de longue durée, mais sans danger les songes sans effet, les enfants seront bons, honnêtes, et se plairont à faire bonne chère.

Ce fut le vingt-cinquième que Dieu voulut punir l'Egypte de ses crimes et de sa désobéissance par la peste et plusieurs autres genres de mort : les enfants qui naîtront en ce jour ne seront ni malheureux ni exposés à des périls.

Moïse après avoir plusieurs fois averti Pharaon de ses crimes, par ordre de Dieu, divisa la mer, où toute l'armée de ce roi fut submergée. Saül et Jonathas moururent aussi le vingt-sixième, c'est ce qui fait que ce jour est malheureux et n'est pas favorable aux entreprises les songes seront vrais, et les enfants seront assez heureux et accommodés des biens de la fortune.

Le vingt-septième est propre pour le travail et pour les entreprises ; les malades ne doivent pas se chagriner, leur mal ne sera pas dangereux et les enfants de ce jour seront négligents et paresseux.

Hérode, ce roi impie qui osa même attenter à la vie de son sauveur, et qui voyant qu'il ne pouvait le faire mourir, poussa sa rage et son ambition jusqu'à cet excès de cruauté de faire mourir tous les jeunes enfants de son Royaume, vint au monde le vingt-neuf. Ce jour est malheureux pour toutes sortes d'affaires et entreprises ; les songes auront leur effet ; les malades seront délivrés de leurs maux.

Le trentième jour de la *Lune* est heureux et bon pour faire ce que l'on voudra ; les malades seront en danger, s'ils ne sont promptement secourus et servis avec soin ; les songes donneront de la joie peu de temps après, les enfants qui viendront au monde ne seront ni fins ni rusés.

Voilà en peu de mots ce qui regarde les jours de la *Lune*, on souhaite que ceux qui liront ce que l'on a dit s'en servent utilement.

Avis essentiel et applicable à plusieurs chapitres de ce volume, et particulièrement aux pages 173 *et les suivantes.*

Il est prudent, lorsque les médicaments sont composés de drogues ou de produits chimiques, de les faire préparer par un pharmacien, toujours plus capable qu'on pourrait l'être soi-même. Il n'est pas moins prudent d'entendre l'avis d'un médecin avant d'appliquer le remède à une maladie qui pourrait bien être toute autre qu'on l'imagine. Le médecin, s'il est habile et consciencieux, ne trouvera pas mauvais qu'on lui indique un remède qui très-souvent ne sera pas connu de lui, mais dont il jugera l'efficacité probable, par comparaison avec d'autres remèdes dont il aura fait usage.

COMMENTAIRES

sur les Fièvres malignes ou contagieuses.

CONSEILS ET AVIS SUR PLUSIEURS REMÈDES RECOMMANDÉS (1).

De la qualité des fièvres malignes.

Il n'y a personne qui ne sache les funestes effets des fièvres malignes; l'affliction publique dans ces dernières années en est une preuve trop évidente pour les ignorer. C'est aussi ce qui a obligé le traducteur des secrets d'Alexis Piémontais d'y ajouter ce petit manuscrit qu'il a traduit, et qui traite à fond de ces dangereuses maladies pour en éviter les suites malheureuses, il l'a trouvé parmi les autres écrits de ce savant homme dans une ancienne bibliothèque.

Ces fièvres sont aiguës, accompagnées de pourpre et de vers qui sont des signes assurés d'une grande corruption. Un feu brûlant, qui

(1) Lire et se conformer à l'avis donné dans la page ci-contre.

sèche la langue et la charge de sanie, avec une soif insatiable, le pouls lent, et le cœur en continuelle défaillance. Ces maladies ordinairement sont mortelles et plus dangereuses en été qu'en hiver, parce que, au premier abord de la chaleur, les humeurs corrompues offensent par leur venin toutes les parties nobles.

C'est aussi pour cela que je me suis cru obligé de pourvoir, non-seulement à la conservation des personnes qui me sont commises, mais encore à celle de mes amis, en leur prescrivant des mémoires en forme de conseil pour les instruire des choses nécessaires, et les tirer de l'ignorance où ils sont des remèdes contre ces sortes d'afflictions.

Il y a deux sortes de remèdes, les divins et les naturels. Les divins consistent dans les prières et dans la confiance qu'on doit avoir en Dieu d'être guéris de tous maux, et délivrés de tous les dangers qui peuvent arriver aux hommes. C'est pour un semblable sujet que le prophète royal dans le psaume 16, adressa sa prière à Dieu de cette manière: *Dieu est ma garde et ma défense contre toutes sortes de bêtes, sa main me servira de bouclier contre les traits de mes ennemis; je suis sans crainte, quand j'en verrais cent mille à mes côtés. Dieu a mis ses armées autour de moi, et je ne saurais me perdre ni m'égarer sous sa conduite.*

Les Israélites par les prières de ce même prophète furent heureusement délivrés de la peste, Dieu accorda la même grâce dans une pareille nécessité aux prières de Moïse et d'Aaron.

Les payens, quoiqu'ils ne connaissent pas le véritable Dieu, ont aussi eu recours à la prière dans leurs afflictions; les Athéniens

pendant une grande peste érigèrent dans plusieurs endroits des Autels au Dieu inconnu de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, pour le supplier d'appaiser son courroux; ils se servaient de ces paroles: *Grand Dieu, guérissez-nous, et délivrez-nous.*

Tite Live rapporte que la peste étant dans Rome du temps de Camille, les Romains aussitôt eurent recours aux prières, aux aumônes, se réconcilièrent ensemble, terminèrent leurs procès et leurs différends, et firent toutes sortes d'autres bonnes œuvres pour appaiser leurs Dieux, qu'ils croyaient irrités contre eux par ce châtiment et ces afflictions.

Valère Maxime dit aussi que la contagion étant dans Rome, on y transporta d'Epidaure l'image d'Esculape, parce que les *Sybilles* avaient prédit que cette maladie ne pouvait cesser sans cela. Voilà tout ce que j'ai à dire des remèdes divins et de l'usage qu'en ont fait, non-seulement les chrétiens, mais encore les payens.

Des remèdes naturels.

Les remèdes naturels consistent en trois espèces, en internes, externes et dans le régime de vie; la purgation et la saignée se rapportent aux internes; il y en a des simples et des composés; les simples sont, par exemple la *Rue* et le *Citron*; les composés, comme les pillules, appelées anti-pestilentielles, la *Thériaque* et le *Mitridate*, dont nous parlerons avec ordre dans cet endroit, en faisant voir leurs vertus et leurs propriétés admirables approuvées par la raison et l'expérience journalière.

Les premiers remèdes internes sont, la purgation et la saignée t car le corps étant rempli d'excréments et de corruption, est facilement infecté de la peste, c'est pour cela que l'on se sert de la purgation, mais le plus doucement que l'on peut, de peur d'agiter ni émouvoir les humeurs.

Bolus purgatif.

Prenez de la casse nouvelle 3 v, de la réglisse médiocrement pilée 3, de la canelle quatre grains faites en un *Bolus* avec du sucre.

On le donnera le matin trois heures avant le dîner; ceux qui auront en horreur les médecines, useront de notre tisane purgative, qui provoque le ventre insensiblement et sans peine.

Tisane purgative.

Prenez demi-once de réglisse avec deux pintes d'eau, mettez-la sur le feu, et retirez-la dès qu'elle commence à bouillir, ensuite l'ayant fait refroidir pendant vingt-quatre heures, vous y tremperez deux dragmes de sené d'Orient, et vous en boirez pendant deux jours à vos repas et à toute heure; ainsi vous en ferez de nouvelle de deux en deux jours.

Le lendemain il faut se faire tirer un peu de sang de la basilique ou médiane droite, seulement pour faire respirer et éventer les humeurs qui croupissent; sinon ceux qui appréhendent d'être saignés, feront abstinence: on fera prendre trois fois la semaine des pilules suivantes, quatre heures après souper.

Pilules cordiales.

Prenez de l'aloës 3 grumeaux, de bonne mirrhe ; des feuilles de dictame ou bol d'arménie, des racines d'angélique, du safran avec de l'huile nouvelle d'amandes douces que l'on aura fait sans feu, on en composera de petites boules, que l'on enveloppera dans de la peau mouillée et mince ou dans du pain à cacheter.

La mirrhe empêche que les humenrs ne se corrompent ; l'aloës a la même vertu, tous deux fortifient l'estomac et nettoient: le safran rétablit les humeurs corrompues, et donnent de la force au cœur ; l'angélique, le dictame et le bol Oriental que l'on ajoute, regardent spécialement le venin des maladies contagieuses. Si on se sert de ces remèdes, comme l'on vient de dire, ils seront un rempart invincible contre cet ennemi de la nature.

Conserve cordiale.

Pour ceux qui ne voudront point des pilules, on prendra trois onces de citron, le tout avec l'écorce et la graine, bien rapé, pillé et mis en pâte ; on y ajoutera autant de conserve de roses liquide avec deux dragmes d'alkermés, trente feuilles de rue ni vertes ni sèches mais desséchées à demi. Ainsi on en usera de deux en deux jours la grosseur d'une demi-muscade, le soir en se couchant.

Des propriétés et des vertus du citron et de la rue.

Démocrite raconte dans le troisième livre d'*Athénée*, une chose fort remarquable de la vertu du citron, qu'il dit avoir apprise d'un de ses amis, alors gouverneur de l'Égypte. Ce gouverneur avait condamné aux aspics, suivant les lois du pays, deux criminels; ce supplice est ordinaire et commun parmi les Égyptiens, surtout lorsqu'ils voulaient faire mourir quelqu'un sans douleur. Comme on menait ces pauvres criminels au supplice, une fruitière étant sur le passage; émue de compassion leur donna un citron qu'ils mangèrent. Ayant été exposés aux aspics et même piqués, le venin ne leur fit aucun mal et ils n'en moururent point, ce qui étonna et surprit le juge, mais comme on lui dit qu'on leur avait donné un citron, il les fit ramener le lendemain, et avant de les exposer, il en fit manger à un et point à l'autre, celui qui en mangea ne reçut aucun mal, au contraire l'autre mourut sur-le-champ; car le venin des aspics est si prompt et si mortel qu'on en meurt en moins de deux heures.

A l'instant de la morsure survient une pâleur et une sueur froide au visage, puis une envie extrême de dormir, avec une légère agitation, plus accompagnée de plaisir que de douleur; enfin une défaillance semblable à celles qui arrivent aux saignées sans aucune douleur, et peu de temps après on meurt.

La reine Cléopâtre choisit ce genre de mort et on la trouva avec ses deux suivantes comme endormie, la joue soutenue de la main droite

ce qui faisait connaître qu'elle était morte fort doucement.

En ce qui regarde la rue, trouvée dans le cabinet du roi Mitridate : cette composition écrite de sa propre main, dont il usait tous les matins à jeun, et par préservatif, faisait qu'il ne craignait ni le poison, ni le venin de qui que ce fut.

Deux noix sèches, deux figues, vingt feuilles de rue, un grain de sel, le tout pilé et mêlé ensemble.

Autrement un noyau de noix sèche, cinq feuilles de rue, un grain de sel, pilés et réduits en pâte, que vous mettrez dans une figue, vous la ferez un peu rôtir sur la braise, et ensuite vous la prendrez.

Ce roi avait eu la curiosité de faire l'épreuve du poison et du venin sur des criminels condamnés à mort, pour trouver les véritables contre-poisons, que nous appelons communément antidotes. Tous les savants dans la médecine ont toujours estimé ce remède.

Les propriétés de la rue ne sont pas moins bonnes et excellentes contre plusieurs sortes de poisons, comme l'aconit, les potirons vénéneux, les piqûres de serpent, de scorpion, et les morsures de chiens enragés, si on la prend par la bouche et qu'on l'applique sur l'endroit offensé.

Aristote dans son neuvième livre de l'*histoire des animaux*, dit que lorsque la belette veut se battre avec un serpent, elle mange de la rue pour se garantir de son venin. Les Héracléotes, peuple du Pont, mangeaient de la rue avant de sortir de leurs maisons pour se garantir du poison de Clearchus, leur prince, qui en avait fait empoisonner plusieurs.

Du mitridate et de la thériaque.

Le roi Mitridate a donné le nom à ce remède, il eut soin de ramasser tous les simples qu'il savait être opposé au venin, et en composa ce préservatif admirable, non-seulement contre le poison mais même contre la peste. La thériaque en est fort peu différente, car Andromache, premier médecin de Néron, y ajouta seulement la chair de vipère: il est vrai que la thériaque a un pouvoir merveilleux sur le venin des vipères; mais le mitridate l'emporte sur tout le reste, étant plus doux à la nature, plus agréable et moins échauffant.

Ce roi s'en servait ordinairement contre les poisons, auxquels il était si bien accoutumé que s'étant voulu empoisonner, afin de ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, il n'en put venir à bout, et il fut contraint de se faire tuer par un de ses domestiques.

Cependant l'empereur Antonin, à la persuasion de Démétrius son médecin, préférait la thériaque au mitridate; il en prenait tous les jours, aussi il était toujours en parfaite santé car ces remèdes là conservent, purifient le sang, fortifient la nature, et la rétablissent; ils sont de plus merveilleux aux maladies dangereuses; à la paralysie, épilepsie, apoplexie, hydropisie, aux gouttes, à la manie, à la pierre, à la lèpre, enfin à toutes sortes de faiblesses de parties, quoique cet empereur ne s'en servit que contre le poison, de même que les autres empereurs depuis Néron.

Il n'est pas nécessaire d'apporter d'autre

preuves pour marquer combien ces remèdes sont bons contre la peste, après celle qu'en a fait Elianus, fameux médecin d'Italie du temps d'Antonin, pendant une peste qui arriva, tous les autres remèdes ayant été inutiles. Il faut pourtant les bien choisir et les prendre dans un temps propre. On en va faire voir ci-après les effets admirables.

Si on en met dans la gueule d'une vipère, il est sûr qu'elle en mourra: de même si on en prend dans la bouche et qu'on le crache sur un scorpion, il est infaillible qu'il en mourra peu de temps après Les serpents fuient tout ce qui en est frotté, et si on en souffle sur une médecine, on empêchera qu'elle ne fasse son effet. On fera si l'on veut encore, cette épreuve: Prenez un coq et lui faites avaler de bonne thériaque, faites-le battre contre des serpents ou des vipères, il est assuré qu'il ne mourra point de leurs piqûres, comme d'autres coqs à qui on n'en aura pas fait avaler. Ces remèdes sont semblables au feu qui consume le venin et le poison, et qui purifie l'air corrompu.

Je les compare au feu, à cause de la grande vertu qu'ils ont pour nettoyer le cœur, dissiper les vapeurs corrompues et venimeuses qui l'environnent, mais non à cause de leur chaleur qui est modérée et ne passe pas le dixième degré auquel nous mettons l'anis et le fenouil.

C'est pour cette raison que plusieurs anciens médecins et même des modernes en ont défendu l'usage, parce qu'ils les croient plus chauds qu'ils ne le sont en effet; car si on les compare avec la chaleur, elle est assez tempérée par la grande quantité d'*opium* qu'on y

met. Un des plus savants médecins de ce temps faisant réflexion sur la quantité de l'*opium* qui y entre, qui est plus d'un grain par dragme des autres drogues, a mis ces remèdes au premier degré de chaleur.

C'est pourquoi les personnes tempérées peuvent en user en assurance et sans crainte, pourvu que ce soit avec discrétion et sans excès ; on verra les superfluités qui peuvent corrompre les effets qu'ils feront ; ils détruisent les humeurs, ils résistent et empêchent la corruption qui est la source des maladies, calment le sang dans les veines, donnent des forces, conservent la santé et prolongent la vie.

Il faut bien douze ans et plus pour rendre la thériaque dans sa perfection. Je dis plus, parce que dans le climat où nous sommes, qui est plus froid que celui d'Italie et d'Afrique, les anciens médecins emploient tout ce temps pour la rendre parfaite; ainsi on n'en doit user qu'après cet espace de temps. Ce remède peut se conserver trente années dans sa vertu et dans sa même force, tellement qu'on ne doit cesser de s'en servir qu'après quarante ans. Galien en a usé jusqu'à soixante ans, quand les maladies n'étaient pas dangereuses.

Il faut donc toujours prendre la thériaque de douze à treize ans, jusqu'à quarante, si on en veut avoir les secours que l'on a dit ci-devant, et dont l'on parlera dans la suite. La manière de s'en servir, est d'en prendre vingt grains le matin, quatre heures devant dîner, ou le soir, quatre ou cinq heures après un souper sobre. C'est le meilleur de le prendre après la digestion que l'estomac est net et purifié de tout.

On en peut user tous les jours, à l'exemple de cet empereur, non-seulement contre le poison et le venin, mais contre toutes les indispositions de la nature; cependant il s'en faut abstenir pendant les chaleurs de l'été; surtout ceux qui sont sujets à la bile, ou qui sont dans la fleur de leur âge jusqu'à 25 ans, les prendront avec modération. Il les faut défendre tout-à-fait aux enfants, car ils leur sont plus nuisibles que propres non à cause de leur chaleur, mais de leur qualité essentielle.

Ces remèdes sont souverains pour les vieillards et ils en doivent user comme d'un secours divin pour leur conserver la santé.

Les abus que je vois commettre tous les jours dans l'usage de ces remèdes, m'ont arrêté et fait passer les limites que je m'étais prescrites: car beaucoup de personnes les prennent sans discrétion, comme si toutes les thériaques étaient de même et semblables et se fient à ce que leur disent ceux qui les vendent, ce qui rend ces remèdes méprisables, quoiqu'ils soient les meilleurs et les plus précieux de la médecine.

Il m'a semblé nécessaire et à propos de prouver l'excellence des propriétés de ces cinq préservatifs; savoir, du citron, de la rue, des pillules cordiales, du mitridate et de la thériaque pour s'en servir avec assurance et sans crainte, suivant la manière que l'on a prescrite, car s'ils ont tant de pouvoir sur les venins, ils n'en doivent pas moins avoir contre la corruption de l'air, à laquelle il est plus facile de résister: on finit les chapitres des remèdes, pour suivre la méthode que l'on veut observer, c'est-à-dire de traiter, et de

montrer dans le chapitre suivant quels sont les remèdes extérieurs.

Des remèdes externes

Après avoir parlé à fond des remèdes internes, on traitera dans ces chapitres des externes pour se préparer pour ces dangereuses maladies qui s'engendrent ordinairement de la corruption de l'air que l'on respire. C'est pour ces raisons que l'on donne ici les remèdes pour s'en garantir et empêcher que cette infection ne pénètre jusqu'au cœur.

La ville d'Athènes fut affligée d'une grande peste par un air corrompu venant du côté d'Ethiopie. Hippocrate voyant cette corruption d'air le fit purifier avec des feux qu'il fit allumer tout autour de la ville, et dans toutes les places publiques; ce qui fit ce mal moins dangereux.

On doit faire la même chose autour des maisons particulières et même dans les chambres avec des parfums pénétrants, comme le genièvre, le laurier, le romarin, la sauge, le thim, la lavande, les girofles, la canelle, la rue, l'encens, la mirrhe le mastic et d'autres semblables. On en parfumera les maisons plusieurs fois le jour, autant qu'on le jugera nécessaire; il est même bon de respirer l'air de ces parfums; le vinaigre seul est excellent pour parfumer, y jetant souvent un caillou ardent.

Il serait bien meilleur de s'éloigner des lieux contagieux, mais si l'on ne peut pas, lorsque l'on passera dans des endroits suspects, on agitera devant soi l'air le plus que l'on pourra.

Du régime de vie.

Pour le régime de vivre, il s'y faut comporter avec modération, et sans excès et sortir de table plutôt avec appétit que trop plein. Ainsi cet axiome, plus plein que vide, n'est pas toujours bon à suivre, au contraire il faut n'être ni plein ni vide, suivant Hippocrate, qui dit que la trop grande réplétion et la trop grande abstinence nuisent, si elles surpassent la portée de la nature d'une personne; l'une charge et accable les forces par l'abondance des humeurs; l'autre affaiblit, dessèche et consomme la substance des parties internes et externes. Le corps étant ainsi faible fait moins de résistance au mal, et la corruption qui est la source de la peste se forme volontiers de la trop grande abondance des aliments, si on en croit Galien, qui dit: plus d'humeurs, plus de corruption, plus de danger. Mais parce que la santé consiste dans la modération qui est la véritable règle qu'on doit suivre, il faut tâcher d'y conformer sa manière de vivre, et les actions du corps.

Le sommeil excessif et l'oisiveté engendrent des superfluités à la nature, affaiblissent sa force, troublent les sens et les esprits, les empêchent de se mouvoir, de même les veilles nuisent à la digestion des aliments, et remplissent le corps de mille crudités. L'excès est contraire à la nature et la ruine, la tempérance au contraire l'entretient, la fortifie et l'augmente.

Quant à la qualité des viandes, il les faut choisir de bon suc, faciles à digérer. Les chairs se corrompent aisément par l'infection de l'air

ce qui fait qu'il est à propos de les tremper dans du vinaigre ou du verjus, ou bien de les saler, de les laver avant de les faire cuire, les manger rôties ou bouillies avec du verjus de grain ou d'oseille, du jus d'orange, de limon ou de vinaigre.

Pour ce qui regarde les fruits, ils ne sont ni bons ni sains, excepté la cerise, le raisin, et le court pendu dans son temps; les olives fortifient l'estomac, les capres nettoient le foie et la rate, les pruneaux sont bons pour les chaleurs du foie et des autres parties nobles, les figues, les raisins de Damas, les amandes purgent les obstructions des veines, purifient le poumon et la poitrine: tous ces fruits empêchent la corruption les humeurs qui en viennent ne se corrompent ni ne s'échauffent jamais.

La soif échauffe le sang, ce qui fait qu'il faut boire avec modération pour éviter cette inflammation du sang qui le pourrait disposer à la fièvre; on boira du vin délicat plutôt que du gros qui soit violent et fumeux, encore on y mettra de l'eau, suivant la force et la portée d'une personne.

On se tiendra toujours gai, et on évitera toutes les occasions de se fâcher; on tâchera autant qu'il sera possible, de n'avoir point de tristesse, ni chagrin, et de se conserver un esprit tranquille, car, comme dit le poète, c'est le repos qui doit toujours accompagner l'ame, et qui conserve et maintient la santé.

De la saignée.

Hippocrate, au premier des épidémiques, ne fit pas ouvrir la veine à un certain Grison, parce que, dit Galien, il ne s'était pas trouvé au commencement de sa maladie, le malade mourut le lendemain; ce qui fait voir que chaque chose a son temps. Cependant il faut avouer que la saignée est nécessaire à une personne qui a beaucoup de sang, avec des douleurs, inflammation, oppression, difficulté de respirer et autres semblables accidents. On doit pourtant prendre garde à ne tirer du sang qu'à proportion des forces et de la portée du naturel; règle générale et universelle dans la médecine.

L'expérience et la raison veulent que l'on saigne du côté où est le mal, et où l'on sent le plus de douleur et de pesanteur. La veine *céphalique* est propre pour les parties du col et de la tête; la *médiane* pour la poitrine, les côtes et les aisselles; la *saphine*, aux aines et parties inférieures: mais quand on ne peut pas saigner, on se sert de ventouses avec scarification, ou bien encore de sangsues.

Il faut toujours prévenir le mal et le combattre avant qu'il ait pris racine et qu'il soit invétéré. On doit commencer par la potion cordiale, et la réitérer jusqu'à trois fois en une heure, si on la vomit qu'on donne en même temps un lavement, et qu'on saigne promptement s'il n'y a rien qui empêche; parce qu'après que le bubon serait formé, elle ne pourrait que nuire. On peut faire tous ces remèdes en deux heures, et ainsi disposer le malade à la sueur, comme on a dit ci-devant.

Du bubon et du charbon.

Souvent les fièvres pestilentielles tiennent leur venin caché au-dedans, sans qu'il y en ait aucune apparence au-dehors, ce qui fait qu'elles sont plus difficiles à connaître et plus dangereuses ; d'autres au contraire se manifestent par des marques extérieures, du pourpre, du bubon et du charbon.

Il ne faut point d'autres remèdes pour le pourpre que ceux que l'on a dit ci-devant, mais il en faut de particuliers pour le bubon et le charbon, soit qu'ils paraissent devant ou après la fièvre. On attirera l'un autant qu'on pourra avec de bons attractifs, et on appaisera l'inflammation de l'autre par de douces applications conformes et proportionnées à la violence de la chaleur et de la douleur.

Cataplasme contre le bubon.

Prenez des oignons communs ou oignons de lys cuits sous la cendre et pilés, ajoutez quelques jaunes d'œufs, de la fiente de pigeons, du levain, faites-en un cataplasme avec de l'huile de lys, quelques uns y ajoutent du mitridate ou de la thériaque.

Il y en a qui dans cette occasion ne se servent que de la seule scabieuse bouillie, pilée et réduite en forme de cataplasme, avec de la graisse de porc : La vertu singulière de cette herbe lui a donné le nom de chasse-bosse.

Quelques-uns craignant que le venin ne retourne au cœur, y appliquent promptement le cautère, levant en même temps l'escarre,

et ainsi donnent cours aux humeurs. On pourrait aussi se servir de vésicatoires et de ventouses, si le lieu et la douleur le permettaient. Car souvent la douleur que l'on fait souffrir aux malades sous prétexte de soulager leur mal, les fait mourir, la plupart préférant la mort à ces tourments. De plus, il n'y a rien qui affaiblisse plus le cœur que la douleur, dans lequel consiste toute l'espérance que l'on doit avoir de la guérison d'un malade et ainsi souvent par imprudence on tombe dans Scylla croyant d'éviter Charibde, c'est-à dire, dans un péril évident, en voulant se tirer et se délivrer d'un mal peu dangereux c'est pourquoi avant de rien faire, on doit bien considérer les choses. Si on ne peut appliquer ces remèdes sur les tumeurs douloureuses on les appliquera au-dessous ou tout proche, sinon on fomentera souvent ces tumeurs avec quelque décoction anodine. Outre les cataplasmes ci-dessus, on ordonne encore celui-ci.

Cataplasme contre le charbon.

Prenez des feuilles de mauve guimauve, scabieuse, violettes, pariétaire, des fleurs de camomille et de mélilot, trois poignées de chacune, une once de graine de lin: vous ajouterez à l'eau de cette décoction un quart d'huile de lys avec un peu de thériaque dont vous ferez des cataplasmes que vous appliquerez à toute heure sur le mal Les mucilages de coing et de lin, extraits dans de l'eau de pariétaire, sont aussi fort bons De plus, la scabieuse et l'oseille cuites sous la cendre et en forme de cataplasme avec des jaunes d'œuf

et du beurre frais, les renouvelant fort souvent, y sont admirables.

Autre cataplasme.

Prenez trois onces de farine de seigle, une once et demie de miel commun, deux jaunes d'œufs, le tout mêlé avec de l'eau de fontaine. On renouvellera ce cataplasme pour le moins six fois le jour.

Voilà en peu de mots ce que j'avais promis de donner au public touchant les fièvres malignes que l'on ne saurait traiter avec trop de précautions, et les effets admirables de l'antidote. Je souhaite que mes remèdes soient utiles et que Dieu n'afflige plus les hommes de cette dangereuse maladie.

Remède pour les pulmoniques.

Prenez les quatre capillaires, une racine de chicorée amère dans quatre pots d'eau réduits à la moitié ; après avoir tiré et exprimé lesdits capillaires, vous y mettrez une cuillerée de miel, un bâton de réglisse, et que le miel bouille un quart d'heure, non pas la réglisse, et en donnez à boire aux pulmoniques à toutes les heures hors du repas.

Remède contre l'hydropisie.

Prenez cinq ou six onces de racine de couleuvrée, autrement appelée bryoine : raclez-les bien, et coupez-les en rouelles, faites-les infuser depuis le soir jusqu'au matin sur les cendres, dans une turquette de vin blanc,

coulez cela le matin dans un linge blanc, et donnez à boire au malade le vin coulé.

Si le malade ne guérit pas dès la première prise, il faudra continuer de lui en donner; mais il faut qu'il prenne deux jours de repos, d'une prise à l'autre.

Il faut encore qu'il prenne un bouillon trois heures après avoir bu ce vin : ce remède fait vomir, purge un peu et fait beaucoup uriner.

Notez que cette recette étant un peu violente, il ne s'en faut servir que pour les personnes robustes.

PENSÉE

DU PRINCE DES PHILOSOPHES (1).

Voici la pensée du prince des philosophes touchant l'homme, de quelle manière il est formé; raisonnement des médecins et des philosophes sur ce sujet.

Le prince des philosophes dit que l'homme est ce qu'il y a de plus parfait et de meilleur dans le monde, et que le monde est un composé généralement de toutes les créatures actives et passives. Cela supposé, on doit raisonner de cette manière. Si la bonté d'une chose vient de la noblesse de son principe, il faut nécessairement avouer que l'homme étant le plus noble de tout ce qui est créé, il est aussi le meilleur. Ce raisonnement est clair et incontestable, parce que son corps est formé du sang le plus pur de l'homme et de la femme mêlé ensemble, de la même manière que le fromage se fait avec du lait qui est pris, si l'on en croit les médecins. Mais les philosophes raisonnent autrement, et disent que dans la génération le sang de la femme est la matière

(1) Lire et méditer le contenu des 13 premiers chapitres de ce volume (pages 1 à 48).

et la semence de l'homme la forme, de sorte que l'homme est à l'égard de la femme, ce qu'est l'artisan à l'égard de son ouvrage: C'est la pensée d'Averroës, et le sentiment du philosophe. Cependant quoique l'on en dise, la manière dont l'homme est composé, est la plus précieuse de toutes. On peut appuyer ce que l'on vient de dire par une autre raison, qui prouve que l'on connaît ce qui est bien lorsqu'il est uni, et s'approprier, pour ainsi dire, la nature de ce qui est le plus excellent et le plus relevé. Sur ce fondement on avance que l'homme est donc ce qu'il y a de meilleur dans le monde, parce qu'il y a une communication et une grande sympathie entre lui et les signes du ciel, qui est au-dessus de toute nature. Cette vérité paraît évidemment par la correspondance que tous les membres du corps humain ont avec les douze signes célestes. Le *Bélier*, par exemple, les *Gémeaux* et le *Lion* communiquent par une vertu merveilleuse, leur chaleur au cœur, au foie; l'*Ecrevisse*, le *Taureau* et la *Vierge*, par une même puissance, communiquent leur froideur aux intestins, à la vessie et au diaphragme. De même le *Scorpion*, le *Verseau* et les *Poissons*, qui sont des signes humides, influent leur humidité dans le cerveau, l'estomac et le poumon: le *Capricorne*, le *Sagittaire* et la *Balance* dominent sur la rate, le fiel et les reins. Ce qui a fait dire à Aristote, que le ciel est un composé contenu, et qui se communique.

Quoiqu'il ait pris beaucoup de choses dans les écrits d'Aristote et surtout dans celui où il parle des animaux, qu'il a composé, après avoir parcouru le monde avec Alexandre. On le met à la tête de la philosophie naturelle,

parce qu'il en a fait un autre qui ne traite pas seulement des choses naturelles, mais encore de celles qui regardent la médecine.

Ajoutons que nous regardons comme un devoir d'avertir le lecteur que la prudence veut que toujours, lorsqu'il s'agira d'une maladie ou du remède à lui appliquer, il faut bien se garder de s'en rapporter à son propre jugement, car il pourrait se faire que prenant une maladie pour une autre, on lui appliquât un remède tout-à-fait contraire.

Ainsi, règle générale, il faut toujours recourir aux lumières d'un médecin, chaque fois qu'il est possible de le consulter, ainsi que nous l'avons recommandé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage.

FIN.

TABLE.

Avis au lecteur. page iij
Fragments d'une épitre d'Albert à un clerc philosophe. vij

CHAPITRE I. 1

De la génération de l'homme. 1
Différences générales qui distinguent les deux sexes. 2

CHAPITRE II. 6

Influences des puissances célestes sur la génération. 6

CHAPITRE III. 15

Des influences des planètes. De quelle manière elles agissent sur le corps, et comment arrivent les doubles générations. 15

CHAPITRE IV. 19

Comment s'engendrent les animaux imparfaits. Les effets admirables des cheveux d'une femme. Diversité des animaux, et d'où elle vient. 19

CHAPITRE V. 24

Des monstres de nature et comment ils se forment, etc. 24

CHAPITRE VI. 28

Du flux périodique auquel le sexe est assujetti. 28

CHAPITRE VII. 30

Des signes de la fécondité chez la femme. 30

CHAPITRE VIII. 33

Des causes matérielles qui contribuent au développement des désirs amoureux.— Recherches sur les marques de la virginité chez les femmes. 33

CHAPITRE IX. 37

De l'influence de la femme dans l'œuvre de la génération. 37

CHAPITRE X. 40

Comment il se fait qu'un être naît plutôt mâle que femelle, etc. 40

CHAPITRE XI. 41

Dans lequel on explique ce qui détermine la ressemblance des enfants avec leur père ou leur mère. 41

CHAPITRE XII. 44

Effets des désirs ou de la situation morale de la mère sur l'enfant qu'elle porte dans son sein. 44

CHAPITRE XIII. 47

Des erreurs populaires relatives au genre d'exercice qui convient aux femmes pendant leur grossesse et notamment à la quantité de nourriture que leur situation peut exiger. 47

CHAPITRE XIV. 49

De la vertu de quelques herbes, pierres, et de certains animaux, avec une table des astres, des planètes, et un traité des merveilles du monde, etc, 49

CHAPITRE XV. 60
Des vertus de certaines pierres, etc. ib.
CHAPITRE XVI. 72
Des vertus de certains animaux. ib.
De l'Aigle. ib.
Du Casso. ib.
Du Chat-Huant. 73
Du Boue. ib.
Du Chameau. 74
Du Lièvre. ib.
De l'Expercol. ib.
Du Lion. ib.
Du Veau marin. 75
De la Huppe. ib.
Du Pélican. ib.
Du Corbeau. 76
Du Milan. ib.
De la Tourterelle. 77
De la Taupe. ib.
De la Belette. 78
Du Merle. ib.
Tables des Astres et des Planètes. 81
Des heures du jour et de la nuit. *ib.*
Dimanche, les heures du jour. ib.
Dimanche, les heures de la nuit. 82
Lundi, les heures du jour. ib.
Lundi, les heures de la nuit. ib.
Mardi, les heures du jour. ib.
Mardi les heures de la nuit. 83
Mercredi, les heures du jour. ib.
Mercredi, les heures de la nuit. ib.
Jeudi, les heures du jour. ib.
Jeudi, les heures de la nuit. ib.
Vendredi, les heures du jour. 84
Vendredi, les heures de la nuit. ib.
Samedi, les heures du jour. ib.
Samedi, les heures de la nuit. ib.
Traité des merveilles du monde. 85

CHAPITRE XVII. 100

Dans lequel on parle des secrets merveilleux et naturels ib.

Traité des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes. 103

De la fiente d'un loup. ib.
De la fiente du bœuf et de la vache. 106
De la fiente des chèvres. 107
De la fiente de brebis. ib.
De la fiente des pigeons ramiers et des pigeons domestiques. ib.
De la fiente d'oie et de canard. 108
De la fiente de souris. ib.
De la fiente du petit lézard. 109
De la fiente de poule. 110
De la coque des œufs. ib.
Des vertus de l'urine. 111
De la vertu des os. 112
De la salive de l'homme. ib.
De la vertu des limaçons. 113
Des limaçons rouges. ib.
Des vers de terre. 115
Des punaises. 116
Des vieux souliers. ib.
De la cendre. 117
De la carie ou de la pourriture du bois. 118
Des entre-deux des noix et leurs coquilles. ib.
Des cornes. 119
Des vieilles tuiles et vieux pots. 120
De la boue des rues. ib.
De la saumure. 121
Du nid des hirondelles. ib.
Des propriétés de la suie. ib.
Du tronc des choux. 122
Des araignées et de leurs toiles. 123
De la cervelle de certaines bêtes. ib.
De la cervelle de chat. ib.
Des coquilles d'huitre. 124
Du poil. ib.
Du verre. ib.

Secrets éprouvés pour manier plusieurs métaux. 125
Pour nettoyer le fer, les armes, et ce que l'on voudra. ib.
Pour durcir le fer. ib.
Pour rendre durs des couteaux, des fermoirs, etc. ib.
Pour endurcir une lime, etc. 126
Pour endurcir quelqu'autre matière. ib.
Pour rendre l'acier dur et bien tranchant. ib.
Pour l'empêcher de se fendre quand on veut l'endurcir. ib.
Pour amollir le fer ou l'acier. 127
Pour amollir le cristal. ib.
Pour amollir le fer. 128
Pour amollir le fer où l'acier, pour le courber ou le faire dresser à sa fantaisie. ib.
Pour souder toutes choses, même du fer froid. ib.
Pour souder le fer. 129
Poudre pour rendre tout métal liquide. ib.
Pour graver sur toutes sortes de métaux. ib.
Pour graver avec de l'eau. 130
Un autre plus fort. ib.
Pour dorer et faire de couleur d'argent toutes sortes de métaux. 131
Pour jaunir l'étain ou le cuivre. ib.
Pour dorer de l'étain. 132
Pour donner la couleur de l'argent au cuivre. ib.
Pour dorer le fer ou l'acier. ib.
Pour faire une eau à dorer le fer ou l'acier 133

CHAPITRE XVIII. 134

Traité de physiognomonie, où l'on connaît le naturel et les inclinations des personnes, par la diversité des parties du corps, etc. ib.
Des cheveux. 136
Du front. 137
Des paupières. 138
Des yeux. 139
Des sourcils. 141

Du nez 141
Des narines 143
De la bouche. ib.
Des lèvres 144
Des dents. 145
De la langue. 146
De la voix. ib.
Du rire. 148
Du menton. ib.
De la barbe. 149
Du visage. 150
Des oreilles. 152
De la tête. 153
De la bouche. 154
Du col. ib.
Des bras. ib.
Des mains. 155
De l'estomac. 156
Du dos. ib.
Du ventre. 157
De la chair. ib.
Des côtes. 158
Des cuisses. ib.
Des hanches. ib.
Des genoux ib.
Des jambes 159
Des chevilles des pieds. ib.
Des pieds. ib.
Des ongles. 160
Des talons. ib.
De la plante des pieds. ib.
Du marcher. 161
Du mouvement d'une personne. ib.
Des bosses. 162
Du corps de l'homme. ib.
De l'haleine. 163
Remarques savantes et curieuses. ib
Conclusion de ce traité. 164

Des jours heureux ou malheureux. 165
Avis essentiel et applicable à plusieurs chapitres

de ce volume, et particulièrement aux pages 173 et les suivantes. 172

Commentaires sur les fièvres malignes ou contagieuses 173

Conseils et Avis sur plusieurs remèdes recommandés. ib.
De la qualité des fièvres malignes. ib.
Des remèdes naturels. 175
Bolus purgatif 176
Tisane purgative. ib.
Pilules cordiales. 177
Conserve cordiale ib.
Des propriétés et des vertus du citron et de la rue 178
Du mitridate et de la thériaque. 180
Des remèdes externes. 184
Du régime de vie. 185
De la saignée. 187
Du bubon et du charbon. 188
Cataplasme contre le bubon. ib.
Cataplasme contre le charbon. 189
Autre cataplasme. 190
Remède pour les pulmoniques. ib.
Remède contre l'hydropisie. ib.

Pensée du prince des philosophes. 192

Voici la pensée du prince des philosophes touchant l'homme, de quelle manière il est formé : raisonnement des médecins et des philosophes sur ce sujet. 192

Lille, imp. de Blocquel.

Catalogue des Livres principaux qui composent la Bibliothèque de l'amateur des sciences occultes.

L'AVENIR DÉVOILÉ, ou l'Astrologie, l'Horoscopie et les divinations anciennes expliquées par les devins du moyen âge, in-18, figures et vignettes.

LE DRAGON ROUGE, ou l'art de commander les esprits, etc., suivi de la *poule noire*, etc.; édition de 1521, in-18.

LES ÉLÉMENTS DE CHIROMANCIE, art d'expliquer l'avenir et le caractère de l'homme et de la femme, par les lignes et les signes de la main, in-18, figures.

ENCHIRIDION LEONIS PAPÆ. *Enchiridion du Pape Léon;* édition corrigée et imprimée en 1740, in-18.

LE GRAND TRAITÉ DES SONGES, ou explication claire et facile des *Rêves*, *Visions*, *Oracles et Inspirations Nocturnes*, avec 50 gravures, in-18.

LE GRIMOIRE DU PAPE HONORIUS; édition de 1760, in-18.

LA MAGIE ROUGE, crême des sciences occultes, naturelles ou divinatoires, in-18.
Cet ouvrage est imprimé sur papier rose foncé.

OEUVRES MAGIQUES DE HENRI-CORNEILLE AGRIPPA, suivi du secret de la reine des mouches velues; édition de 1744, in-18.

PETIT TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE, pour trouver les choses les plus cachées, etc., par l'*abbé de Vallemont*, in-18.
Ce volume est imprimé sur papier vert.

LA PRESCIENCE, ou grande interprétation des Songes, des Rêves et des Visions. Traité curieux extrait de tous les ouvrages des anciens et des modernes, qui se sont adonnés à l'étude de la philosophie et à l'explication des sciences occultes, par G.*** Volume in-12, orné d'un très grand nombre de fig.

SECRETS MERVEILLEUX DU PETIT ALBERT, in-18.

TRESOR DU VIEILLARD DES PYRAMIDES, véritable science des talismans, pour conjurer les esprits de toute nature, leur commander, en obtenir ce que l'on veut, et déjouer au besoin leurs maléfices. *La Chouette Noire*, oiseau merveilleux, au moyen duquel on découvre immanquablement tout ce que la terre renferme de précieux. Cet ouvrage est accompagné de 24 planches, d'un frontispice et d'un titre coloriés, gros vol. in-18.

LA VERITABLE MAGIE NOIRE, ou le secret des secrets; édition de 1750, in-18.

LES VERITABLES CLAVICULES DE SALOMON, suivies de la grande cabale dite du *Papillon vert*, in-18.

Tous ces ouvrages sont ornés de figures. On ne doit pas en confondre les éditions avec la plupart de celles informes, inexactes et incorrectes qui se colportent au rabais. Celles ci-dessus annoncées ne laissent rien à désirer aux Bibliophiles ou aux amateurs des *sciences occultes*.